

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Secrétaire des secrétaires ou le Trésor de la plume française](#)[Item1619 - Mathieu Gorgeu - Secrétaire des secrétaires ou le Trésor de la plume française - UC Madrid](#)

## 1619 - Mathieu Gorgeu - Secrétaire des secrétaires ou le Trésor de la plume française - UC Madrid

Auteurs : Recueil collectif

### Description matérielle de l'exemplaire

Format 12°

### Pages de l'exemplaire

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

461 Fichier(s)

### Généralités sur l'exemplaire

Référence ThRenThRen\_1563

Titre longLE // SECRETAIRE // DES SECRETAIRES, // OV LE THRESOR // DE LA PLVME // FRANÇOISE. // Contenant la // Manierre de // composer dicter // toutes sortes de // lestres Missiues // Auec quelques // lestres // Facetieuses // A ROVEN // Chez Mathieu // Gorgeu pres // le palais // 1619.

Imprimeur(s)-libraire(s) Gorgeu, Mathieu

Date 1619

### Identification de l'exemplaire

Lieu de conservation et cote Madrid (Es), Universidad Complutense de Madrid, Fondo Antiguo (F)-Préstamo protegido especial, BH FLL 28507

Lien vers la notice du catalogue de l'institution de conservation [Universidad Complutense de Madrid](#)

Sources de la numérisation [Google/Universidad Complutense de Madrid](#)

Type de numérisation Numérisation totale

### Marques d'appropriation

Présence d'annotations manuscrites Annotations manuscrites [p. 393](#), ainsi que sur

[une page de garde finale.](#)

## Indications sur la notice

Contributeur

- Réach-Ngô, Anne
- Vervent-Giraud, Sylvie (révision)

Droits

- Image(s) : Google/Universidad Complutense de Madrid
- Notice : Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

## Citer cette page

Recueil collectif, 1619 - Mathieu Gorgeu - Secrétaire des secrétaires ou le Trésor de la plume française - UC Madrid, 1619

Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ThresorsRenaissance/items/show/1563>

Copier

Notice créée par [Sylvie Giraud](#) Notice créée le 13/06/2023 Dernière modification le 31/07/2024

---

Cette notice comporte plus de 200 fichiers.

Seuls les 200 premiers sont contenus dans ce document.

Contactez l'administrateur si vous souhaitez obtenir une version complète.

2 X 11

LE  
SECRETAIRE  
DES SECRETAIRES  
OU LE THURE SORG  
DE LA PLUME  
PARIS 1552

Comment la  
Maniere de  
composer dictier  
toutes sortes de  
lettres missives  
avec quelques  
lettres  
Facetiees

PAR  
Chez Jeanne  
Gorgeu pres  
le public  
1552

de la Librairie de la  
La Comte de  
BIBLIOTHEQUE





## EPISTRE AV Lea<sup>ur</sup>.



M<sup>r</sup> Lea<sup>ur</sup>, le rôle que j<sup>ay</sup>  
d'employer mon Lea<sup>ur</sup> en cho-  
se qui tende au soulagement du  
public; m'a incité de te com-  
municer ce petit traité: non  
moins pour te remercier des pen-  
sées, que pour te montrer  
la manière de composer tes lettres M<sup>es</sup>meures, avec plusieurs  
autres choses que j<sup>ay</sup> eugné plus nécessaires, pour ton  
avancement. Je t<sup>ai</sup> pris ne trouvez estrange, si je traite  
par termes faciles plusieurs matières si peu d'impor-  
tance qu'il semble qu'un enfant les deuroit entendre  
avant que sortir de son riz: t<sup>ai</sup> assuré que je ne le  
fay pas moins pour cacher une faveur impudent d'hommes  
mondain, c<sup>est</sup> à dire sous le voile de quelques sentences  
obscures, empruntées en la boutique d'autrui, que  
pour parvenir à mon intention, qui est d'en faire  
entendre à un chacun auant qu'il moy-m<sup>es</sup>me, &  
d'ameutage s'il estoit en ma puissance: me servirai  
de ceste sentence, Qui me<sup>pr</sup>ise choses petites,  
ne peut parvenir aux grandes. Tu auras  
donc à gré ce mien petit travail, si tu es de ceux à  
qui il s'adreffe. Je ne veux prurians entreprendre de

A

Digitized by Google

commester sur le monde, offrant beaucoup faire, si je  
me puis contenter moy mesme. Or si me consenten-  
tay offrir, si les personnes de bon iugement demeu-  
rent jasirfaire de mon bon vouloir. Quant aux en-  
seignes, l'estimeray ma besigne d'assens plus loua-  
ble, que par eux elle sera moins prisee : mes rappor-  
tans du temps, tray iuge de toutes occu-  
pantes, qui viendra a dire quelque jour, que mon  
livre sera trouue d'assens meilleur en pire, qu'il  
aura esté contrefaçon recue, ou rafquement re-  
fusé.



## Advertissement pour dicter les Lettres Missives.

**I**l faut entendre que la Lettre Missive n'est autre chose que parler de loin à l'absent : mais pour autant qu'il ne peut ouyr ses paroles à cause de la distance des lieux il est nécessaire de luy mander par escrit le sommaire de ce que l'on luy ditoit en sa présence : parquoy en considération du dire commun, *Mon Seigneur* rau honneur, peut commencer la lettre comme s'ensuit. Si l'on écrit à vn grand Seigneur, *Monsignore*. Et que tousiours ce seul mot face la première ligne tout de mesme quand on écrit au Roy l'on met *Sire*, en vce ligne : & à la Roine l'on met *Madame*, & aux Princesses semblablement. Si c'est à vn homme de lettre, de guerre, ou de quelque degré honorable, *Monsieur*. Si c'est à vn gros bourgeois ou marchand des plus apparens *Monsieur*. Si c'est à vn bourgeois moye, vn petit marchand à vn apoticaire, à vn rugeodeur, à vn hoste, l'on ne luy fera point de tort de luy écrire *sire Pierre*, *sire Jean*. Si c'est à vn homme de mestier, comme mareschal, charpétier, menuisier, maçon, tailleur, tisserant, cordonnier ou autre qui gagne sa vie au travail de la personne il se contentera bien si l'on luy écrit *Maistre Martin*, *Maistre Gentier*. L'on pourra autes mettre dans la lettre, ce que l'on luy di-

4 Pour les lettres Missives.

soit en luy parlant bouche à bouche, & faire fin une conclusion pertinente & briefue: y adoustant cecy: *Me recommandez humblement à vostre bonne grise, priant Dieu vous délivrer ce que vostre cœur desira, ou autre honnête satisfaction, convenable aux personnes à qui vous escrivez, selon le degré d'un chacun.* Gardez bien toutes fois de présenter vos recommandations aux grands Seigneurs: au lieu de quoy vous leur pouvez écrire, *Le bailli rembliement les mains de vostre friguerie.* Conséquemment vous pouvez mettre Je nom du lieu où vous êtes, quand vous escrivez la lettre, avec la date du jour & an, qu'elle départ de vos mains: comme de Paris, ce quartier de May, mil six cent quatre. De Lyon de, &c. Notez encor, que nul ne doit mettre, de vostre maison de tel lieu, s'il n'y en a une qui soit lieue. Vous escrivez puis au dessous de la lettre: *Vostre humble serviteur: Vostre très-affectionné serviteur: vostre amy à vous faire service: Vostre cousin: Vostre compère à vous servir.* Et quant & quant vostre nom, d'autant plus bas que vous desirez honorer celuy auquel vous escrivez: cela est appellé la souscription, faite en la maniere ailee à voir aux lettres cy apres dictées: à l'imitation desquelles vous pourrez composer les vostres, en y changeant ce que besoin sera: mais je vous prie ne mettre point les recommandations au commencement: car elles conviennent mieux à la fin. N'y mettez pas, *Le p'sonnes fera pour vous assurer: car cela s'entend ailee sans l'escriva.* Vous y pouvez bien mettre: *Le ne f'ray faire: mais gardez bien d'escriva sans ne faire faire.*

Digitized by Google

Si ce n'est à ceux auquel vous pouvez librement commander: veu que ce n'est pas bien persuadé d'entendre de commandement en lieu de priere. Gardez vous aussi d'y mettre, le vous feray plaisir: mettez y plusloft, le vous feray service: car c'est seulement à faire aux plus grands, de faire plaisir aux plus petits: il convient donc bien à toute personne, d'offrir à chacun son service. Ne mettez point au bout, que sera le fin de la preface: car l'on connaît bien quand il n'y a plus rien, que la lecture est achetee. Ayez l'ouïe ouverte sur tout de ne repeter point un même terme plusieurs fois excepté les articles & liaisons des paroles comme, le, la, de, lequel la, dis, en, aux, & autres particules nécessaires: principalement ces pronoms: le, me, de, nous, vous, il. La repetition dequel est d'autant plus elegante, & de toutefois grace, que celle des autres paroles est d'autant & mal placette. Ne dites donc pas, fidemment ay de ce que j'ay estudié le robleme ay l'entendre plaisir que j'ay fait à l'ay écrit la lecture que m'auroit r'fusé; enfin que le professeur m'ay auroit r'apprise, de quel day ay fait écrit: Ray de en ouïre lecture complete vous mandez à moi, que vous portez bien, de quel service bien soyez fç. dire que tous personnes auquel, deas communions. Vous voyez que ceste en un peu de peine ne fera point bien à l'oreille personne d'articles & liaisons, que y force de qu'il. Vous pourrez donc dire & escriva en ceste maniere, Seulement moy de ce que j'ay estudié: je m'entendray le plaisir que j'ay m'as fait, r'ay regre Le moins que v'bus m'avoit r'fusé ensemble le professeur que vous auvez employé à faire copier, lequel ic luy ay fait auoir: I'ay leu en

## 6 Pour les Lettres Antiques.

tre lettre, comme vous nous mandez à nous que vous  
vous portez bien dequoy nous sommes très loyaux  
ſçachez que nous nous portons bien aussi, dont je  
m'assure que vous recevez conſequemment. Vous  
pouvez voir par la conſcience de ces deux ex-  
emples, combien la exception des articles do-  
ne de grace, fait à la partie qu'à l'écriture ainsi  
qu'il eſt plus exactement obſervé dans le livre  
de l'Eſcole Françoise. Le ſçay bien que lorsque  
icy, la pluſpart de ceux qui le promettent n'ont  
des plus entendus, ont penitement fait un beſucoup  
d'ſparroger ainsi les articles mais s'ils n'y mes-  
tent remede de bonne heure, leurs propres é-  
crits porteront touſtouſes téſmoignage de leur  
opinion. Quant à la ſuſcription de la lettere, qui  
eſt ce que nous cferuons au deſſus lors ; qu'il  
le eſt plie, nous y pouudre ainfî touttoile, &  
Monsieur, & plus bas cincot : Monsieur de  
C. avec ſes titres & qualitez, & ainfî deut fois  
à Monsieur, l'vo plus bas que l'autre. Si vous trou-  
vez vne fois, Monsieur, tant ſeullement. Aux au-  
tres bourgeois & marchans, Au ſire Jean Bu-  
nard Au ſire François, Au ſire Jacques de la Marche  
Au ſire Jacques de la Marche : Au ſire Pierre Ci-  
moff, marchand de Paris : de plus bas. A Paris : le  
tout enſuivant la trace des meilleurs ouvriers :  
Ny mettez pas, à ma mie, à ma tante, à mon frere,  
à ma ſœur, & mes enſins, mes enfans, à mon neveu, à  
mes neice avec couper, à ma niene, à mon neſſe  
à ma maſtreffe, &c. Car c'eſt pour empêcher  
ceux qui liſent la ſuſcription, de ſçauoir de  
quelle part la lettere peut venir. Ny mettez pas  
auſſi, la preſent ſouſcription : car l'on ſçait bien  
qu'elle doit tomber en la main de celuy auquel  
elle s'adrefſe. Par auſſi n'oubliez rien de ce

Digitized by Google

7

**Pour les Lettres Diffuses.**  
qui est nécessaire il faut écrire toute superflau-  
té.

Je vous veux cacher advenir: que quand vous  
avez recue vne lettre missive, vous ne la deuez  
ny rompre ny esgarter, ains plustot la plier de  
long en forme d'une obligation ou cedulle &  
l'intituler au bout superieur en cette maniere:  
*De M. Guillaume Ruyer de Paris, daté du 27. de  
Mars recue du 4. d'Avril 1607.* Vous en deuez  
faire vne liaison en les rangeant l'une sur l'autre  
par ordre alphabetique, pris sur la premiere  
lettre des noms de ceux qui vous les envoient  
pour icelles trouver plus facilement, & pour  
vous en servir à vostre besoin. Quant à cacher  
vne lettre je vous conseille de prendre garde,  
quand quelque gentil secrétaire en veut clo-  
re quelque paquet, & de regarder si bien sa fa-  
çon de faire par le menu, que vostre besongne  
puisse perdre raison de vostre diligence.





## PHRASES DES LETTRES MISEES.

**P**our le grand aduantage de  
 ceux qui veulent apprendre  
 à dicter les lettres mises  
 & pour leur fournir de ma-  
 tiere, l'ay icy mis les plus communs fa-  
 miliers propos en tel cas requis & ac-  
 coutumez que les escoliers appellent  
 Phrases, l'ay dresse au premier rang  
 celles qui sont scantes au commencement  
 de la lettre, au second rang, celles qui  
 ont graces : au milien, & au troisieme  
 rang celles qui commencent à la fin icel-  
 les. La multitude de telles Phrases ser-  
 vira aussi, choses de quoy plusieurs ont  
 besoin, pour apprendre la lettre couran-  
 te aux enfans, & pour leur faire deui-  
 ner, le sçachās comme par sont ce qu'ils  
 ne pourront lire.

J'ay esté aduerry.

J'ay reçeu la vostre, par laquelle j'ay entendu,  
j'ay reçeu deux de vos lettres, l'une du 15. dg  
passé, & l'autre du 4. du pecter, par lesquelles  
vous me mandez.

Je suis bien esbahy.

Je suis marray de vostre maladie.

Je suis bien souz lez vostre santé.

Ayant trouué la commodité de ce pecter.

Depuis vostre depart.

Depuis quelque temps en ça:

Il y a enuiron quinze iours.

Il a deua trois lez pmaies.

Il y a tantost vn mois.

Me souuenant de nosre ancienne amitié.

Desirant rafraichir la memoire de nosre be-  
nevolence.

Le vous ay bien voulu escire de nos beuuelles.

Le sera bien esmerueillé.

J'ay bien osé prendre la hardiesse.

Vous me mandez par vos lettres.

Le vous enuoie des fruits nouveaux.

Le vous enuoie vne paire de gands..

Le vous remercie de la courtoisie que vous  
m'avez faite.

Le vous remercie de la bousc souezance que  
vous autz de moy.

Vous me mandez que nos process est prest à  
iuger.

Vous me mandez que ma partie a profité de  
tous despens dommages & intrests.

Le vous prie faire maids mon process.

Le vous prie faire les despens.

Le vous prie de me pecter vostre haquence.

20. *Phrases des Missives.*

Je vous prie me prester dixescus.

Je vous prie de me prester quelque beau liure.  
Je vous prie me prester le harnois de vostre  
cheual.

Je vous prie me tenire ce que je vous ay preste  
Je vous prie m'honorer de tant que de faire  
compagnie à ma couine.

Je vous prie me venir voir.

Je vous prie venir parler à moy : car l'ay quel-  
que chose à vous dire, que je ne vous puis  
escrite.

Je vous prie me faire celle faveur.

Je vous prie me faire celle amitié.

Je vous prie me faire celle courtoisie.

Je vous prie m'excuser.

Je vous prie veoir disner avec moy.

Il y aura point de faute.

*Sur le milieu.*

Je me delecte de tout à lire vos lettres.

J'ay bien cogneu vostre bonne volonté à mon  
endroit.

J'ay bien apperçeu l'affection que vous avez  
envers moy.

J'ay bien considéré l'amitié que de vostre gra-  
ce me portez.

Je vous assure qu'il n'a pas tort.

Je vous assure que vous en serez bien satisfait.

Je vous assure que vous ne perdirez rien.

Je vous assure qu'il ne payera jamais sans cor-  
trainte.

Je vous assure que c'est une honnête fille.

Je la vous recommande.

Je vous conseille de la prendre.

Je vous conseille de ne la prendre pas.

Je vous conseille de ne prendre pas celle cor-

cahier.

- Je vous conseille de vous contregarder.  
Je vous conseille de n'en rien dire.  
Je vous conseille d'avoir un peu de patience.  
Je vous conseille de vous renouer.  
Je vous conseille d'y mettre remede plusstoſt  
que plus tard.  
Je vous conseille de croire le conseil de vostre  
ſemme, ſ'il eſt bon.  
Vous n'en iouyiez pas par force.  
Je vous conseille de la prendre par douceur.  
Elle eſt d'un bon naturel, mais les autres la font  
mauvaise.  
Je ſçay biē que vostre mary eſt un peu fondaſio.  
Je vous conseille de lui laiſſer paſſer ſa colete.  
Ne lui reſpoodez rien.  
Monſtrez vous bien apprise  
Monſtrez vous ſage.  
Monſtrez vous vertueufe.  
Je vous conseille de viure en paix.  
Si vous ne ſupportez quelque imperfection de  
vostre chambrière, vous n'en ferez jamais  
bien ſervie.  
Elle ſçait deſſia vostre coſtume.  
Je ne vous conſeille pas de l'ecouoyer.  
Vous en trouuez tout autre encoſ pur.  
Nous ne ſommes pas parfaits.  
Ce n'eſt pas le meilleur de tant changer.  
La bonne maistreſſe fait la bonne ſervante.  
Le bon maistre fait le bon ſerviteur.  
Le bon mari fait la bonne ſervante.  
Je vous laiſſe à penſer.  
Quant aux nouuelles de par deſſa.  
Quant à vostre frere.  
Quant à vostre pſocceſſe.

26. *Proverbes des Misisnes.*

Quant à la dame que vous scauez.

Quant aux nupces.

Quant au festin.

Quant aux Damoiselles.

Quant à l'espousee...

Quant aux joyaux.

Quant à la richesse.

Quant à l'alliance.

Quant à la compagnie.

Quant à la bezucé, elle est richemente laide.

Quant à l'ase, elle a passé le idy, mais l'espoux  
voulant signifer qu'il ny a commodité sans  
incommodité ny incommodité sans com-  
modité, a recité, a les deux vers suivans.

*Je veux effargner sa vailleffe,*

*Pour contregarder ma jenneffe.*

Quant & quant que j'auray receu de vous nou-  
velles.

Si cest ce qu'il ne tient pas en moy.

Incontinent que le messager sera arrivé.

A la premiere commodité.

J'ay bien affaire.

Dequoy l'ay esté bien ioyeux.

Je suis bien ioyeule.

J'ay bien faute d'argot.

Vous avez beaucoup de compagnons.

Ne vous en faschez point.

Ne vous en douchez point.

Ne vous en donnez point de penserance.

I'y prendray garde.

I'en auy le soin.

Je ne scaue de quel costé le prendre.

Il n'osend raiosa, mais il n'ea fait point.

C'est un vray vilain.

Il me parle a jamais d'ysa homme, qui aise.

meilleur cinq fois en la bourse, que cent escus  
de la bourse du meilleur de ses amis.

Nous avons eu belles vendanges.

Nous avons eu bonne foite.

Je me porte bien Dieu merci, Je prie Dieu qu'ainsi  
soit de vous.

Si vous ne me rendez ce que je vous ay presté,  
vous ferez tant que je ne prestay plus rien  
personne.

Le cheual est beau & bon.

Je le vous donneray à l'essay.

Quand vous l'aurez gardé vne semaine, je le  
repondray toufiours.

Mon compere se porte mal.

Il faut avoir le Modocin.

Je vous prie le venir visiter, car c'est un grand  
homme.

Je n'ay pas le loifir.

Je suis empesché.

Mon couhn est malade.

Il est grand riche.

Il a besoin que de tout.

Je vous prie de le venir voir.

Y seray aussi tost que vous.

Si vous ne faites marché avec l'opucaire, il  
vous fera payer à la discression.

Si vous marchandez avec iuy, il vous fera prendre  
la mesure de vostre argeot.

L'opucaire que le malade se portera bien.

Il n'aura que le mal.

Le sang que l'on iuy a tiré du bras, iuy a dimi-  
nué sa force.

Je vous conseille iuy faire promptement ouvrir  
la veine, on a toufiours du contentement  
d'avec le saignage, que si le sang est mauvais, ou

est bien aise qu'il soit hors du corps, s'il est bon l'on en tire peu, & s'en refouit-on beaucoup.

L'argent que l'on luy a tiré de sa poche, luy a augmenté sa melancolie.

Il faut que chacun vive de sa peine.

Il faut aimer son prochain.

Autant vaut-il passer par les mains de cetoy là que d'en autre.

Vous ne sauriez mieux tromper, que de vous contregarder.

Bien heureux est qui s'en peut passer.

Vous saurez que l'on ne peut pas tenir la langue des personnes.

Faites seulement votre devoir, & leur laissez dire.

J'espere de vous aller voir bien tost.

J'espere qu'il y aura bon remedie.

J'espere que chacun s'en contentera.

Excusez moy si j'ose de familiarité en votre endroit,

Excusez moy si je ne vous ay plusstoit aduertie.

Excusez moy si le present n'est pas tel que vous meritez.

Je vous prie y tenir la main.

Je vous prie en avoir le soin.

Je vous prie faire consideration, qu'il vaut mieux tard que jamais.

Il fait bon preodre le bien quand il vient.

Je vous prie faire consideration, que le repentir suit toulospes le refuser.

Je vous prie m'en accomoder.

Je vous prie ne nous en vouloir discommodez.

Cela vous effoit necessaire.

Dequoy je vous suis grandement redouable.

je m'en trouve bien.

je ne voudrois pour chose du monde qu'il fust  
à faire.

Nous vivons joyeusement.

Vous ne vous repouitez jamais d'avoit eu aif  
faite avec moy.

T'amais personne ny poidit cier.

je ne croy pas que vous voulussiez estre le  
premier.

je vous prie de bien solliciter mon preech.

je vous prie de bien pourfuir ma partie.

Faisies luy perdre temps s'il est possible.

Ne vous souciez, je le feray bien venir.

je Je meneray pas tu chemin ou il oy a peine  
de pierres.

je vous paieray bien.

je ne demande autre chose.

je vous prie de me dire pas que non.

je vous prie me secourir au besoin.

Quand il viendra à propos.

il en fut parti en bonne compagnie.

Car i'eb sois affaigé.

Car elle ne veut pas:

Car il est trop amricieux.

Car elle est trop delicate.

il ny faut pas regarder de si pres.

elle ne trouera pas qui la vaulx.

Les gens en sont cause.

Tant de mensonges me plaident.

Elle est plus empeschee de luy que luy d'el.

ils sont assez empeschez tous deux.

se tu es bahi comme ils ne s'accordent.

Ce que l'un veut l'autre veut.

Le mary veut estre maistre.

La femme veut estre maistresse.

C'est une chose faite.

*fin la fin.*

Parquoy ic vous prie me faire response.

Parquoy ic vous prie bien donner aduis.

Parquoy il vous plaira m'excuser.

Parquoy ic vous prie de rechecher.

Je m'y employeray de tout mon pouvoir.

Au plus tost qu'il me sera possible.

Je vous payeray si bien, que vous aurez occasion de vous contenter.

Le meilleur iest que vous abrere de l'angie que m'avez presté, sera que par tout le mal que j'auray & souffriray icy. Vostre Am.

Revenu que vous ayez un peu de patience, je vous feray bonne raison.

Quand vous aurez affaire de marchandise, elle est bien à vostre commandement.

Là où l'auray le moyen de vous faire service, je le feray de bielz bonne volonté.

Là où je seray bon pour vous faire, je m'y emploieray de bien bon coeur.

Si vous avez besoing de moy, je vous prie ne m'espargnez point.

Si vous le trouvez bon, je vous prie de me envoyer querir : car il est bien à vostre commandement.

Je m'en acquitteray comme de mon affaire propre.

Et feray toute diligence.

Vous en ferez ce que bon vous semblera.

Je vous en aduerray.

Vous me trouvez ces réponses presque toutes obéit.

Je vous iray voir bien tôt.

Vous serez le bien remercié.

Vous m'auez fait va hugulier plaisir.  
Je tacheray de m'en reueocher en quelque en-  
droit.

Dieu me donne la grace de le recognoistre.  
Le vous souhaite autant de bien qu'à moy.  
Si vous me faites bonne mesme, vous me don-  
nez occasion de vous faire plaisir vostre ho-  
tre fois.

Si vous ne m'envoyez la partie que vous me  
deuez vous me contraindez d'auoir recours  
à iustice.

Je vous prie m'en donner aduise.

Au moyen de quoy.

En consideration de quoy.

Je le feray de bon cœur.

Je le feray faute de vous en aduertir.

J'espere vous aller trouuer.

Ce sera quand il vous plaira.

Tout ce que j'ay est à vostre commandement.

Je prendray la hardiesse de saluer vos bonnes  
graces, de mes tres-humblex recommanda-  
tions.

Je le feray d'aussi bonne volonté, que je me  
recommande à vostre bonne grace.

Priant Dieu vous donner ce que vostre cœur  
desire.

Priant Dieu vous donner heureuse & longue  
vie.

Priant Dieu vous donner continuation & ac-  
croissement de toute prosperité.

Priant Dieu vous donner en ioyeuse santé, l'ac-  
complissement de vos soubaits.

Priant Dieu vous tenir en sa garde.

Priant Dieu vous donner contentement.



SECRETAIRE  
DES SECRETAIRES  
OU LE THRESOR DE LA  
plume Françoise.

Vaile & nécessaire à vn chacus pour dresser  
toutes sortes de lettres communes.

PREMIERE PARTIE.

CLOVIS  
CHARLES-MAGNE,  
HVGVES CAPET, ET TOVS  
LES VIRTUEUX Roys  
de France.

au Ruyer bien aimé Dauphin, Loys  
de BOURBON. 1.

LE VRON,  
pecsieur du Lys de France, re-  
jetton de nos Royales souches,  
nouueaux Phoenix de nos cen-  
dres, D AYRHIN, de no-  
stre Neptune. Puis que vous estes la repre-  
sentation de nous tous, pour ce que vo iour ce  
qu'auons tous esté, & monstrez avec temps au

Digitized by Google

dogte d'où le temps nous a fait descendre, il vous fait subir & l'çauoir ce que tous avons eu & l'çeu des belles vertus, que vous parliez comme iadis nous, que l'on nous recognoist à tous oynt parler, que nos ames se semerquent aux sages effets de la vostre : Pource nous desirions vous parler tous ensemble, mais par la diuine bouche de la Majesté vostre triomphant pere, en qui nous voulons tous ayres entrez priuez de vne, qui est seul ce que fusmes tout ensemble & ce que de frans que soyez vo iour. Les discours que pretendons vous tenir sont courts mais qui comprefcent tous les discours du monde en peu: C'est l'Age en Sparte, Pour vous dire qu'a dire peu & bien faite, s'acquiert le monde. Vostre langage doit estre court habillé, comme vous, habillé comme homme, non comme les femmes. L'Escrivez commençé à dresser le cheual par la bouche, la captiuant sous la maistrise du frein. Ou l'on parle peu, il faut peu de Loix, Platon n'en eust qu'une en son Academie, adoucir le filéce c'est elle que nous avons seule à vous recommander en l'Ecole de ce grand Platon qui vous nous fait des preceptes, tenez des exemples signalez de celuy qui vous a donné l'estre mais vo estre vertueux, duquel la souhaitable presence vous fera d'ample instructiō, la lōgue vie, d'accroissement à vostre grandeur, la sotilite de tout bonheur à vostre ieuancie. Vous étant plus d'honneur d'estre Dauphin d'vn tel Roy, que Roy d'vn autre Dauphin. Dieu le vous maintiendrá long temps & vous à lui, & l'vn & l'autre à la France, & priez Dieu pour la paix de

nos ames lots que nous le supplions pour l'ac-  
croissement de vos ans, de vos vertus, & de  
nos bons heur.

---

D'un Ambassadeur au  
Roy.

I R. E.

**S**i Je n'ay point eu l'audience que  
le quinzième de ce mois huict  
jours apres mons arrivée: j'ay  
fait entendre à ce lour là ce qui  
ectoit de ma legation, & par la response qui  
m'a été faite, l'ay conjecturé quel' Ambas-  
sadeur qui est par devers vous, a écrit quel-  
ques lettres de mesconcevement. Si ce n'est  
de sa part que soit venu l'aduis, je ne puis croire  
qu'il ny ait en vostre Cōseil quelques penso-  
naires, ou qu'il ny ait des trahis qui divul-  
guent vos desseins, pour ce que l'on fait icy les  
nouvelles, au paravant que s'ouvre la bouche.  
Vos sujets ont une très pernicieuse constitutio-  
n, qu'ils discourent licencieusement des affaires  
d'ētat, & par vanité publient ce ne fçais quels  
desseins, cōme si c'ētait affaires de vostre con-  
seil de sorte qu'en si grande multitude de gens  
qui en parlent il ne se peut que quelques voi-  
x n'esculent des choses qui sont d'importance  
Ceur de ce pays sont bien plus fobes & plus  
fidèles à leur Roy & au Royaume car je ne puis  
apprendre que fort peu de choses, quelque di-  
ligence que l'y appoete pour l'acquit de mon  
devoir. L'ay entendu qu'il se dressa vne nou-

nelle botte pour aller en Languedoc, mais selon que j'aye ouy discourir de l'equipage, je craindrois que ce fust vne faise & en court je ne sçay quel bruit, toutes fois si lourd qu'il ne s'ẽt pous donner aucun aduis sinon de se tenir en garde. J'espere que j'auray vne seconde audience en bref, ce qui m'a fait tenir le Courier moult arriue, pour le renouoyer avec certaines nouvelles vers vostre Majesté, de laquelle je suis.

SIRE,

*La trahomble & trusfidele serviteur.*

*Excuse d'un homme libre, de ce qu'il n'a fait son devoir  
vers un Seigneur qu'il respecte.* 3.

**M**ONSIEUR, l'opinion que j'eu/que pour le moins nous scions (verions tout le lendemain à Lyon) fut cause que le soir precedent je ne vous allé rendre le devoir de la reverence qui vous appartient. Ce qui m'eust été aussi honnête de faire, comme je me suis trouué indiscret à ce le faire point, & le premier qui m'en fit le reproche, si tost que le jour apparu, & qu'il me souüst qu'il falloit monter à cheval, fut l'obligacion que je tiens à vous Monseigneur, & à toute vostre generation. Et n'estoit que vous êtes aussi gracieux, que valureux, j'eusse plusbust sincopé mon voyage que de faire ceste faute. Mais qui penseroit qu'il y eust autre raison, qui en fut occasion, auroit peu de pratique de mon naturel d'auant que autre ce que le cœur m'a eût donné de nature, avec privilege d'orient liberté:

ne scautois toutesfais compatir avec l'ingratitudo , & n'estoit personne qui presumoit de me pouuoit imposer aucune loy , je suis humble aux grand Seigneurs, pour ce que leurs degrés requièrent que chacun les ait en preemience d'honneur , mais je ne leur suis subjet , de sorte qu'ils me puissent seulement faire mouuoir un pied par contie d'obéissance forcée. Ma fauauté & libre, qui fait que vivant en telle maniere la pauvreté me semble douce, en lieu que la richesse me sembletoit amerte, par autre moyen de proceder. Et quand bien je pourrois souffrir commandement & subiection à vous seul, Monsieur , i'en donnerois l'arbitre d'autant bon cœur que sur ce je supplie le Createur vous donner tres-heureuse vie.

---

Lettre d'un Gouverneur de  
Provins au Roi. 4.

S I R E ,  
Aussi joist que j'ay en advis que vos ennemis prenoient les armes , & s'efforçoient sous main de surprendre quelqu'une de vos villes frontières , pour ne rompre la paix avec vous , si on que l'avantage qu'ils auoient leur enflast le courage , l'ay despeché ce courrier vers vostre Majesté , afin de vous faire scauoir par la bouche comme le tout s'est passé. Pour le particulier il y auoit quelques traistres qui tendoient de la main à vostre enemys , ayés été corrompus par argent , & sont en nombre de quatre principaux , sans leurs complices , qui ne sont encores descouverts. Je les ay fait recouper en lieu leur , à peu de bruit sous autre

protexte, aſſo de ne dōner occaſion aux adbe-  
rants de ſe tetirer en ſauveté. Je ſçantay par  
leur interrogatoire ſi il y en a beaucoup d'au-  
tres, & me ſaisay de leurs personnes, atten-  
dant plus ſpecial mandement de vofre Ma-  
ieſté de laquelle ic ſuis,

SIR,

*Le tres-humble, tres-obeyſſant &  
tres-fidelle ſubſerv.*

---

*D'un Prince François voyagant,  
à la Reyne. 5.*

MADAME,

Ma que iay promis à mō départ prenāt  
congē de vofre Maieſté, s'est repréſenté par  
chaque iour devant mes yeux, mais l'occasion  
d'en executer vne partie, ne m'a eſté fauorable  
que le quinzième du preſent mois. Ce iour là  
nous ſûmes le rafraiſchisſement de noſtre vaſ-  
ſeau pres de Iaua ou ayant trouué Mōſicur de  
Sarques à l'ancte pour s'en réturner avec fa  
ſlotte, ic l'ay chargé de faire preſent à vofre  
Maieſté d'un grand Vaſe de beſouar, artiſte-  
ment clabouré, pefant quinze liutes, avec ſon  
enrichiſſement. N'eust eſté que ic feray long  
à monter, & que ledit beſouar vous voul-  
iez bien coſt, autre que moy n'eust fait ce pre-  
ſent à V. M. Toutesfois ic feray tres-aſſe qu'il  
vous ſoit preſenté de fa main, eſtant gentil-  
homme de merite & fort curieux. Il a remply  
le vaſe en ma preſence des plus groſſes per-  
les que i'aye jamais veuës, & m'a fait enten-  
dre qu'il les auoit achetées pour en gratifier

vostre Majesté. Ce sera un présent de deux amis vos plus humbles subjets & serviteurs, que je suppliray V. M. auoir agréable, pour ce qui viend de la part,

M A D A M E,

*De tres-humble, tres-obéissant &  
tres-fidèle subjet.*

---

*Pour féliciter un ami, qui est purgé de quelque impu-  
tation de crime. 6*

**M**ONSEIGNEUR, la justice qui est droite, c'est aduancee sur l'envie boiteuse, de sorte que vostre claire innocence à vaincu la fortune tenebreuse. Et pour ce que tout est réussi au contentement de ce cœur, avec lequel vous estiez résout de vouloir plustost mourir par vos mains ( comme non coupable ) que espérer la vie avec doute, vous n'êtes point écou pour autrui, mais autrui est obligé de faire Chronique de vous. Dequoy je me suis rebouy de misme maniere que chacun a pris plaisir que ce sonnette de blasme se soit trouué en partie de reputacion, me recommand.

---

*Extrait d'une autre vostre Dame. 7*

M A D A M E,

**M** Le bois qui est adouffé au feu de la volonté que j'ai d'escraser le mûre de vos diuins merites, par vos continues courtoisies, est si puissant & si grand que pour nle pouvoir exprimer, je suis contraint vous supplier que vous

vous vucillez auoir égard au desir de mon cœur  
lequel n'est touuours aupres de soy l'honne-  
steté de vostre bon mary. Et si tost que vous en-  
serez assurée en comprenant en ces fermes  
conception la somme de toute mon affection  
faictes avec vous les excuses, lesquelles je ne  
puis faire avec moy mesmes, en sorte que je  
ne puisse estre esloigné de vos bonnes graces.  
Ausquelles je présente mes humbles recom-  
mandations.

---

*Subtile recommandation pour les affaires  
d'un bon amy. 8.*

**M**ONSEIGNEVR. Puisque la promptitude de vostre bonté  
m'a pardonné tout acte de temerité que j'ay cy  
deuant exercé pour intercession de mes amis,  
je croy que non moins elle excusera mainte-  
nant la presumption de ce que j'ay à luy re-  
querir pour moy, bien puis-je dite pour moy,  
puis que c'est pour Monsieur de Tremolet,  
mon compere qui est un secôd moy, pour l'ai-  
mer autant que moy mesmes. Et pour ce que  
me persuadent ( en ce qui concerne la frater-  
nité d'amitié ) que vous estes le même hê-  
me que je suis de luy ay moins offert de vo-  
stre volonté, que j'ay accoustumé luy promettre  
de la mienne. Dont l'affection de la charité,  
qui communique ensemble l'intrinsicque équa-  
lité de nos coeurs manqueroit en ses amiables  
offices, si vous ne l'avez en telle recommanda-  
tiō que je suis certain que vous me tenez pour  
seruiteur & ami qui deûre auant les corres-  
pondances de ses merites, que la longutur de  
ma propre vie, &c.

B

*A Le Rayne par un Gouverneur de Province, pour  
supplier sa Majesté d'interceder  
envers le Roy. 9.*

**M**A D A M E,

L'affeurance que je prens de vous eschire, prouient de la grande benignité de vostre Majesté que je suplie tres-humblement ne rejetter les prietes de vostre tres-fidele serviteur. I'ay entendu que quelques vns enuieux de l'honneur que me fait le Roy, m'ont rendu soupçonné envers sa Majesté & la vostre, pour auoir donné vne passe-port à des estrangers qui transporroient hors ce Royaume six mille muids de bled au prejudice de la traicté defendue. Je suis si innocent de ceste accusation, que je perdtay tres-librement la vie contre celuy qui me voudra calomnier: & ceste innocence me rend quant & quant hardy à suppliant vostre Majesté d'interceder pour moy envers le Roy, s'il a sur ceste accusation conçeu quelque indignation à l'encontre de moy. N'eust esté que je craignois de faire deux fautes pour vne, dont je suis pur & net, i'eusse pris la poste pour m'aller jettter aux pieds de vos Majestés, & leur demander la permission de faire appeler en dueil mon accusateur, ains qu'à vos yeux il retractast la parole qu'il a portée de moy. Dieu eust fauorisé mon innocénce par la chute de mon enemy: mais puis que je n'ose abandonner mon gouernement, i'auray recours à vostre Majesté, pour supplier qu'elle fasse tant envers le Roy, ou qu'il me permette de m'aller justifier, ou qu'il croye que c'est vne pure calomnie contre moy, qui ne fut jamais,

autte très fidèle exécuteur de ces commandements, comme je suis obligé d'être pour jamais.

Yerri tres-humble & tres obsequio  
sermisur.

Excuse de n'avoir directement corrigé un personnage  
qui sera bientôt bâti. 10.

**C**OMPÈRE, le ne scay avec quelle face  
l'auray recueilli vostre fise, & crains  
qu'il se trouuera peu satisfait de mes courtois-  
ties, ce qui m'aduient bien souuent, pource que  
si tost que ie caressé les amis avec les accolades  
du coeur, ie voudrois les gratifier avec vne de-  
monstration qui testinoigast ma bōne volon-  
té: avec autre expedition que de belles paroles  
& de cheue agreable. Au moyen de quoys, com-  
pete, si ie ne m'en suis acquitté comme vous de-  
sirez, ne comme il pensoit, excusez en ma na-  
ture directeut en partie de l'inutilité des apa-  
rentes ceremoniés me recommandant, &c.

*Lettre à un Prince, pour le supplier d'inscrire  
à un Président, pour la recommanda-  
tion du bon droit en  
un prêtr. II.*

MONSIEUR.  
Si vous ne m'avez plusieurs fois tenu  
éloigné, que desiriez me faire plaisir quand l'occa-  
sion se présenteroit: le n'eusse pas presumpé de  
vous écrire une lettre impertinente, pour sup-  
plier votre grandeur de m'assister de sa faucon  
couers Monseigneur le premier Président.  
C'est un procès que j'ay en la grand Chambre  
qui doit estre bien tôt jugé à l'audience, luy

m'ayant de sa benignité signé vne placet pour faire plaidet ma partie par aduenir. J'ay deua fait signifier le premier d'aceux, & le fait dont il s'agit importe de tout mon bien, sur lequel l'on pretend vne hypothecque de quinze cens liutes, comme je vous en ay discouru à diuerses fois, par vostre commandement. Ce n'est point que je voulusse employer vne si grande faute que la vostre, si je n'estimois que mon bon droit vous y conuiera de soy-mesme, avec l'honneur que je reçoy de l'amitié que me témoignez à tant d'occasions. Mais je penserois vous offenser grandement si au moins je ne vous aduertissois en quel estat est mon proez, afin que si vous avez encors agreable de m'obliger de plus en plus, vous en preniez le suet sur vne occasion si nécessaire. Je sçay que mondit Seigneur le President est si bon juge, que pour quelque faute que l'on puisse employer, il ne biechit iamais la droite balance de la Justice : néanmoins vne partie ne peut estre blâmée de faire recommander son bon droit par ses amis, qui sont gens de mereit & de qualité. Ce fut en m'avoüant à vous qu'il m'accorda si librement ledit placet, car il n'en signe pas indifferemt, tant il est soigoux que chacun vienne à recevoir ces oracles autour du roole ordinaire, de crainte que les parties ne soient interessées par vne fréquente interruption du cours d'iceluy. Je ne feray point signifier mon deuier à venir, que je n'aye responce de vous par ce porteur, qui attendra vostre loisir & commodité, comme je feray le bon heut de recevoir & executer vos commandemens, en qualité,

MONSIEUR,

*De vostre tres-obéissant & tres-  
humble serviteur.*

*Pour avoir promptement quelques nouvelles  
attendus. 11.*

**M**ONSIEUR & frere, pour estre le stimule de l'attente, le propre éperro qui pique les flancs du desir de l'attendant : il est force que la volonté que j'ay d'entendre des nouvelles de ma maison, vous face legerement & sans autre charge galloper la presente : afin que vous me vouliez promptement faire part de ce que vous auez, me recommandant.

*Lettre d'un Prince à un Président pour la  
recommandation d'un proces  
d'autrui. 13.*

**M**ONSIEUR. Je scay bien qu'à vn homme de vostre qualité & si sincere administrateur de la iustice c'est luy faire tort de le prier qu'il s'en rende conservateur en fauour de quelqu'un : voila pourquoi ce ne sera point icy vne importune priere, mais vne recommandation du bon droit d'un Gentilhomme de mes bons amis en vne proces pour l'expeditiō duquel il m'a aduerty que l'auiez débāgratifié d'une audience. Il m'a fait entēdre que c'estoit en ma fauour que lui auiez accordé. Je vous remercie pour luy, & encore pour moy-mesme, tout ainsi que si j'auois reçeu la courtoisie. Son bon droit est assez appuyé par l'équité de ces exceptions, mais sa partie à tant d'amis qu'elle ne manquera pas d'en importuner beaucoup, & si elle peut, s'es-

B. iiij

forcerai de leur persuader que cest pour lequel je vous escrivs à mauuaise cause. Ce ne sera dont icy autre chose qu'une priere de prendre bonne part, & excuser de moy, que pour l'affection que je porte à ce Gentil homme, qui merite beaucoup par sa vertu, je vous aye recommandé la plus ordinaire de vos actions, qui est de rendre la justice à tout le monde. Pour le particulier de ce que vous la cōseruez à celuy-cy, je m'en obligera à demeurer.

MONSIEVR,

*Vostre meilleur amy, pour vous servir.*

---

*Enbailist de lasser un personnage, en s'excusant de l'avoir estime. 14.*

MONSIEVR,

M l'ay en ce mode par priuilege de nature la liberte de parler. Et par ainsi la louange que je vous ay donnee par mes lettres, n'a point esté pour m'acquerir reputation du bien dire, mais bien pour me donner renomme de bien cognosant les vertus du mettez d'autroy, & estat les vostres incōprehensibles, je discouys que l'en ay fait resulter à la gloire de moy mesme, priant Dieu, &c.

---

*Un Adversat qui doit plaidier la cause d'un amy. 15.*

MONSIEVR,

M Vous estes tellement accustomed de triompher en ce barreau, où vous ne dabiez que pour l'honneur des causes de vos cliens, qu'il me sembleroit que ce seroit donner l'espérion au bon cheual, de vous exhorter à tennez haut-

le bon droit d'vn de mes amis. Neantmoins la multitude des affaires que vous auerrez en maine, donnera lieu à mon excuse, pour ceste importunité que ie croy vous faire, de vous recommander vne chose où vous auerrez le principal interest, pour la conservation de vootre gloire. I'appelle gloire ce bruit commun que la renommee porte aux oreilles de tout le peuple de l'eloquence disterte dont vous remplissez le plus celebre parquet du monde: & encores que la cause de celuy en fauerur duquel ie vous escris, semble estre de peu d'importance, & requiert moins de diligence, i'ay pourtant estimé que ie ne deuois distester de vous en escrir en ceste sorte. Il y a des causes qui à la verité par quelque endroit que l'on les prenne ne peuvent acquerir de lustre, mais celle dont ie vous escris n'estât point de ceste qualité là, ne sera pas peu appuyee si vootre eloquence luy fait espaule, puis que nous sommes en un temps où il se perd plus de bonnes causes faute d'estre bien plaidees, qu'il ne s'en gagne par la droite equité. Cela me fait croire que ceux qui accusent les Iuges de corruption ou d'injustice deuroient plustost blasmer leurs Advocats d'incapacité, & eux de negligence ou ignorance, pour n'en auoir bien seu fait choix, que de ce rendre à ceux qui ne terminent les affaires que sur les allegations de part & d'autre. Je me suis porté d'autant plus libérément à vous faire ceste priere pour ce mien amy, que i'ay approuué le choix qu'il auoit fait de vous, pour estre son patron tutelaire, & protegeant de sa iuste demande : & en reccognissance il vous fera tout.

la vie, comme l'autay aussi l'honneur de me souffrir & adoucer.

MONSIEVR,

Peſſtrez-humble ſerviteur.

Remerciement d'un bon vin donné, avec gaillarde comparaison. 16.

MONSIEVR il ne peut prouenir d'un jardin de vertueufe courtoife, ſemblable à celuy que de ſon cœur à fait voftrre noble excellēce, autre chose que fruits continuels de grandes & recelle généroſitē. Mais quant à la louange, les Princes ſeroient trop heutur s'ils tenoient envers les bons vns partie de la charité qu'il vous a plu exercer en mon éndroit. Qui m'ayant ſi avant fourni à cognoiſtre la bōne volonté que vous me pornez ie ſuis ne plus ne moins voftrre que ie ſuis a moy même. Et ſi vous vous c̄tes écleſtez autant a lire mes lettres, comme moy à gouſter le vin que vous m'avez envoys je loye Dieu qu'il m'ait donné ceste fortune & a vous ceste felicité. Mais pour reuenir à ce vintie ditay que ſi de la vigne que planra Noé fut été recueillie ſi precieufe vendange, l'ay opinion que bon œuvra fut allé vaccillant parmy le monde, comme faifoit ſon arche au grand deluge. Or ce que ie vous veux dire eſt que peut eſtre quelque iour ie vous fetay don de chose qui vous ſera agréable:mais pour maintenant ie n'en ay que la volonté. De laquelle ie me recommande humblement a voftrre bonne grāce.

A une partie qui a fait parler d'accord par  
un deſſe amie. 17.

**M**ONSIEVR,

Si vous n'eussiez apporté non plus de passion que moy au procès qui est entre nous le croy que nous en fussions desia d'accord par vo iugement, mais vous avez amené les affaires en tel estat, qu'il nous eust esté plus utile de prendre chacun nos pretentions, qu'a vous de les demander & à moy de me defendre. Je ne refuseray iamais les voyes d'accord, puis que l'amitié nous doit estre plus chere que les inimitiez & les haines perpetuelles : en quelque estat que soit vne cause, fut ce sur le bureau. Il est toujours à propos que nous faisions volontairement la loy & la raison l'un à l'autre que d'autres nous rendent ic ne sçay quelle iustice par force. Je dy ic ne sçay quelle iustice, car elle a les yeux bandez : & ic dy par force, d'autant qu'on luy met vne espee à la main pour se faire obeir. Ce Romain, qui conseilla a l'un & à l'autre de ces peuples mutins de se border chacu en arriere, & qui adiugea le militia a une forte partie, les porta en effet : mais il fit encore mieux, que s'il les eut laissé faire la guerre ou plaidier entr'eux : ainsi feront-nous mieux de croire le conseil de nos amis qui veulent prendre la peine de nous accorder, que de nous embrouiller d'avantage. Jamais nous ne nous accorderions l'un l'autre de nous-mesme, tant le mal commun à gaigné sur nous, que nous ayons mieux vu-arpent de terre que l'amitié du plus cher voisin que nous ayons. Il me semble que le plus expedient pour nous, sera que nous faisions un compromis, & sur celle peine que nous aduisirons ensemblement : & si vous elliez en ceste volonté, faites le dresser vous-

B V

mesme, & me l'envoyez. Je demeureray, en attendant la responce.

MONSIEVR,

Mon bon amy & frere.

Pour envoier quelque  
present. 18.

**S**ieur Copepe, puis que j'ay eu le plaisir de tant de belles choses que vous m'avez ci deuant m'adrees. Je vous prie aussi d'onder pour agreable à ce petit present de fruits que je vous envoye. Ce sont olives en un petit batil certainement belles en excellencie, & bonnes en perfection. Vous priant leur faire la cestee, que je fais à tout ce qui me vient de vostre part, & que je receuray à jamais à tout ce que receuray de vos commandemens. C'est de mesme cœur duquel je me recommande à vostre bonne gracie.

A une Dame qui est en divorce.  
avec son amy. 19.

**M**ADAME, Vous croyez que tous ceux qui s'entre-  
mettent des affaires de Monsieur vostre mary, apportent la main à la douleur que lessent de vous voir frustrer du plus desiré bien qui soit au mariage, & les acculez seuls de tout le mau-  
vais succez de vos affaires, comme s'ils auoient poussé le destin que vous avez appellé contre vous. C'est la bonne conduite d'une femme qui l'entretient en bonne intelligence avec son mari & ceste conduite ne va pas seulement à ce.

qui est de la conservation de son honneur, car on le doit estimer sacré saint, & n'y point toucher, qui ne veut offenser : mais on peut nommer bonne conduite d'vn femme, quand elle fait sympathir aux humeurs de son mary. De vray, Dieu qui les a dispesées de l'obeissance de leurs pères & mères par le mariage, les a lises par son mesme arrest avec leurs maris pour adhérer à eux, & toute femme qui ne fait ou ne veut se cointenir en ce devoir, se rend indigne de la benediction du mariage. Ne croyez donc pas que le mal que vous avez vous soit apporté par autrui, c'est vous qui en êtes la premiere cause : car qui est celuy qui voudroit mettre, comme l'on dit, le doigt entre le bois & l'escorce, s'ils estoient vnis ; mais quand ils sont desvois, cette escorce n'est plus de ce bois, ny ce bois n'est plus à cette escorce. Vous ne considerez pas qu'en blasmanç autrui, comme instrument de vostre mal, vous publiez l'innocence de vostre mary & vous accusez vous mesme, en sorte que tous les gens d'honneur n'attachent le blasphemie que sur vous. Il y a parcellie raison, qu'il trouuast mauvais que fustez assister d'autrui contre lui, & en a bien plus de sujet : mais sa sagesse ne permet pas qu'il ne forme des plaintes indiscrettemens. Vous prendrez, s'il vous plaist, en bonne part ce que je vous escris, n'estant point pour vous offenser mais procedant de l'affection d'vn qui desire vostre repos, & se dire tant qu'il vous plaira.

M A D A M E,

*Vos très très humbles & très-obligés-  
servans...*

*Les prospérités font que l'homme s'oublie, & les aduersités le remettent. 10.*

**M**On neveu, il ny a chose au monde : de laquelle vostre Maistre deust auoir plus d'obligation à Dieu que des aduersités qui luy sont aduenues. D'autant que les grandes fortunes qui luy ont esté jusques icy prospères, l'auoient constiuté en proye de mescognissance avec presumption d'estre vn petit Dieu, mais ces occurrences maintenant l'ont apprise, à se recognoistre pour homme. Et estant tel par mesme moyen, luy ont enseigné à ne plus oublier l'obligation naturelle de son parentage, me recommande.

*A vns Damez que l'en respécte, pour premiers sujets de luy escrivre a  
l'adversité 11.*

**M**A D A M E ,  
C'est vne indiscretion à moy de me mettre au hasard, que la lecture de ma lettre vous offense, & que vous attribuez à presomption ceste hardiesse que je prens de vous empêcher par la reception d'icelle. Si je n'auois en ce commandement de vous, & l'assurance que l'auriez agreable, i'eusse pluistot manqué d'obéissance que force mon naturel, qui est de me rendre : amais impotens envers ceux qui ont autant d'autorité sur moy, comme le voeu de mes seruices vo<sup>z</sup> ce ont acquis. l'auois plus de crainte que si vous m'écritiez la premiere ce fut vne lettre d'indignatiō & de reproches, que je n'appréhēde estre tancé d'auoir en pensant vous obeir, ou publié quelque chose de

mon devoir. Touhors sera il plus louable que i'aye failli en pensant bien faire, que si i'avois bien fait en pensant faillir, & aime mieux vous faire les excuses de ma bonne intention, que de vous donner à cogouistre, que le sort auroit plus de part en mes actions que ma nature. Et puis ayant le desir d'estre emploé pour vous à l'aduiseur, il me falloit donner commencement à ces protestations que je fay, de n'avoir rien plus chérement recommandé que l'execution de vos mandemens & accomplissement de vos volontez, pour n'elire plus à moy que par vne Adieu de demeurer, .

M A D A M E,

*Yestre ure humble & tristement franchises.*

*Bon conseil pour se faire monier. 22.*

**C**omme il n'est d'auis qu'avec les brigades & compagnies d'aujourd'buy, il faut viser d'aguet & seurement. Ainsi leut doit sembler qu'avec les actions d'autruy, il faut composer la conduite de ses propres affaires. Vous y penserez comme pour vous, en concluant que vne affaire perpenuel ne doit point être d'entreprise legere, &c.

*A vn Seigneur duquel un avoué  
de bien pour le tenir.*

*civ. 13.*

**M**ONSEIGNEVR,

I'ay deuble contentement du plaisir que vous m'auez fait, sans que ie l'eusse merité: l'vn d'en resentir le bien & l'autre de m'acquiter par ce remerciement: & encores que le premier soit fort grand, ie ne fais

pas moins estime pourtant du second, encores qu'à d'aucuns il semble peu. Jamais ceux de vostre qualité ne se lassent plus de bien faire, que lors qu'on neglige de les remercier du bien fait receu que par eux, & leur semble qu'ils ont deux fois fait bien quand ils ont rencoûté vain qui les remercie aussi franchement qu'ils se sont volontairement employés pour luy. Ce n'est point que l'estime qu'un simple remerciement soit suffisant pour s'acquitter : ainsi qu'il faut envers le bien fait qui mais puis qui rien ne peut entrer en acquerir, quand la personne qui a donné ne vaut recevoir aucun present tout au moins la bonne volonté le doit montrer prestre à faire la reconnaissance, si l'occasion se présente. Je n'ay autre desir que celuy là envers vous, & ne puis quelque chose que je face rendre rien d'égal au bien que je tiens de vostre liberalité, si il ne vous plaist l'augmenter encores, par la faute que je croiray m'estre faite, quand vous adououerez que je me die par tout, & qu'en effet le monstre que je suis,

MONSIEUR,

*Vostre très-humble serviteur & très-  
obligé submis*

---

*à un amy estoit en Cour, pour  
obtenir un office chez  
le Roy. 24.*

MONSIEUR,

Le croy que ceux qui ont fait desirer les mediocrees offices en la maison du Roy ont esté les enuieux : car je croy que tout homme libre, & qui aura quelques biens de fortune,

assister de ceux de l'esprit, refuera plustoft telles honestes seruitudes, qui ne les apperera. De vray si vous scauez que c'est que la Cour, vous aduouetiez avec moy qu'elle peut estre à bon droit comparee à vne grande cage, dans laquelle il y a plusieurs oiseaux qui boient & mangent à leur aise, mais au reste captifs, & d'autres oiseaux passagers qui sont autour, ialous de l'aise imaginante qu'ils estoient que ces gens là ont. Ceux cy voudroient estre dans la cage. & ceux qui y sont s'ils aymoient leur liberté & leur repos en voudroient estre hors: pour ce que par eslay ils scauēt combien il y a de fiel d'amertume mesme en ceste douceur imaginative, d'oē se repaissent ceux qui n'en ont fait nul eslay. Mais quand cela cesseroit, il y a peu d'offices qui ne soyent venus à tres-haut prix, tellement que c'est acheter la captivité au lieu de la liberté: & pour le reste, de ceux qui ne le sont point, & dont on n'oseroit traſiquer il y a tant de peine à en estre gratifié, qu'elle est plus que suffisante pour les bien payer. Adiouitez a tout cela la dépense du vostre, qu'il vous faut faire, pour paroistre parmy tant de brauches: ou autrement vn glorieux Huissier, qui vous verra mal habillé vous ferra souuent la porte au nez, & pour son plaisir vous fera conter les cheuilles. De penser croire que l'on tirera quelque récompense extraordinaire par dessus les gages affectuez à l'office dont on est pourvu, c'est se tromper tout court, où il faut par impunité rompre & la teste & les oreilles de ceux qui peuvent vous faire gratifier par le Roy. En cas moins s'y contentent ou par deuoirs d'a-

mitié ce n'est qu'une feintise perpétuelle, tout y est masqué & quiconque ne l'est point pour qualité de sot, puis qu'autrement il faudroit être un Prothée, pour s'accommoder à tant d'humours. Je vous conseille donc, pour mon particulier, de faire autant la Cour, que vous cherchez votre repos, puis que Dieu vous a fait naître suffisamment doué de ce qui est nécessaire pour mener une vie tranquille, & faire son salut : & n'avez jamais regretté d'avoir creu,

MONSIEVR,

*Votre très-humble & très-obeyssant  
serviteur.*

*De l'original de la traue.*

*noblie. 25.*

MONSIEVR le me souvient de feu Monsieur votre Pere, qui disoit de deux manières d'hommes méritoyent d'être aydes des princes. Assauoit les vertueux, & les nobles: les vertueux (croy-je) pour ce que la vertu est chose de Dieu, & la noblesse d'autant qu'elle est récompense de vertu, au ventre de laquelle, & non d'ailleurs elle a son origine, & puis le nourrit de bouillons de courtoisie, d'honesteté, de modestie, de sagesse & de tempérance: qui sont les propres ornemens du monde, & de là vient que tant plus les hommes remplissent de si beaux joyaux de grace & plus le titre de gentil-homme leur appartient. Et ainsi c'est ce que je tiens pour certain, la claire bonté de Monsieur de Ferrals, doit tenir à cœur le degré de la charge qu'il a & si outre le respect qui luy est dû, mes prières ont tant

solt peu d'auctorité envers l'office de vostre Seigneurie. Il luy plaira avec l'honneur zelo de son iuste gouernement faire signe qu'il en a senty ma recommandation.

---

*A un Procureur en Parlement.* 26.

**M**ONSEVR, I'ay esté tres aise d'auoir appris par vos dernieres, à qui mon procez estoit distribut, mais encores plus de sçauoir que c'estoit en la premiere Chambre, car de tout temps, i'ay suy faire estat, qu'il y auoit de fort bons Juges en icelle. Je vous envoye quinze escus pour faire faire mes griefs, par quelquc fameux Aduocat de vos amis: ensemble pour servenir aux menus frais des forclussions, & respondre à griefs contre ma partie. S'il y a moyen que mon procez soit jugé dans ce Parlement, vous me ferrez un singulier plaisir, d'autant que ilm'im porre en beaucoup de façōs, d'en auoir l'expedition. Quand vous auerez fait ce qui sera de vostre charge, & que le clerc de mon Rappoiteur vous aura promis de mettre mes facts devant son maistre, je vous prie m'en donner aduis, afin que je vous soulage lors du jugement. Ce n'est point que je n'aye beaucoup de creance en vostre bonne diligence: mais vous sçavez que la presēce des parties est metteilleusement requise en vne affaire d'importance, telle qu'est la miēne. Si vous employez quelque chose d'avantage pour moy plus que la somme que je vous envoye, je vous prie me faire vos partiers, & ic ne feray faute estant par delà de vous reboursier entierement, & reconnoistre vos peines, si bien que vous n'aurez

*A un gentil homme, absent de la Cour. 17.*

**M**ONSIEVR,  
 Il fait bon quelquefois estre paresseux, car ic vous apprend des nouvelles de la Cour que ceux qui se sont le moins hastes de venir servir le Roy en la guerre de Sedâ, ont le plus gagné. Il nous faut vendre nos chevaux a bon marché, qui nous coûtent bien chers & l'on ne voit par les rues de Paris autre chose que des armes, mais c'est un bouchon de paille. Vous scauez bien que la paille en France signifie beaucoup de choses, dont nous disconrumes à nostre dernière veue. Je vous desirois & cointmoins fort ici Vendredy dix-huitiesme du mois d'Avril dernier : car le Roy tout victorieux fit vne sorte d'entrée dans Paris par la porte S. Antoine où les Princes & la noblesse l'assisterent, avec le plus bel equipage d'hommes & chevaux qu'il estoit possible : Tous estoit or, tout estoit argent, les aust uches en grand honneur, car elles tenoient par tout le dessus : ce qui faisoit merueilleusement paroître la Noblesse. Vous eussiez dit que l'air mesme se resouysloit, & que le Soleil tendoit ce jour là hommage au plus grand Prince de la Chrestienté car encordes qu'il eust fait vne petite pluye le matin & par intervalles, neantmoins elle cessa si à propos, que l'on eust creu que c' estoit pour le Roy scule que cela se fairoit. I'eus en mon particulier un tres-grand contentement, de voir un si grand nombre

de Dames, les plus belles du monde, qui estoient aux fenestres toutes desmasquées, & le Roi mesme monstra leur porte beau-coup de respect: car où il les voyoit assen-blées, il les saluoit avec tant de gracie, qu'il ne se peut dire d'avantage. I'espere partit bié-tost de ceste ville, & vous contenteray le surplus.

A Dieu mon cher amy n'oubliez pas sa seruice de vostre maistresse, & me tenez s'il vous plaist pour le plus fidelle gardien du vœu que j'ay fait de demeurer à perpetuité,

MONSIEUR,

*Vostre tres-humble & tres-obéissant  
serviteur.*

---

*Remerciement d'un don. 28.*

MADAME, pour ne m'auoir moins esté agréable le present de la chesne qu'il vous a plu m'enuoyer pour auoir cogneu que vous avez souuenance que ic vous suis seruiteur, que pour la valeur & qualité du don ic condâne l'estre de moy mesme à confesser à jamais que ic vous seray toute ma vie autant obligé de l'un que de l'autre. Et avec affeurance de cela ic vous baise la main.

---

*D'un amant peu passionné en  
amour. 29.*

MADAME, l'espérois suivant la response de Monsieur vostre pere, & de Madame vostre mere, auoir ce bien de iouyr de vostre presence en peu de temps avec accroissement du contentement que l'ay receu en la recherche que ic faisois pour m'vnir inseparablement avec vous;

Neantmoins vn de mes plus intimes, qui s'est employé en cest affaire, & a sondé jusques au fonds l'intention des deux qui on toute puissance sur vous, m'a aduerty de bonne part, que l'on ne me mesuroit avec vous, finon par mon bien : & qu'au cas que ie n'en aurois autant que vous pouuez en espérer, il ne se paracheueroit rito de ce qui a esté proietté. Il faut de vray que i'adouie l'amitié que ie vous ay portée, mais ça esté avec autant de passion que l'en ay maintenait : car tout au contraire de l'humeur de vostre pere, ie ne vous ay recerché que par la sympathie de vostre humeur à la mienne, & non par égalité de vostre bien au mien. Je ne seray jamais amoureux aux conditions de mourir, pour me voir frustré de mes esperances, d'autant que ie ne pense point espérer que choses, auquelles par ma condition ie puis aspirer. Ce n'est pas le pire mal qui vous puisse arriver ny à moy aussi, que rien ne se face davantage entre nous: & ie croy que les mariages sont destinez au ciel & accomplis en la terre. Je pourrois vous fuit & moins respecter que Dame du monde, que néanmoins si nous deuions estre l'un à l'autre, plus que ce que nous sommes cela arriveroit malgré nous. Il n'y aura que l'evenement d'autres desseins, qui nous fera adouer la faute que commettront ceux qui ont pouuoit par droit de nature sur vous & moy, ou qui fera recognoistre qu'ils auront eu plus de preuoyance au bien de nous deux que nous sommes n'en auions. C'est à bonne occasion que l'on faint l'amour estre aveugle: nous nous portons le plus souvent à des affections, dont nous aurions le reste de

Digitized by Google

tre vie à nous repenter si elles sortoient à effet. Pour mon particulier, je suis aussi disposé à de nous point cherir, comme je me proposerois si les choses eussent peu réussi à demeurer perpetuellement,

M A D A M E,

*Vostre très-affectionnée & très-  
humble servante.*

---

*Démonstration subtile de bonne volonté pour  
conversion de paroissi. 30.*

**C**En'est pas paresse le cas qui me fait ainsi retenu à pratiquer avec mes seigneurs & amis la grace honeste, que vostre cruelle fortune vous constraint leur demander les armes au poing. Mais c'est le ne scay que la honteuse courtoisie qui rend tardif & pesant le penser que l'ay comme en cela ic ne pourray exposer que les pas & la parole, en lieu que ic deuille espancher le sang & la sueur pour celuy pour qui ic le dois par amitié & par obligation faite sans difficulté. Ce que ic mettray au iour-d'huy en execution & n'y aura faute puis qu'il m'est commandé par la nécessité de vos affaires, ce pendant me recommande, &c.

---

*D'un alement moins récondit, à un amy  
entrepreneur. 31.*

**M**ONSIEVR.

M l'ay veu la fille dont vous m'avez parlé, par un moyen que vous jugerez subtil, quand ic vous en feray le recit: car imaginez-vous ce que ic pourroit faire pour la vous de la co-

gnoissant point, le l'ay trouuee assez aggreble, toutesfois vn peu sotte, mais la sottise est vne qualité en vne fille, qui ne luy tourne qu'a bien seance lors qu'elle sçait bien se moderer, & choisir son temps. Cela ne m'a point tant empesché d'en faire plus auant la pourfuite, qu'a fait la response de son pere, qui vous a dit ainsi que me mandiez qu'il me prroit d'attendre encore demy an, & que sa fille estoit fort ieune. le recognois à la verité & adouçie devant vous, que ne sçauois pas bien ce que je faisois, de me laisser trasporter si indiscretement a de tels amours sans amour, car c'est vne pauvre chose qu'yne ieune fille pour femme, quoy que l'on en die : il n'est que de les prendre moitié faites & moitié à faire, & au reste dociles. Si son pere attendoit que sa fille fut plus sagee pour me la donner, il faudroit prendre caution que ie seroys plus ieune pour la prédire: car i'ay recogneu ma faute:& m'ēre-pens devant vous : auquel i'adouçie librement auoir auant esté porté d'indiscretion que d'aveuglement sans amour. Vous m'adououerez avec le temps que ie fais bien, de me deporter de ceste pretention, en ayant de plus grandes desquels vous verrez les effects, procedans plus de la pteuoyance de Dieu, qui me reserue à quelque chose de bien, que de ma discretion. I'ay d'autres pensemens en la teste que ceux de l'amour, quand à present : & me veut faire auant prier à l'aduenir, que i'ay prie pour le passé, & tel que ie l'ay, vous n'aurez desagreable que ie m'adouçie,

MONSIEVR,

Yostre bon amy & serviteur.

*Pour avancer & donner esperer à quelque esperance  
de bien fait. 31.*

Encore que les esperances qui se colloquent en la grandeur des grands seigneurs soient le plus souvent, longues, graves, trompeuses, fugaces, odieuses, vaines & incertaines, si est ce que la grande & publique réputation que l'entens de Monseigneur vostre Maistre à l'opposite de plusieurs de ce regne est cause que non seulement i'espere en lui, mais la parfaite assurance que i'en ay devancé toute l'assurance que nature me donne de moy meisme. Et en témoin de ce le fais vu de ne mettre plus en lumiere aucune de mes œuvres que par autorité de son nō. En quoy faisant, ie suis certain que la generosité d'une femme si heureuse & vertueuse bonté ne comporta jamais que ie souffre nécessité d'office d'amy, me recommandant, &c.

*A un estudiant, pour se rendre homme  
d'Eglise. 33.*

**M**ONSIEVR,  
Touſſours l'avancement de ceux aux-  
quels i'ay désiré du bien, m'a été cher: & tou-  
tes occasions qui le font présentees pour leur  
bien faire, n'ōt iamais été negligées, par moy,  
soit en aduertissemens ou en effect. Je croyois  
jusques ici que l'intention & le but de vos es-  
tudes fut dueſſé à la iutisprudence, mais i'ay ap-  
ris de vostre oncle, que depuis le deceds de  
monsieur vostre pere, il vous auoit pris enuie  
de vous rendre d'Eglise. Ce ne sera pas moy

qui vous destournera d'un si S. dessein, mais qui plustost vous y porterois, si je recognoistois qu'il vous fut utile & profitable : C'est pourquoys avec pareille franchise: je vous diray que l'ay trouuē ceste resolution fort estrange en vous, qui n'avez qu'une sœur. Considerez que vous laissiez la maison de vostre pere comme orpheline & qu'apres sa mort vous enscelliez encordes son nom dans un perpetuel oubli, car les filles ne sont que zeros dans les familles, & laissent leurs meres à la porte, de l'Eglise lors qu'en les marie. Quant ces considerations crûeroient, prenez garde comme l'estat auquel vous aspirez est le plus grand du monde, qu'aussi c'est le plus subiect à estre calomnié, d'autant que ceux qui sont bien vivans sont blasmez, pour une infinité d'autres qui se compoient le plus mal de tout le reste du peuple. Qui veut voir deux grands enemis, & deux personnes, fort desbauchez, il les faut choisir parmy des gens d'Eglise, & le vulgaire qui n'est pas capable de bien juger de la vertu, ne considerera pas une infinité de gens tres-saints & tres-vertueux, qui sont de cette profession là, mais ve simoniaque & un adultére qu'il recognoistra. Nous sommes plus enclins à blasmer le vice qu'à louer la vertu: & je croy que si vous pouriez changer d'opinion, vous ne feriez pas moins vostre salut au monde, que pensant sortis hors du monde y demeurer encordes d'autant embourbé. L'on voit peu d'Ecclesiastiques qui ne soient soit auariereux finé ceul qui font profession de ces austeres Religions, qui retiennent le plus du lustre de l'ancienne Eglise & neantmoins que je

scay

scay bien qu'il ne fait mal qui ne webt : & que plus le vice & commun plus il y a de merite au sentier de la vertu. Mesurez vous par vos affections & par ce que vous estes, pour considerer si vous scautez bien vous moderer quand vous penserez estre d'vn qualite releuee par dessus tous nous autres : & si vous y pensez bien vous croirez que je ne vous conseille point tant ce qui est du monde, que ce qui est de Dieu: lequel ic prie, Monsieur, vous inspirer par son Saint Esprit à choisir le plus vtile chemin de vostre salut, par les vœux de,

*Vostre tres affectionné amy & serviteur.*

---

*Subtile consolation de paixirrité.* 34.

**L**A lettre du present m'a aduerty : comme vous estes bié sain, & mal accommodé de biens. Dont ic suis marry d'vn costé de tout mon cœur & me resouys de l'autre. Pour ce que le pauvre en santé abōde d'vn thesor inestimable, & le riche en infirmité est plein de misere incomparable. Et estant vostre propre grandeur, l'envie qui n'adent pour pouuoir mordre. Elle est plustost cause que les pecunieus avec quelque prudence enuent la prosperité laquelle semble aux ignorans sans bourse pleine, estre vœc pure maladie. Par ainf ne vous desirant que contentement, Dieu le vous doint si vous ne l'avez, &c.

---

*Reponse d'un espristant à qui luy offroide l'etat Ecclesiastique.* 35.

**M**ONSIEVR,  
M i'honore autant vos bons aduertissemens  
C

que d'homme au monde, & n'auray iamais rien si cher que l'accomplissement d'iceux, en ce que ic recognoistray qu'ils me seront utiles, & à vous agreables. Pendant qu'il plaisoit à Dieu prester la vie à mon pere, & me bien-heurer de sa presence, j'eusse facilement suivi votre conseil, mais si rost que la mort me l'a enlevé, elle a quant & quant emporté hors de moy toutes affectiōns mondaines. Je ne voy plus qu'en la meitié de moy : non que ic m'attriste tant que i'en offense Dieu & altete ma santé : mais seulement ic veux dire que riē ne me plaist plus icy bas apres la perte de celuy qui me deuoit, & à qui je deuois plus plaire. Et ayant pris un degoult au monde, ic serois inutile au monde, & ne me pourrois acquitter de devoirs que l'on y requiert des vns des autres, spécialement au mariage, qui seroit le but où il me fandroit dresser, si ic n'avois choisi un meilleur parti. Ce n'est pas que ic blame l'un pour trouver plus de goult en l'autre, tous les deux sont indifferens, à qui s'y porte indifferemment : & S Paul disoit qu'il ne commandoit pas l'un, & qu'il ne defendoit pas l'autre. I'ay neantmoins quelques motifs que ic pris pour mes particuliērs, me souciant peu si d'autres personnes se chaussent à mon opinion, non plus qu'à mon pied. Il est bien malaisé de renconter un parti tel que le peut desirer un homme, qui tourne un peu sur le desdaigneux de soy & du monde, d'autant que toutes humeurs & toutes personnes ne lui sont pas propres, & qu'elant sans passion, il va les yeux ouverts à ce où les autres vont à clos yeux. Tel tombe dans un precipice, qui s'en fust bien gardé, s'il eust pensé que le

danger eust esté si present : & tel se marie , qui ne l'eult jamais fait, s'il eust fait soit peu sauou-  
ré que c'est que le mariage. Il est bien malaïsé  
en vn siecle si depraué, comme celuy où nous  
vivons, de sçauoir bien choisit sa soite, & de se  
garder d'estre trompé, puis que celles que l'on  
estime les plus chastes, ne sont pas toufiours ce  
que l'on en a creu , & si elles l'ont esté, hors le  
mariage, elles peuvent faillir trop à temps du-  
rant iceluy. Tout ce que l'on obieste le plus  
à ceux que la fortune a quelque peu gratifiez,  
c'est qu'on leur dit : pour qui seront ces biens  
qui leur sont acquis, & qu'ils acquerront : mais  
il me semble que cela est vne foible persuasion  
à vn qui croit qu'il ny a rien d'asseuté & per-  
manent au monde. Mes biens si i'en laisse , se-  
ront à ceux ausquels ils estoient auparavant  
qu'ils fussent à moy , c'estoit biens du monde,  
& le monde en sera heritier , rien de se perd,  
on trouve assez qui l'amasse. De croire que  
l'on laisseroit des enfans qui les manieroient  
aussi dezttement que leurs pères, & que par ce  
moyen on perpetueroit les familles , ie con-  
sentirois plustost à cela qu'à tout le reste , si  
i'en voyois quelque exemple, mais si vne mai-  
son dure cent ans en quelque lustre, elle est au-  
tant de temps en tenebres:cent ans en ciuiere:  
cent ans bâniere, dit le prouerbe. Or l'estat Ec-  
clesiaistique , le plus securissant & le plus tra-  
quille du monde , est toufiours soy-mesme : &  
ne riét qu'à chacun particulier, qu'il n'entre en  
celle belle lumiere, & serue de lumiere aux au-  
tres : & ne faut se desgouter d'une profession  
qui de soy est honorable pour voir que d'au-  
tres s'y comportent mal. Nul ne iouerroit ia-

C ii

mais du Luth qu'il verroit escoither par un crocheteur: aussi n'est-ce pas les instrumens qui font la musique, mais l'esprit & la main. Tout de mesme personne n'aimeroit l'estat Ecclesiastique qui prendroit garde à ceux que vous dites, mais qui veut bien faire, imite toufiours ce qui est de mieux. Vous m'aduoueret, que s'il y a eu de la vertu au monde, elle s'est fait voir en des gens d'Eglise: & que prenant ceux-là pour exemple, si je ne les puis ioindre de près il sera au moins louable en moy de m'y estre conformé le plus que l'auray peu. Et de quelque profession que je sois, je m'aduoueray toufiours.

MONSIEVR,

*Voÿre très humble serviteur & mes-  
obligé suivi.*

---

*Honnefle promesse pour adouer l'effet  
d'une promesse. 36.*

**A** Grecable, ( Quant à la courtoisie de vous qui m'avez écrit ) m'a esté la lettre que vous m'avez enuoyee de la ou vous estes: Et très agreable encores pour les recommandations qu'il à pleu à Monseigneur de me faire par icelle. Dont je ne demeure moins consolé qu'ennuye de la peine que sents d'une si longue attente du bien qu'il a promis de me faire que j'ay toufiours esperé succ si parfaite assurance. Lequel s'il demeure long temps sans effect pendu aux oreilles de la promesse , il me sera force de me departir de la foy que je tiens de la vertu d'vn si grand seigneur. Mais non point du respect & de la seruitude que ic luy

Digitized by Google

dois. Et afin qu'il ne semble que moy qui per-  
che que vous moyennez qu'autrui me soit lar-  
ge de ses faueurs, je vous vnuille estre estoict  
de ce que ie puis. Je vous envoyc le discours  
que ie vous promis quand vous fusstes par deça  
& me recommande, &c.

---

*Postes à une Dame.* 37.

**S**I vous voulez, Madame, que pour vous a-  
voir si franchement & fidèlement voué mon  
affection, ie perde bien tost la vie, vous auez  
occasion d'estre si patefusse à vos trouuez  
en lieu où ie puisse vous témoigner par effet  
ce que ie ne puis maintenant que par scouspys.  
Mais si quelque autre occasion vous empes-  
che pour me priuer de ma felicité, & vous  
frustrer de mes affectiōs ie souiure vostre bel-  
le main, que ie baise mille fois de m'en écrire  
la cause, & garantir du trespass celuy qui ne vit  
plus qu'en esperance de recevoir la guarison  
par elle. Ceste honneste Dame, que vous co-  
gnouissez vous fera entendre en quelle extre-  
mité elle m'a laissé, & vous dira ce que ma dou-  
leur m'empesche de vous escrire, & mesme  
que la plume me tombe de la main, qui p'a  
plus de mouvement que pour me soufrire.

M A D A M E,

*Poste tres-fidèle & plus assuré serviteur  
à vous conter.*

---

*Parable envoi de quelque amant, avec grande  
expresion d'amitié.* 38.

C 111

Il vous envoye avec ce mot de lettre deux sonnets que j'auois adresseez à Monseigneur le Côte, & pource qu'ils ont été moyen de me repartir en sa bône gracie. De laquelle j'auois été quelque temps forcé. Je vous prie leur faire fete en les lisant, ce mme chose qui vous appartient comme à moy: pour estre vous & moy vne commision d'amour incorporee de fraternelle affection, de soi coesanguinee, qui ne se peut separer de pensee en quelques parts que les personnes soient diuisées.

---

*Reſponſe au pere fabry. 39.*

VOUS monſtrez, Monſieur, que vous etes autant paſſionné pour moy, comme je le ſuis pour vous: mais c'eſt bien diſſerem-ment: car vous recevez des occasions que je ſuerois au péril de ma vie, qui m'eſt moins che-ze que mon honneur. Je vous ay allez dit que je ne pouuois vous aimer de cet amour com-mun & vulgaire, mais que ſi c'eſtoit pour m'a-uoir en mariage, que l'y entendrois à toutes heures, pour voltre merit & pour la courtoisie que j'ay reconnue en vous. Ce ſera m'offen-cer, ſi vne autrefois vous m'eſcrituez comme vous auez fait, & par deſſes gens, que filles de ma ſorte & de ma condition ne peuvent aimer: vous priant ne vous plus ſeruir d'entre-metteurs, ven que vous pouuez avoir l'acces en la maison de ma coauoie, ſi facile que le de-firerez. Je m'y trouueray Dimanche du matin, pour aller au ſermon avec elle: ne mouuez pas devant ce iour là, car on vous enterreroit le Samedi, & je porterois le ducil de ne plus eſtre

comme le suis.

*Vostre bonne amie & tres-humble  
jeune femme.*

*Gaillard remercierement du present  
de venaison. 40.*

**D**es presents qui souuent sont mandez de l'un à l'autre s'engendre la substance qui tient vne la memoire de l'amitié, & des dons desquels veulent les Maistres que leurs serviteurs iouysent deriuant les alimens, qui nourrissent les affections de leurs servitude. Au moyé de quoy la venaison qu'il vous à pleu aujour-d'hui m'envoyez, est le propre laict avec lequel je doi nourrir la volonté de laquelle vous m'obligez à vous faire service, je mangieray avec bonne compagnie, non sans mention de vostre liberalité & ce pendant. Je vous en remercie autant de fois cōme s'en trancheront de morts, Me recommandant, &c.

*Point d'affection benniste.*

**C**'est vous, ma belle, qui avez gaigné cet aduantage sur moy, que je m'oublie moy mesme pour me ressoucois perpétuellement de vous. Ne pēlez pas que si je ne vous voyez bref je puisse plus l'ōguement faire, en vous continuant l'affection de mes services : & par ainsi deux choses me meneront infailliblement au tombeau, vostre absence, & le regret de ne m'acquiter envers vous, ainsi que je le desire. Choisissez, ma belle ame, si aurez plus de contentement en ma mort, que me voir par cha-

C. iiiij

un jour immoler les fruits de mes services  
sur l'autel de vos merites, en qualite de,  
Votre tres-obedissant & tres-humble  
serviteur.

*De mespris des choses abusives de ce monde s'engendre  
celle d'immortalite. 42.*

**V**ostre lettre ne m'a esté moins agreable  
par sa bonne grace, que par la pronostic-  
que que vous me faites que l'immortalité de  
mon nom. Mais pour ce que les biens du monde  
& les biens de fortune n'ont choses plus incer-  
taine que l'incertitude de leurs evenemens. Bié  
heureux ceux-là, qui sont plus fortunés que  
sages. Remettant à la volonté de Dieu ce que  
pour mon regard je desiro du cas de l'un de  
ceux-là, & de la qualité de l'autre. Et par ce  
moyen s'aduise de me contenter de ce que je  
suis à present, esperant d'en faire ainsi pour  
l'advenir. Et s'il y a chôse toutefois qui soit  
propre à me corrompre l'esprit, ce sera l'im-  
moderée liberalité de laquelle il a toujours  
esté agité, bien que peu m'en soucie, étant si  
imbu de ses façons de faire, que l'esperance,  
& l'amour qui guident la volonté, d'en avoir,  
éependant que l'un va devant se proposant  
les richesses, & que l'autre la suit de près en  
mesprisant les affaires & les peines que l'on  
souffre pour y parvenir, ne l'un ne l'autre  
n'ont nulle iurisdictiō, en ma pensée qui puis-  
se me fourmeler l'esprit pour les choses abusives  
de ce monde. Tellement que vostre pro-  
phétie se pourroit montrer pour cette seule  
aison véritable en mes endroits. Surquoy je

*me recommande, &c.*

---

*Ponctes de soupçon du changement  
d'aff. flen. 43.*

**I**E croyoit que ce fust un veru inviolable, que celuy qui estoit entre nous, pris que si soleimuellement nous l'auions iuré: mais ce que j'ay appris, le changement vous a esté plus agreable que la continuation de mes seruices. Je ne sçay que i'en accuseray de vous ou de moy, car possible le long temps que j'ay esté sans vous voir en la cause, ou bien vous y avez esté portee par le naturel cōmou de celles de vostre condition. Vous me ferez telle response qu'il vous plaira, rien du monde ne m'empeschera de vous aimer, car je choisiray plustost cent fois la mort que l'inconstance en mes amours, & fuiray au peril de ma vie le reproche d'infidelié. Je l'ay dōc, vouliez vous ou non.

*Mestre inviolablement fidèle  
seruiseur*

---

*Honnefie presentation d'office pour l'amy, avec  
desire declaration d'avoir fait quelque chose  
pour l'amy, reister sur la naturelle bonté  
d'un Seigneur. 44.*

**C**En'est pas ma faute qui vous a esté moyen de reconciliation entre Monseigneur le Duc, mais ç'a esté la propre bonté de son excelléce qui vous a vist de cette grace qui est autre bien, que le don de pecune. Car l'ot se caue des mines, & la benignité se tire des entrailles du cœur, c'acores qu'il ny eust

C. p.

à espérer autre chose que ce qui en est sucedé, d'autant que les choses qui se font par nécessité ou contrainte sont dignes de mercy.

Maintenant il est en vous de recognoistre à jamais avec fidélité de perpetuelle fétitude. L'obligation que vous avez à la grandeur d'un prince si gracieux, par compte d'un si memorable benefice. Si a vous prévaloir de moy en tout ce que vous plaira m'envoyer, Me recommandant, &c.

*Réponse au Prieur.*

**Q**uelqu'un envieux de mon bonheur m'a voulu calomnier envers vous, & vous persuader que j'ay montré des témoignages d'affection à autre que vous, que l'avez plusstoſt cru de moy, que je n'eusse fait de vous, si le semblable m'eust été rapporté. Vous accuseray je donc, ou si je m'excuseray? car vous me donnez l'ouverture à l'un & à l'autre: si je m'excuse, ce sera me réétre coupable en quelq que façon, & si je ne vous accuse point, je vous témoigneray que je vous honore & vous aime toujours comme.

*Vos très-fidèlementes arquises.*

*Par quelle interview la liberalité  
est estimable. 46.*

**M**ONSEIGNEUR,  
L'un de vos serviteurs m'a apporté le don duquel m'a été liberal Monseigneur le Duc, chose qui m'a été plus agreeable que toute la reste de ceux qui avec beaucoup d'angoisse

Digitized by Google

de leur auctorité , ont fait de vouloir que je louysse du benefice de beaucoup de Princes , qui m'ont été par importunité favorables. La cognoissance que j'ay que non point l'ambition ny la gloire qui conduit souvent la liberalité de plusieurs Seigneurs , mais la bonté & la vertu pure de son excellence , l'ont prouoqué à me bien faire en cette sorte , cause en moy certaine maniere d'alteration , conforme entierement à celle qui appartient aux personnes de merite : d'autant qu'il me semble par cela d'estre ce que la modestie , ne peut contredit que je confesse d'estre. Et quant à vous croyez que outre la sublimité du degré en laquelle vous deuez immortellement monter , j'estime tant vos escriptes , que si j'auois à craindre la renommee du blasme , ou à espérer le cry de la louange , je craindrois ou esperois plus de la somme de l'un & de l'autre en la plume de vostre eloquence , qu'en nulle autre de ce monde. Or Monsieur je vous remercie humblement. Et pour ne vous donner faulque de remercier de ma part son excellence , avec le baise-main , la reuerence & l'humilité que je dois je iray moy mesme faire cet obéis , et pendant ce me recommande , &c.

---

Honneur & plaisir d'envier , & de penser ,  
merité , vertu . 47.

I'adois iusques icé prié l'affection qui me tient affiché en vostre cœur de ce jour de ceux qui molestant ma réputation , mais maintenant je suis preslé ; par l'affection qu'il vous plaist que j'aye sur vous de le vous accueillir .

mander. Car si nature nous incite si instamment à pêcher, qu'il n'y ait loy mysuplice qui l'en puisse divertir, il est impossible que tout le monde se puisse sauver de l'envie, qui prouve que le frere contre le frere, & le fils contre le pere. Mais soyez certain que la gloire de la vertu enuie est perpetuelle : & la haine est brefue qui procede des enuieux, au moyen de quoy nous devons avoir patience de blasmes qui nous sont infligés par les meschans, & humilité, des louanges qui nous sont attribuées par les gens de bien. Et pour le regard des chevauchées, dont plusieurs m'accusent pour n'en avoir beaucoup, encores qu'ils n'en parlent point, je le veux dire pour eux, car cependant la vertu qui me la fait constamment supporter. Et bien que la fin de la renommée soit de vouloir estre crevée, le mortuoir de mes enuieux, ne sera jamais pour devenir publication. Et pour ce que l'infelicité commune, se oublie tout quasiment en un vnuet sel contentement, cognos-  
sant que ce vice d'envie est le bastion qui ne suffice de combattre les plus elegans esprits, je remercie ceux qui par leur ignorance sont cause que je vous en ay écrit mon intention.

---

Lettre de bâtie à une Dame  
moiselle. 48.

MADAME,  
L'honneur que j'ay reçus à la visite que je rends dernièrement à mon cousin chez vous m'a tant obligé envers l'un & l'autre, que j'oublie bien comment une faute très-grande, si par

quelque deuoir honneste, je ne tesmoignois  
en auoir du ressentiment. Si jamais i'ay ce  
bien de vous voir en ma maison, qui est vo-  
tre je mesme yetay de vous y faire meilleure  
chere que je pourray: & vous conuire à venir  
voir ma locur, ainsi que luy auctor promis, au-  
rement il n'y aura plus d'amis. Ce n'est pas  
pourtant, qu'en attendant je ne deuse contin-  
uer à estre,

M A D A M O I S E L L E,

*Neffre au plus & meilleur emp*

*Quelles sont les vertus de la*

*substitution. 10.*

M O N S I E U R,

L'estime que vous faites de la presente  
fortune, jouyssant de l'estat, sous le quel vous  
estes reduis, est chose non moins digne de vo-  
tre jugement, que de la pénitce que vous de-  
vez toufiours auoir enuest la prosperité du  
Seigneur & parent à qui vous appartenez. La  
religieuse bonté de quelqu'entende, iout a autre  
en calme la tempeste de gens qui infobaisson-  
tant pour ce qu'il plaist à Dieu, chargent ce  
qu'il le merite. Ainsi refoluez vous que de ces  
personnes libres, sont plus de deſoufrip & de  
blasphemies, commettent plus de fautes, par-  
touſſent plus de mandales, jennuyent plus de  
gens de bien vſitent plus de faulitez, & exer-  
cotent plus de malices, que de ces mil de gens  
qui font en subjection : Par là où il y a subjec-  
tion, il y a loy, & là où est la loy eſt le Prince,  
où eſt le Prince, la iuſtice, où eſt la iuſtice, la  
paix : on eſt la paix, le salut : on eſt le salut, la

felicité, & la ou est la felicité, consiste la beatitude de ce peuple, qui est conduit & gouverné par l'auteur de ce bon Seigneur, Qui sur tous autres promet immortalité de gloire. Tellement que vous deus louer Dieu, & moy le supplier de me descharger d'une vingtaine d'années, pour huy faire le seruice de la personne que je ne puis faire de coru. Duquel je me recommande, &c.

Peulx accompagnant la lettre

de l'ab. 49:

**E**Ncores ce dernier soupir s'eo va vers vous pour rendre fidèle témoignage, que mon cœur, depuis que je vous ay quitté, n'a cessé d'en pousser de pareils en quelque lieu que j'aye esté de sorte que ce n'est plus moy seul qui sçais combien je vous ay voué de services & d'amitié: Tous mes plus familiers reconnoisshent que je suis fort bâillé en l'ame, & s'essayent à l'enuy l'un de l'autre, de destourner ma pensée ailleurs qu'au subiect qu'ils présentent être cause de ma langueur, mais als malades ne soient; puis que je sens insensible & du tout hors de moy, pour n'estre qu'en vous. J'ay pris le subiect de vous inviter à venir vous ma louer: quand nous serez par deçà, je moulez ay assez d'instructions, & sans souphen, de vous传染ir à nostre mode, ou si vous ne pourrez y venir promptement, ce messager est fidèle, & je pourrai charger de parole ou par escrit: & me mandez s'il y a point d'esperance que quelque occasion de nous entretenir n'aile ce bref. Vous verrez

bien par ma louette, sans autre témoinage, que je ne scay ce que je fais & que je dis & si vous n'avez pasie de celuy qui s'est tout consacré pour vous au lieu de l'amour qu'il desire vous rendre, vous luy apporterez bien tost la mort mais jusque au cercueil je demeureray

*Restez tres fidèle plus assuré, fermement à  
vous aimer.*

---

*Subtile déclaration d'une sérenitude.  
professeur au tiers. 31.*

**L**Y a quelque temps que j'ay reçus vne lettre de vous & pour ce qu'elle ne me demande que de scauoir ce que je fais, je vous responsois que souuent je pense en moy mesmes au grand tourment que preuve le cœur de celuy qui constitue pour tousiours sa liberté à Seigneur, qui n'en a nul sentiment de recognoissance. Et sur ce mon esprit reçoit vne satisfaction inestimable pour cognoître d'auoit fait vne présent de la sienne à Monsieur le Baron de Bourcville, l'incomparable honnêteté duquel ne suffoit suffisante vne seule minutié d'ingratitudo, comme au frimblable le croy que vous vous trobez tant pour vos merites, que pour la vertu de Monsieur de Villoty, de la lettre que vous luy avez donnée, Me recommandant &c.

---

*Point de reproche au moins ignorant. 31.*

**T**u dispenses donc maintenant triste & desloyal, celle qui t'aumant plus qu'elle n'escuse à son malheur t'auop témoinage & c  
— — — — —

fection, & la desobliges quant & quant à ne te vouloir plus aucun bien. l'ay sceu que pour me faire davantage de déplaisir, tu as caressé celle à qui ic veux le plus de mal, & sçay que tu la recerche de l'alliance sous laquelle tu m'as si longuemēt pipé. Ne croy point que ic meure pour toy ny que ic desespere de ma bonne fortune, car ic suis assuré que tu ressentiras la vengeance de l'escorne que tu as fait à ma pudicité: & que le premier tu te repéteras de m'avoir perfidement abandonnée. S'il aduenoit pourtant que ma douleur forçast mon ame, & qu'elle partît de mon corps à ton sujet, croy qu'en iours de ta vie tu n'auras vn seul momēt de repos, car mon ombre en quelque lieu que tu sois, t'ira espoumentant: & puis que ic n'ay peu estre ton amie, elle sera ton ennemie, & le bourreau de ta desloyauté. Ce pendant, si ce que l'on m'a dit de toy est vray, tu me sçaurois m'avoit en autre qualité, que

Ton amie mortelle.

..! *Réponse modeste à la lettre d'indignation. 3f.*

**S**'il est permis d'accuser temérairement, & illicite de se defendre avec raison, mes excuses ne serviront à rien, qu'à augmenter & accroître ma douleur & mes peines. Si encores ic croyois que me vouliez escouter patiemment, ic me mettrois en devoir d'écrire ou de parler: faites, donc de ma lettre tout ce que vous voudrez, ic ne lairray pas de vous escruter en devant que ic vous voie pour vous faire envie que c'est quelque caprice de nō bien.

qui vous a dit que l'auois vnu ceste dont m'accusez. Je desirerois que m'y eussiez vous mesme vnu: car il est vray que quelquefois les choses n'offencent point tant, que les mauuais rapports: & m'afflente que n'eussiez jamais trouue mauuais que l'affistasse maseur en lieu tel que pourrez penser, ou le voudrois la conduire. Eustez vous vnu qu'en vne compagnie que je n'assemblois pas, mais mon oncle, au logis duquel je me redis des premiers avec ma sœur pour recevoir les amis, l'eusse chassé par les épaules, celles que vous l'avez. Tout le mal que j'ay fait ne vient que de la mauuaise coustume que nous auons au bal, de presenter des filles les vns aux autres pour les mener danser, sans nous informer si elles seront aggrefables à ceux, entre les mains desquels nous les confions. Que desireriez vous que l'eusse fait: je jure par vos beaux yeux qui me sot plus chers que les miens, que si c'eust esté en autre logis, j'eusse pluſtoſt fait le ſot, & pris querelle à ce ſuict là, que de vous offenser ſi ſoit, que je reconnais que vous eftes. Il s'en faut bien que je ſous de vostre humeur, vous m'aués blamé sans m'ouyr en ma deſſee, & je veux oublier toute l'offense que je reçoy par vostre lettre: & croire qu'elle eſt pluſtoſt partie de vostre main que de vostre cœur; & quand le cœur l'auroit dimée, je luy ferois vn ſacrifice du mien pour l'appaifer; & pour toutes ceremonies en mes vœux, je baiferois: comme je fais ceste belle main, en qualité,

*De vostre très-bumble & hommager vassal  
ſerviteur & capuf.*

*Ponctes de confidence, pour tems autres  
pouvoirs subsequens. 14*

VOUS ne serez plus en crainte de mes lettres: & par qui que ce soit qu'ellc vous soient renduës, il n'y aura que vous, ma belle, qui les puissiez lire. Souvenez vous de la recepte que je vous ay apprise avec du lait, car je la pratiqueray parcy apres, il ne vous faut qu'avoir une ponce de charbon bien puluerise, qui vous scrira toujoures & promptement. Je ne me soucitay plus cela estant, a qui on donne mes lettres dans vostre logis, d'autant que je ne vous esct iray finon choses communes, & le plus souuent de mes affaires, desquelles vous me demanderez aussi des nouvelles en la mesme facon. Encores que vous n'obseruiez pas si bië que moy à teoir vos lignes droites & un peu larges, je ne lairray pas de tout lire: car mesmes quand vous ne fetiez que des points & des virgules, pourceu que les puissiez vous mesme coniecluter & vous expliquer, vous sçavez pour l'auoit veu faire que j'en viendrois aussi facilement à mon honeur qu'homme de ma profession. Gardez vous seulement que la present soit veue, de crainte qu'on ne decouvre nostre cabale: car pourceu que l'on ne sçache point ce symbole, il n'y a personne au monde qui ne prenne nos lettres pour argent content. Je vous apprendray encores un autre beau secret pour le mesme effet: mais quand je le vous manderois, vous ne le cõprendriez pas: & aussi qu'il sera besoin que je vous laisse le déchiffrement par un instrument de mathé.

matique. Vn enfant le pratiquera: car il ne faut autre chose qu'a poser sa regle sur les lignes: & les lettres qui rapporteront aux chiffres designez pour servir, ne manqueront jamais parmy vn autre discours de vous faire entendre mes conceptions: & quand bien vn autre auroit la m<sup>e</sup>me regle, s'il n'a le clauicule, il ne pourra jamais s'en servir. Je n'apprendrois cela à ame vivante: mais pour vous il n'y a rien d'exception, puis que je m'adououeray à perpetuité.

*Vostre tres-affectionné & mes-  
humble serviteur.*

---

*Réponse à la secrete.* 55.

JE fus aussi estonnée que ressouye de recevoir vostre lettre caballique, car elle fut veue par tous ceux de mon logis devant moy: mais si tost que je vins à apposer sur les lignes la regle que m'auez laissée, sur le point de chaque d'icelle. selon la clauicule, je fis avec les mesmes lettres extractions de tout vn autre sens, comme m'auez enseigné: neantmoins sur la fin, à la penultime ligne je me suis vò peu esgarez, mais je croy que c'est plustost pour m'estre trop hastes qu'autrement, veu que la regle est si infaillible, & quant & quant si admirable, que tout l'argent du monde ne soit pas suffisant pour acheter vn si beau secret. On se met en peine de dechiffremens, qui soh: si mal-aifez, & de cest milles qui embrouillent tant l'esprit vous estes capable de faire la plus belle fortune du monde, si vous voulez vous desseurir: car pour mon particulier, on m'atta-

Digitized by Google

chercoit plustost le cœur du ventre, que je disse à quoy sera ma reigle. Ce que se trouve de beau est, que c'est vn secret, sans secret, car chacun peut tenir & manier la reigle : chacun peut lire & voir la lettre d'où il faut tirer la substance & neantmoins per sonne ne la peut entendre, qui n'a la clauicule, & encores ceste clauicule est au fil soupçonneuse que tout le reste. Outre toutes les cinquante façons dont vous faites estat, il y en a bico d'autres dont vous ne faites aucun conte : il n'y en a point, & n'y en aura jamais au monde à mon iugement, qui soit plus subtil que celle-là, si ce n'est l'autre façon que vous premeditez. Quand je ne vous aurois point les obligations que je vous ay à milliers, vous m'avez assez obligée par ce beau secret, pour vivre & mourir.

*veiller tres-fidelle amy a vous servir.*

---

*D'un quilon Dirai qu'il a été trompé de ce qu'il pressentait. 56.*

**M**ONY qui tant de raison ay participé de la besté brutte comme l'ay eu d'espérance aux promesses du Moïse ur que fçauex, maintenant que s'en suis éloigné ic remercie Dieu qui m'a re integré en homme de raison.

---

*D'un pere a un sun fils. 57.*

**A** PRES l'amoar que tu dois à Dieu sur toutes choses, mon fils, il te faut parfaitement aymer ton pere & ta mere, & les auoit en grand honneur & estime : pour ce que c'est chose douce:bonniste, & louable, que l'enfant

je souviens de ceux qui l'ont engendré, pour-  
ti, sustenté, & éducé. Et pour ce qu'en mon ab-  
sence ta mère est seule, qui a le soin de toy, je  
te commande de luy obeir en tout. Ce faisant  
tu satisfais aux obligations esquelles tu m'es  
tenu & obligé, & à elle aussi, par le commande-  
ment de Dieu. Au contraire, si tu ne satisfais à  
mon desir, saches outre la punition que Dieu  
fera de toy, que tu me donneras occasion de  
t'en rependre, avec tel chastiment que le pere  
doit à son enfant.

---

*Lettre d'un fils à sa mère.*

**M**ADAME & mère, j'ay été grande-  
ment joyeux de voire nostre cousin pre-  
sent porteur, encores plus d'avoit receu vos  
lettres, par lesquelles ic cognois, que non seu-  
lement vous etes en bonne disposition, dont  
je loué Dieu: mais que de plus en plus vous de-  
fiez mon bien & avancement: ce qui m'incite  
à diligemment m'employer & obeir à vos iu-  
stes & louables admonitions, pour parvenir ci  
apres au rang de ceux, qui par leur bonne esstu-  
de & escripture, sont venus à grād honneur & fa-  
ueur. Vous assurant que je mettray telle di-  
ligence à concevoir & apprendre tout ce qui  
me sera possible, que le temps ne me reproche-  
ra d'avoit perdu l'occasion & commodité que  
Dieu m'en donne par vostre moyen. Lequel  
madame ma mère ic voit humblement suplier  
vous priezquer sous sa sainte protection, en  
tres longue & bonne vie: apres avoir présentē  
mes tres-bambles recommandations à vostre  
bonne grāce.

*A vostre parent, nagueres sortir de maladie, lez demandant secours en sa necessite. 59.*

**M**ONSIEVR mon cousin, ce que l'ay tous-  
jours desiré, est d'estre vn tout tant heu-  
reux, de vous voir hors d'ennuy & fascherie,  
pour le repos & soulagement de vous & de  
moy: car la maladie extreme où ic vous ay veu  
par le passé, m' estoit si dure & griefue à sup-  
porter, que ic me reputois sentir la mesme  
peine & travail. Toutesfois nostre bon Dieu,  
qui n'envoie aux siens plus de mal qu'ils n'en  
peuuent souffrir, a si bien visé de sa grace, faute  
& misericorde couers nous deux, qu'il vous a  
osté de telle misere, dont ic le loue & remercie  
sans cesse pour vn tel bienfait. Et pour ce,  
monsieur & cousin, que ic voy vostre commo-  
dité estre pour le present plus copieuse, & grâ-  
de que la mienne, ic vous priay pour la ne-  
cessité où ic me voy, de me secourir de vingt  
escus attendant que secours me soit veu, qui  
ne sera sans vous offrir tout ce que l'autay en  
ma puissance. Sur ce, monsieur & cousin, ic me  
recommanderay à vostre bonne grace, d'aussi  
bon cœur que ic prie, &c.

*Lettre du Philosophe Plutarque à l'Empereur  
Trajan son disciple. 60.*

**P**uis que Rome ne peut souffrir vn Empe-  
reur mauuais & cruel & que le peuple à  
de coustume d'attribuer les fautes des disciples  
aux maistres, comme nous en auons l'exem-  
ple en Seneca, contre lequel fut murmuré

pour l'iniquité de Neron. Et a Quintilien furent reprochez les exces & audaces de ses disciples, je te veux librement exhorter, que la premiēre chose que tu dois faire pour maintenir ton empire: est de te reformer toy-mēme, & de penetrer iusqu'a l'intérieur de ton ame, & puis destracier les vices qui la tiennent affigee, & par vne douce violence les dompter & reformer. Et si tu n'y pourrois de bonne heure, au lieu de commander, demeureras serf toute ta vie: Car la victoire que nous acquerrois sur nous mēmes, est sans comparaison plus glorieuse, que celle qui s'acquiert sur autrui.

*Lettre à une jeune damoiselle par laquelle tu luy fais entendre l'honn̄eſte amour denc un l'ay-  
mes pour sa vertu & honn̄eſtē, &  
pour la déſirer auſſi en  
mariage. 61.*

**S**i la gētille nourriture ne nous incitoit plus que les plus grossiers d'entre le peuple à nous aimer & caresser, je penserois, Madamoiselle, que la passion que souffrent ceux qui aiment, fut vn châſtiment de Dieu enuoyé sur la gaillardise de nos penſées: mais voyant & cognoiſſant à l'œil, que nature nous semoed à aymer la perfection de beauté; telle que celle qui reluit en vous: & d'honorēt ceste grande vertu qui nous fait admirable, avec les graces, honn̄etetē & courtoisies dont le Ciel vous a fait riche, il ne faut s'esbahir si je suis le captif de vostre beauté: vertu & honn̄etetē, & esclauē de vostre douceur, qui vous prie par la prēſente, ne posuant la langue faire son office.

qu'ayant esgard à mon amour loyal, au merite de ma fermeté & constance, vous faciez ce bien que je puissé sçauoir par lettres, si ce que les regards me font espérer, & les oüillades presque croire, me peut assurer de mon espérance: qui est, que je pense estre l'aimé & fauoy de la plus belle & honnête damoiselle de l'estat de France. Là où si mon bon heut vrut, que je soit celuy tant asymé du ciel, & caceillé de la fortune, que vous avez choisi pour seruir, vous vous pourrez assurer que iamais gentil femme ne fut mieux seruie, ny damoiselle plus obeye que vous serez de moy. Qui attendant l'arrest & scentence de vostre bonne volonté: baise les mains de vostre douceur en toute humilité: & prie Dieu, Mademoiselle, vous donner l'accomplissement de vos desirs.

---

*Mérite à un Gentil-homme qui adouce les autres par sa faveur.* 61.

**M**ONSEIGNEUR, Si iamais il adaient que la bonté de Monseigneur le Duc de Languedocuille me vucille accepter pour son seruir, les premières choses que luy dicay seroat les louanges de vous, & que vous meritez que je dic à la prudence, à la courtoisie & à la gentillesse de vous mesmes. Que par le moyeu de si vertueuses graces & qualitez, vous vous rendez vn monde tout esclauz, Mais si vn Prince n'a monnoye en ses thresors faveur en ces graces ne ville en son estat, qui basté à recompenser la fdelité d'un bon seruir, je ne sçay qu'elle recognoissance pourroit estre celle qui appartient a cluy qui outre la loyauté de seruitude, pratique

tique & pourchassé à son maistre l'affection & la foy, d'autres fidelles seruiseurs. Et quant à moy, Monsieur ie me suis senti le cœur si allumé de pure deuotion envers son excelléee par le feu de la grace de vos paroles, que ie l'ay estre en ce monde pour mon idole perpetuel. Et de cesa fait tesmoignage la présente escripte de la main du cœur, mouuant la plume de ma bonne volonté. Perseuerer donc en ses glorieuses operations, ainsi que les autres seigneurs qui sont aupres des grands seigneurs, imitent de si pres l'humanité de vous, que les pauvres vertueux se puissent preualloit de la puissance des grands.

---

Reſponce de La Damoiselle. 63.

MONSIEVR.

Monſieur Quoy que ce soit grand simpleſſe à un ieune homme de faire ſon profit de quelque coup d'œil ietté à l'égaree par vne Damoiselle ſi eſt-ce que ie ne veux nier, aſſi de vous gratifier en quelque chose, que mon regard n'ait eſtē plus eſpris & affiſé ſur vous que ſur tous autres, & que ie n'aye eu ce certain iuſtice de vous caſeſſer & vauloir plus de biço qu'à tout autre, mais ie ne veux pour ceſa que vous tenez ces faueurs en conſequence: & que me voyant ſi prompte à vous diſer pour roſte vertu & perfection, vous penſez ſoudain que quelque tranſport me le face faire, eſtant telle que ie ſuis, & ayant pere & mere, auquelz ie ſuis tenu par le commandement de Dieu d'obeir rapporter mes affections, & de n'entreprendre chose ſans leur bon & iuste conſentement, prin-

D

ci-pallement et cet endroit où il est question de mariage. Je vous remercie des louanges que vous me donnez, & les compare à tout bien venant d'une personne tant honnête & si vertueux que vous. Et ne desdaigne point l'amitié que vous me portez, avec tout le respect que le rang que je tiens me commande. Qui est cause que je ne puis moins faire que de vous accepter pour mari, & tenir pour celuy qui ne voudroit rien attendre qui peult prejudicier à l'honneur d'une Damoiselle. A tant contenter vous d'estre aimé sur tout autre, & que vous estes celuy seul que mon cœur à choisi, si tel est le vouloir de ceux qui me commandent. Qui sera l'endroit, Monsieur, ou je prieray le Createur vous maintenir en toute prospérité.

---

*A Monsieur le Duc de Montmorency, Pair & Connétable de France. 64.*

**M**ONSEIGNEUR, je crain de me faire enuier à chacun si pour vous remettier tres humblement le public que j'ay reçeu de vostre grandeur vne lettre merueilleusement douce, en eschange de la rudesse de mes escrits, veu qu'il n'est aucun qui ne souhaitast pareille fortune. Je dont aussi d'estre blasme de mes cognoissance si je me reduis au silence, lors qu'il vous plaist m'obrir avec des paroles affectueuses, ce que mes demerites me denient. Pensant donc à ceste fauer je me tay, non comme ingrat, ains comme estonné. Puis mon devoir rompt ce dessein de me taire, & me fait rendre mille actions de graces à ceste grace, qui m'accable tellement

du son pois, quelle me fait ployer le genouil pour vous demander pardon si je ne m'en acquite. Toutesfois ceux de vostre rang sôt coutumiers de donner simplement & de n'eschâger jamais : Et vos biens de mesme qu'ils n'ôtent rien qui les égale, aussi n'ont ils rien qui les recompense. Pour les louâges qu'il vous plaist m'attribuer, ce sont, monseigneur, les ordinaires actions d'vne ame parfaite, d'estimer qu'il n'y a rien d'imparfait. Et en cecy vostre grandeur monstre qu'elle ne se contente pas de bien faire, ains cocores qu'elle veut bien dire de ceux là, qui disent mal. Les deâns qu'il vous plaist conceuoir pour m'aduantagez que je fçauoy devant que les fçauoir, tant le vnoy certain de vostre debonnaireté me fait mieux brasier la passion que l'apporte à l'effet de l'honneur de vos commandemens, pour lesquels mon ame se conuictira toujours en l'obéissance mesme l'imposez moy doncques telle loy que mon imbecilité pourra souffrir, & je l'obserueray tres-estroitement, aïns d'estre jugé de tous.

MONSIEUR,

*Vostre tres-humble & tres-affectionné  
serviteur.*

*A Monsieur de Langres, Conseiller du Roy, Pro-  
fesseur en la Sensibaufer, siège Présidial de  
Lyon, & Cour de Parlement de  
Dombes. 65.*

MONSIEUR,

**M**ie vous de meure infinité obligé pour tant de faueurs qu'il vous plaist me faire. Ne

D ij

TOUS ayant iamais rendu seruice , qui poisse égalet le moindre de vos souvenances la redevance en est plus signalée Mais ny vostre qualité demande le reuanche, ny la mienne ne donne le pouuoit. Et puis vos graces estans telles qu'elles ne se peuët ny cōter ny exprimer à grand peine vous en peut on dignement remercier. Or Monsieur, il vous plaira permettre que l'affection supplie au defaut des paroles & agreeer que je vous rende graces cōme je puis ne pouuant ce que je desire. Et cette action de graces , que je conçoi mieux que je ne figure, n'est qu'une bien humble prieur que je vous fay , de tirer seruice de moyen tous les endroits ou vos commandemens me trouueront capable de leur donner l'ame de l'exécution: vous assurant que l'y rapporteray touzours mon ame & ma vie, comme c'stant.

MONSIEVR,

*De tres-humble tres-obryffant &  
tres obligé serviteur.*

*De La Rethorique. 66.*

MONSIEVR & frere , selon le peu de jugement de mon esprit , la Rethorique est vne salade condie de l'huile de l'adulation. Dont quant à moy , qui n'en ay le goust , l'enseme comme viert à la nature qui me guide l'entendement à estre mortel enemny de la molle douceur de tous affectateurs.

*A Monsieur de l'Eftang, Seigneur de  
Len, Lentis, &c. 67.*

MONSIEVR ,  
Vous auex acquité , voire doublement ,

ce que vous auiez promis de vous. Si vous estes reuenu iouysant. Vous auiez esté bon meſnager du temps, & auiez tiré des bonnes compagnies le bien de pouuoit profiter pour ſeul. En ſin rien ne vous eſt difficile, ſi non que de faire mal. Car vostre bon naturel fe chan- geroit & contraindroit en cete action. Et cela ie veux que vous n'en croyez que vous meſme, qui iugerez touſiours à l'aduantage de la verité qui ſera le vostre. Or maintenant que vous faites deſſein de voir l'Italie, i'eftime que ce n'eſt pas tant pour voir les beaux murs des bonnes villes, que les bonnes moeurs des cito- yens. C'eſt le chemin qu'on pris les plus adui- fez, & qui de la perfection de beaucoup d'ameſ ont voulu former une ame parfaite. Un grand esprit comme le vostre, qui comprend & ap- prend toute chose en un moment ny ſcuroit que beaucoup aduancer. La diſcretiō que vous faites ordinairement paroistre par tout me fait croire que reuenāt de voir beaucoup de terres vous ferez voir beaucoup de vertus. Je vous loue avec le deuoir, & non avec l'affection la- quelle neantmoins viura perpetuelle en moy qui ne vy que pour mouſir,

*Vostre tres affectionné ſerviteur.*

---

*A Monsieur de Fauſſe, Conſellier des Reys,*

*& ſen Procureur général en la*

*Cour de Parlement de*

*Dauphine. 68.*

**M**ONSEVR,  
Cete indignité que vous auiez iuſtemēt  
acquise n'eſt pas tant un ornement de vostre

D iii

nom, qu'une récompense de votre vertu. Vous êtes la dignité même, puis qu'elle est en un lieu si digne. Je vous le dy sans artifice, & vous en gratifie avec plaisir. La nouvelle que i'ay eu m'estoit vieille, veu que je ne doutois point que ne parviennent à quelque chose d'effeué. Ayant cet honneur de tenir quelque rang parmy ceux que vous aymez, il ne se peut que je ne sois bien aise de vous voir tenir quelque rang entre ceux que j'honore. Mais je vous prie que le changement d'estat n'ameine celui du courage. Car le magistrat est l'essay de l'homme : Et le temps, est meilleur iuge de tout cela, que le changement des personnes, lesquelles ne vous verront jamais que rigoureux à l'observation de l'amitié, comme de la justice. Il vous plaira donc de me contiñer le bien de vos bonnes grâces, & coûter mon indignité, de votre dignité, qui fait que j'eteuist encors plus ardemment le vœu de votre service.

---

D'un meschancet homme. 49.

**I**l m'esbahis que vous ne vous esbahissons assez de la meschanceté de c'est homme. Je m'esmerueille que vous ne vous esmeruez de son estat pire que je dis. Car luy seul populaire à en soy seul toutes les deféctuosités d'un peuple. Donc il aduient qu'il ne ressemble seulement à un temeraire, à un fol, insolent, instable, inutile, bauard, trompeur, médisant, enuieux, superbe, ingrat, tacquet, inique & méchant, Mais qu'il ressemble entièrement à toutes les conditions de soy-méisme.

*A Monsieur de L'Isle mon cousin. 71.*

Les vers qu'avez envoiez à mon pere en our fait naistre d'autres en son fils. La graine a esté bonne de preudre si tost le vous envoye ce qui m'est eschappé sur celle qui nous est eschappée. D'y mettre vne consolation, l'ay iugé qu'on pensoit assez qu'un peu de terre retournée en terre ne demande pas tant d'eau de nos larmes. Ce monde seroit confos si les vns ne faisoient places aux autres, Toutesfois vous me ditez qu'elle estoit si vertueuse, & qu'il est damage. Et, le vous respodray que la moitié de ce siècle vitieux se colere de joye, voyant perdre ce qui le faisoit rougir de honte. Ainsi le mal des vns est le bien des autres. Ainsi tout tourne au gré de la fortune : mais tout ne tourne pas, quand ce ne seroit que ceste dame. On dira qu'elle estoit belle : & le respondray que le Soleil, qui est la plus belle lumiere de l'univers se cache bien souuent à nous, sans nous esmouvoir à la plainte: Que ses beaultez estoient plus digne du Ciel, que de la terre; Que le beau cherche son semblable, Les autres trouueront son bon-heur trop court & le trouve le plus long, qu'on se puisse figurer puis qu'il se borne de l'éternité. Mais apres tous ces espoouementz de questions, le vous diray sans tant de faillies, qu'un si bel ornement de la terre de deuoit estre si tost permis au ciel. Que la vertu matrice des autres ne deuoit eschayer le vice du temps, La dessus on me satisfera disant, qu'on Joy a procuré sa paix avec la nostre generale, qu'on n'a pas voulu que la malice combatist la

boné, & que la guerte des qualitez regnent apres celle de nos substances. Or prenez tout en bonne part, & recevez ces caprices comme d'un hōme libre, & toutesfois vostre esclave. Et ne craignez point l'ignorance de mon devoir pour mon ignorance : Car ie sçay trop ce que ie vous doy, & sçay bien qu'on ne me sçaura iamais distraire de vous honorer.

---

*A monsieur de Brantes. 72.*

**Q**uittez cette fille qui vous quitte, & n'ayez plus memoire de son oubli. Elle a changé pour changer vostre malheur : Elle a changé pour ne changer pas l'incōstancie de sa nature. Son peu de eognoscance vous doit faire cognoistre vostre faute. Vostre bon iugement vous doit faire voir le peu qu'elle en a vous n'escoutiez plus gaigner que de la perdre. Si vous perdez vne amie vous gaguez vne liberte. Il vous faut garder de l'amour pour vous mesme & non la ietter tout hors de vous. Si vous aimez quelque chose, ne vous bayfiez pour cela. Si la fortune vous donne quelque recompense pensez qu'elle se recōpensera bien. Si elle vous prine du bien, pensez qu'il n'estoit pas à vous. De quel costé que vous alliez rendre vous à vostre contentement, & n'aymez point ce qui vous est contraire, si vous voulez contrarier à écluy qui vous ayme.

---

*L'omage de l'humilité de deux amis  
vertueux. 73.*

**C**onsiderant en moy. Comme les réelles vertus du sang & de l'esprit vous ont cō-

joindt de reciproque amitié avec Mousieur Pi-  
nart, je me suis senti rauu la liberté du cœur  
& de l'ame de la noble & généreuse bonté de  
tous deux. Bien que l'aye tant de compagnons  
en la deuotion que je porte à l'un & à l'autre,  
que si vous n'elliez conformes en l'humanité,  
à peine croirois-je que vous me cognoissiez  
pour celuy qui en vn temps hosose les loua-  
bles qualitez de vous gentilhomme courtois,  
& de luy Seigneur magnifique. Et pour ce qu'il  
ne se peut desirer plus de modestie, ni de cour-  
toisie, en l'vnq ny en l'autre de telles personnes  
de grandeur i'ay quasi tel orgueil, que vous me  
tenez pour serviteur & amy, que certainement  
il me semble d'en acquetir nom autant de sage  
comme de iudicieux. Car le reueter ceux qui  
meritent reverence, est propre office de  
prudence & de bonté. Or c'stant maistreant  
vostre seigneurie si grande, & la sienne si ex-  
cellente. Je remercie Dieu qui m'ait donné le  
jugement de le pouuoir comprendre.

---

*✓ M. Villier de Bramas. 74.*

**P**uissant bouleuerteur de plus furieux : A  
 combien de recherches de reuanches pouf-  
fes-tu mon ame, destinée à ton service par tes  
belles qualitez, & renflammee en mille façons,  
par mille nouvelles faueurs! Vertu de ma main  
que ne vas tu foudroyer ceux qui s'opposeront  
à ce Morgan, de qui je veux porter les meri-  
tes jusqu'aux natiōs plus estranges : Puissance  
d'emo ame, & de ma vie, que ne me direz vous  
quelque effet, digne de la valeur, & de mon  
veuloir ? Commande seulement ; Brauc, puis

D.Y.

que je ne cognoy pas ce que tu veux. Et ne crains point mon impuissance. Car puis que tu donne vie à mes actions, quel des humains leur portera la mort de la faiblessé? Personne ne l'entreprendra jamais qu'à son desauantage. & à ta gloire. Ainsi se cōtramer à l'envie, & nostre affection se bornera de l'éternité.

---

*A Mademoiselle d'Ambresville. 73.*

**L**E Ciel de ce pays à qui vous visitez pleurez vostre despart, & vostre perte avec ses pluies, nous conduisant la vie, avec vostre présence. Vous l'adoucissez tout couvert de deuil, il nous vit couvert de larmes. L'eau de la douleur pouuoit plus, que le feu de l'affection. L'espous étoit la piece de nostre cœur la moins assurée & la plus désirable. Mais le soupçon de nos malheurs trop certains, parmi l'incertitude de la gloire de vostre veue nous a d'autant plus affigéz, que plus vous nous animez. Pour moy je vous dy que jamais séparation de chose, à laquelle je porte beaucoup d'honneur, n'a me porté plus d'horreur. Il semble que je ne soy qu'un corps vivifié de toutes les misères de la terre, qui lui tiennent lieu de cœur, & d'esprit. Mais la misère ne corrompra jamais la fidélité, que j'ay iurée à l'honneur de vostre service. Car c'est pour estre zélé que je suis mal-heureux. Or Mademoiselle encor que l'impuissance vainque le courage cōmandez moy toutes fois. Car vous avez assez de pouuoit pour tous deux. De sorte qu'ē me résirant de vous, je ne me retireray jamais de l'obéissance, que je vous ay iuré & vous

rejute par este cy, qui ne porte pas plus de  
lettres que l'invoque de faveurs à l'encôte de  
moy si je manque de devoir à l'endroit de vos  
perfections, qui ne manqueront jamais.

---

*Remerciement, pour un qui a moyenné de faire ce-  
gneffir un autre à quelque Seigneur.* 76.

**P**out ce qu'en un Cauallier actuellement va-  
leureux on peut toufiours voir actions im-  
portantes à la gloire des Seigneurs & à l'utilité  
des amys, c'eust été un cas estrange & mer-  
veilleux que vous (qui estes de ceul-là) eussiez  
manqué à l'office qui vous estoit de devoir en-  
niers son excellence, tant pour la deuotion de  
laquelle vous l'adorez, que pour l'affection de  
laquelle vous m'aymez. Dont vous le me ren-  
dez pour Monseigneur, & moy à lui pour son  
vtes-fidele serviteur. Et par ainsi ne voulant  
faillir à un seul point de vostre bon conseil,  
luy escrivis, & luy escrivant, je prie Dieu que  
mes lettres luy soient autant aggréables, com-  
me ie desir luy complaire, par le merite de  
mes servitez.

---

*A Monsieur Penot, Conseiller du Roi en sa Cour  
de Parlement de Dauphiné.* 77.

**V**OUS ne m'accuserez jamais de silence, ny  
d'ingratitude. l'un m'chant de fendoi  
par l'occasion, & l'autre par le devoir. C'est  
chose que l'effet vous fera croire. Aussi ne se-  
pent que vous blasmez un humble & fidele  
serviteur de ce vice, qui ne peut habiter avec le  
vrai, qu'il a fait d'honorer eternellement vos

veritus. Pour vous je croy que ce que je ne me-  
rite rien, fait que vous n'écrivez rien. Mais je  
ne demande pas tant d'être sur le papier, qu'en  
vostre cœur. Il est vray qu'un petit témoigna-  
ge me ferueroit d'un grand soulagement. Vous  
verrez, si vostre loisir le vous permet, & si vous  
pourrez écrire à celuy, qui ne peut vivre que  
par vostre souvenir, qui est son esprit & sa vie.  
Si je peux envoi ce bien de vous, combien de  
louanges recevez vous de moy!

---

*A Monsieur de Mont-Lerme.*

mon confi. 78.

**I** Ne mesurez pas l'affection au papier, ni aux  
paroles. Je suis de ceux qui trouvent les let-  
tres courtes les meilleures. Car elles penetrent  
d'avantage, & se trouvent plus ardentes. Je  
m'aime point va charlatan, & qui avec mille  
propos dit vne chose. Mais vous faites les vo-  
stres si courtes qu'on n'en voit point. Rompus  
au silence, je vous prie, & écrivez-moi en peu  
de paroles beaucoup de choses. Cela ne vous  
ferauroit enuyer, comme je pense, si vous  
n'êtes da tout oisif que ce soit un essay de  
vostre plume. Les lettres montrent que les  
hommes ont été. Ecrivez quand ce ne seroit  
que pour faire voir d'avoir vescu. Et je suis im-  
portun à vous enuyer d'oresnauant de mes  
lettres, je vous prie de m'offenser volont de  
la mesme sorte.

---

*Excuse de l'ignorance de l'Ecrit.*

mon confi. 79.

**B**ien qu'autrefois je l'aye dit & écrit, encores de nouveau, je redis & écris, que je ne me soucie du reproche que plusieurs me font, de ce que je n'ay la science des lettres sacrées. Car mon ame a plus cher & agreable de croire fermement en Dieu, que d'en sçauoir bien disputer.

---

*À monsieur de Brathuit.* 80.

**V**ous qui ne songez qu'à affilier vostre es-  
pée, pour en mal traicter les jaloux de vo-  
tre vertu, ou d'enfiler vne bague à la courf e  
d'un riche cheual, receuez cet écrit fait sou-  
dainement, par celuy qui vous oubliera tard. Je  
vous écris de uât que les Dames vous écriuēt:  
Jeurs loix en l'ame, abn que vous donnant à  
elles le demeure à vous. Je vous riscry abn que  
la gloire du prix de la courf ne vous face apres  
courir au mespris de celuy qui vous la souhai-  
te. Ne faites pointtant d'estat de la creation  
d'vne maistresse, que vous n'en faciēs aucun de  
Penitent d'vn fidèle serviteur. Et quant à  
celles qui donnent du laur & ouïeours pénitent à  
mimer la dextosité, par des choses inanimées,  
nè les cerchez pas. Car la plus belle faueut que  
vous sçauriez auant c'est celle du Ciel qui vous  
a founoy l'addresse. Faites le pare istre en cet  
endroit, & rapportez en la lobsage comme  
vous y auerz porté le desir.

---

*À monsieur Forges.* 81.

**C**h n'est pas ma lettre, ainsi nostre inclina-  
tion au bien, qui vous pousse à celuy là.

Vostre amitié me donne ce que la vérité me  
denie. Mon avis a été des plus utiles mais vo-  
stre considération est des plus sages. Car quoy  
que ce Demon soit agréable en ses entrees,  
toutesfois l'age qui doit arriver plus modérément  
& moins passionné demande vne retraite de  
bonne heure, vnu que ce seroit vne honte d'a-  
voir bien chanté, & rien amassé pour l'Hyocr.   
Vous scauez que le souvenir d'vne beaute est  
l'oubly de la raison. Pardonnez ic vous prie de  
ma liberté. C'est vne mauuaise coustume que  
j'ay de me mesler des affaires d'autruy. Mais  
puis que vous m'avez tant de fois accusé de vo-  
stre amitié, j'ay jugé de parler cōme à moi mē-  
me. En vous disant cecy ic me le-dy & couché  
sur ce papier, qui vous est adressé & qui me  
dressé entierement. Tandis que ic vous deuisé  
je m'aduisé, & le fay-afis qu'en vous cingillant  
je ne demeure pas endormy. Courage, vostre  
propos est trop solide pour se ruiner. Suivez  
seulement ce que vous avez fuy jusqu'à cette  
heure, & vous acquerez vne louange qui ne  
vous fera jamais le faire. Le faisant vous m'obligerez  
à vous louer. Ne le faisant vous ne ferez pas  
que ic ne vous serue. A quoy que vous soyez  
porté ic rapporterai de l'effet a vos volontez,  
que je ferai toujours faire aux miennes. Af-  
furez vous de cette vérité signée de la main  
de vostre fidèle.

---

— à un Seigneur libéral. 86.

---

**L**E bruit courtier major de la réputation  
va publiant par deçà, la nouuelle de la  
pompe de la magnificéce de la maison ouue

ce que tenez en Flandres, & non sans vergogne de la fortune. Laquelle en accroissement des biens par vous meritez, d'eust toujours s'estudier à nouvelles iuention. Car faisant feullement que vous despendiez continuallement avec bonté tout le reueau que vous avez. Je ne voy point qu'il apporte rien de nouueau.

---

*A Monsieur de Noyon. 83.*

**D**rant d'escrivains qui fourmillent en nostre France, les vs plus sages, qu'heureux, que les autres plus heureux que sages, je trouve la premiere troupe du tout digne de mon enuie. Ceux-là donc qui sont de ce sté bande tant plus ils font espérer deux, tant plus il me font desesperer de moy. Et bien que le vulgaire ne s'en contente pas, si c'est ce qu'ils me contentent, & me contentent par ensemble à cause de mon enuile. Car il ne faut pas douter que les vs ne meritez la louange, que les autres ont mais en matières de liures je m'en croi lors que les esploré, & si l'ay trouué du bié je fai peu d'estat de tout le mal, qu'on en peut dire sachant bien que toutes testes de bestes n'ont pas tant de cervelle qu'au beouf. Et c'est ceuz, là que l'imité plus, que je n'envie encoz que l'auie soit la cause de la suite. Quant aux autres qui par des discours de huit pages deduisent huit mots, & qui n'ont autre defficio sroon, donner du vermillion à leur langage, laissant là le beau naturel de la richesse concer puion, je leur quitte le bon heur Damoyseul pour me ranger avec ceux de l'autre party. Et

les disant ie veux mal a l'Imprimerie , ie dy a cet Art qui descouvre tous Arts: Ils veulent estre vniuersels, & le premier sujet qui s'offre ils l'embrassent,sans iuger de son poids , & de leur legerete: le trouve cela fort estrange , il faut que ie le vous die. Car ce n'est pas tout de faire tout : mais c'est bien tout de faire bien. Tel est propre aux choses, amoureuses, qui ne vaut rien aux serieuses. Et toutesfois faisant divorce avec l'un , ils espousent l'autre , leur semblant que tous ouuages soient semblables. Enfin on ne vit iamais tant d'autheurs & si peu d'autoriser. Ils sont en telle multitude que se rencontans ils se gasteant l'un l'autre. Mais ie n'en veux plus dire, veu que leurs diuers boudonnemens empescheroit aussi qu'on m'ouyst. Car i'ay l'organe mal disposit pour crier haut. Que si i'escry maintenant c'est pour viure selon le becle, & faut que vous estimiez ce que desire mettre au iour estre plustost vne fuite forcee du vice commun, qu'un ostentation d'une particuliere vertu, de laquelle ie me recognoy de-  
nué.

---

*A Monsieur de Nancé. 24.*

VOUS me louez la composition que ie vous ay envoycé Cela part d'ambition, non de devoir. Car autre chose me dit vostre lettre autre mon propre iugement. Je sçay que mes Escriptoires ne sont que pour servir de passe-temps. Mais si ic ne compose bien, serez ceste conſideration que ie veux & vous pourrez. Et iugez qu'encor vous me deuez aimer avec moins inuoluerce, veu que je sçauoir que i'ay de rica-

Scavoir me vient de la vertu de quelque modé-  
stie. Bref d'autant plus que je scay mon imper-  
fection je cognoy vos perfections, que i'hono-  
re, & cheri sur tout ce qui s'offre à moy d'ad-  
mirable.

---

*A Monsieur de Veyras, Comte de  
S.Jean de Lyon. 85.*

TYGEZ mon silence plustost vne paresse,  
I qu'vo oubli , & mon discours présent plu-  
stost vne cōtrainte qu'vo desir. En fin vne cho-  
se qu'on ne voit guere m'a fait entreprendre ce  
que ie ne fay guere soudent, qui est d'escrire,  
trouant le trauail en la plume, au lieu que les  
autres y trouuent repos. Or pour ne vous ca-  
nuier en me confessant vous deuez scauoir,  
que M. lequel vous avez cognu si libre , est  
maintenant esclave de sa cōséitise. Il espar-  
gne le bien pour s'espargner au bien. Il ne pen-  
se pas d'amasser des richesses , & de perdre les  
vertus. Il ayme tant son coffre , qu'il oste à sa  
bouche mesme pour luy donner. Je plain cela  
parce que nous y perdons tous deux vn bon  
amy , Car il s'aime tant qu'il n'ayme plus rien.  
Visitez vous jamais vn si soudain changement,  
ou vn desespoir peu esperé? Il n'est pas maistre  
ains recelour de son argent , & ne se soucie de  
viute pauurement pour mourir richement. Que  
ferons nous pour eviter tant de mal: sinon de  
ne rechercher pas tant le bien.

---

*A Monsieur du Chau. 86.*

I'AY veu de voltre part celuy que me mar-  
quastes par vos derniers propos: mais il est

à froid que le feu de vostre affection ne le peut eschauffer. Vous en faisiez vne Colosse d'amitié, & ce n'en est qu'vn fourmi. En vostre conſideration il m'a offert que si i'auois besoin de quelque chose je m'en pourueusse ailleurs que chez luy. Il ne ma respondu que par hochemens de teste, il ne m'a parlé que des yeux. Il vous a ouy nommer comme vn homme, mais il n'en à pas fait estat comme d'vn asoy, ie ne m'ebonne pas qu'il soit superbe : Car c'eſt le naturel des choses legeres de te rendre en haut, revestu de gloire; si je suis creu puis qu'il eſt ſi grand il ſe defendra tout ſeul, car l'amitié cherche les ſemblables.

Pour ce qui eſt de nous, ie vous promets de l'affection de ma part, & i'en eſpere de la vostre. Nostre familiarité ne permet plus de myſtere. Je vous recognoy trop des amis faits par vn bon vouloir, & non par vne bonne fortune & vous en deuez iuger de meſme de moy, qui pour changer d'air ne chaogera point de volonté. Et pour fin, ie vous prieray vous persuader que la plus belle gloire qu'on ſçuroit auoir c'eſt de n'auoir point de gloire.

---

*A un vertueux & constant succombé des biens  
de la fortune. 87.*

Vis qu'il ſe tient par acte brutillisme le fait de ccluy, qui en les propres ruines ( encores qu'il ſe voye exemple de calamité ) ne deuient ſoubs ſon propre enſeignement de bon en meilleur, je tiens pour cas miraculeux la paticoce que vous auez, d'autant que ne ſortant en vn ſeul point du conſeil de vous mes-

mes de tres-hé que vous estiez, vous estiez de-  
venu parfaict. Dont le monde se perd en con-  
siderant comme il loit possible que vous por-  
tiez aux aduersitez ce que mesme seroit mal  
aisé de porter en la prosperité de fortune.  
Tellement que quant à la gloire qui vous co-  
reuscit, vous estiez deſia plus petit aux conte-  
temens que maintenant vous ne semblez grād  
aux infelicitē que vo<sup>z</sup> avez. Et tout cela vient  
pour s'estre perdue en vostre pensée royalle la  
recordatiō de la haute cōditio de la premiere.  
Car l'vee des plus excessiues felicitez qui se  
prennent, c'est de s'oublier soy mesmes, d'avoit  
esté constituté en quelque prosperité, qui est vne  
nouuelleté de prudence, qui se voit resplendir  
en vous, de maniere que chacun confesse qu'il  
vous est demeuré deuxfois plus de cœur que  
celuy que vous a osté, nō point nulle eneur ny  
faute de vous, mais les facultez & richesse que  
vous possediez, choses si repugnante à la jeunes-  
se, & à l'innocence, que l've & l'autre à peine  
en cela prestat soy à soy-mesmes, il semble que  
vous ieune & innocent, ne se peut faire en si  
distre accident que vous vous puissiez laisser  
de la fureur & de la desperation. Bien est il  
vray, qu'en lieu du bien & de l'office que vous  
avez perdus, vous estes enrichy de l'agelie si  
grande, qu'il n'y a richesse n'y iheres qui s'y  
doive preferer, d'autant que non seulement les  
influctions n'ont nulle puissance dessus, mais  
ny la mort, ny le temps ne l'cauroient ruiné. La  
reputatiō des offices de vostre plume aut glo-  
rifices fatigues de laquelle sont prescrites les  
recognitiones de telles dignitez & pecunes,  
que moins en meruent de defayer cette force

& constance, qui en propre vettu vous ont es-  
seigné à vaincre l'iniquité, & la malice du de-  
stin des malignes estoilles. Parquoy ressouys-  
sez-vous en Dieu, avec augure & assurance de  
future felicité.

---

*A monsieur Smerre, Adversaire  
Parlement. 88.*

**S**i j'ay laissé descrire, je n'ay pas laissé d'ay-  
mer. Vostre douceur ordinaire à cause de  
ma nonchalance. Ce que vous estes si bon amy  
m'a fait si mauuaise estriuise. Quimons ces so-  
lemonitez que ie ne trouue pas leantes entre  
nous deux: Et dites moy si l'honneur de vos let-  
tres sera suuy de l'heut de vostre vené: Si vous  
resoluez cela, ie vi fin, ie trespassse. Car vostre  
veüe est ma vie: & si j'ay vescu iusques icy sans  
ecla ce n'estoit que de l'esprit de ce bien. Ve-  
nez donc, & faites que nos ames s'entre comu-  
niquent leurs affectiōns, & que nous appasissions  
le debat du desir, & du desastre. Quant à ma nie-  
ce de Charlieu, que vous dites estre fort zelee  
en mon endroit, & à qui vous attribuez mille  
vertus: En peu de mots ie luy voulz beaucoup  
d'amitié. Mais ie desire que ses actions, & non  
vos discours la recommandent. N'offenbez pas  
la verité pour agreer à vostre bon naturel, qui ne  
s'auroit que faire, ou que vous desirez bien, ou  
vous faciez bien. Assurez vous, & l'assurez,  
que ie la cheriray toufiours autant que parente  
que j'aye, & quant du metite, comme vous  
luy voullez donner de vostre grace, i'auray  
suffi de l'affection. Pour mon neveu, ie croy  
qu'il ne se traueille rien. Mais l'aage qui luy

donne le feu, luy portera la froideur. Nous es-  
perons tous quelque chose de son esprit, Dieu  
veuille qu'il responde à nos pensees. Dites à  
ceste miéme image, à ce double de moy, que je  
me recommande bien à luy, qu'il se conduise  
bien, soit aduisé & aye quelque belle ambition  
de paroistre contre les meritans. Or c'est trop  
parlé, veuez, & nous en ditons deux mots à  
coupe queüe. Mais je ne couperay jamais  
queüe au desir que j'ay de viure voltue,

*Tres-affectionné & tres-humble  
serviteur.*

---

*A monsieur Maridas secrétaire de monsieur  
le Connétable. 89.*

I'ay recu tant de beaux effets de vous,  
dont je n'osoys seulement conceuoir les es-  
perances ne les meritât, qu'aussi tost que mon-  
sieur de Luc m'en a donné la nouvelle, je n'ay  
permis au silence de me deffendre le devoir. Je  
vous remercie doncques, mais avec plus de  
ressentiment, que de langage, vous priant met-  
tre en usage la fidélité que j'ay iurée au bien de  
vostre service, où l'on ne me verra jamais de-  
fectueux, que par impuissance. C'est vne pro-  
tection aussi véritable que vostre vouloir m'est  
propice. Jeuoye maistenant à Monseigneur  
le Connétable l'Espérance, que ledit Sieur de  
Luc auoit charge de me faire faire. Il vous plai-  
ra par vos belles vertus courrir le vice de ma  
rudesse & faire receuoir mon ouvrage d'aussi  
bonne volonté que je l'ay formé. Je m'excuse  
de cette importunité sur l'essay de vostre cour-  
toise, & en remets le renanche à ma bonne

fortune, qui me fournira si Dieu plaist quel-  
que bō succēz au desir que j'ay de vous rendre  
preuve de mon zèle, qui ne sera jamais quo-  
tres ardent, comme vous estes tres meritant.

---

*A Monsieur de La Grange, Secrétaire de monsieur  
le Duc d'Epernon. 91.*

**V**OIC YNE LETTRE que j'ay soustraite à ma  
lascieté. Elle pait de peu de loisir, & de  
beaucoup d'affection. Recevez-là comme d'un  
homme qui reçoit vos perfections pour unique  
obiet de sa memoire & ne me refusez vne pa-  
reille amitié à la mienne, encore que n'ayons  
pareille suffisance. Je cognoy assez vostre meri-  
te, plus grand que le mien. Et cela n'empes-  
chera de vous descouvrir d'avantage, mais nō  
de vous honorer toute ma vie. & de rechercher  
vne petite bluette de vostre desir de n'aimer,  
pour guerdon d'un si grand seu que le mien.  
Car je ne vy que pour faire viure en moy l'hō-  
neur que je vous porte. C'est vne harangue  
naifue & courte. Croy-là, quand ce ne seroit  
que pour faire voir que vous manquez de l'ef-  
fet du mensonge, puis que vous n'en soup-  
çonnez point les autres. Or disposer de moy,  
qui suis vostre. Car je recherche cela de vous,  
& si ne le faites vous me deffaites.

---

*Remerciement a un amy. 91.*

**D**E l'office qu'il vous a pleu faire pour moi  
sans vous en avoir requis vous deuez ro-  
en remercier vous mesme. Car me semblant  
que je suis vous propre par amitié telle beso-

gne doit autant resulter à vostre contentement qu'il fait au milieu. Et quant bien ne seroit entre nous l'vnion de la fraternité qui y est/pour estre la courtoisie singulier d6 de celuy qui l'exerce , ce que vous avez si courtoisement fait à la Court pour rion affaire redonde en vostre propre gloire, si bien qu'il semble que vous ne soyez debiteur de ce que je vous dois. Il est bien vray, que quant à la peine qu'on à la Court d'obtenir quelque chose de raison : il est bienheureux qui la peut supporter sans desespoir. Quoy que ce soit ie ne vous fais moins obligé, que ie seray joyeux si la chose succede comme je la desire.

---

*A Monsieur du Roffmes, Esquier  
de Monsieur le Comte de  
Cardes. 91.*

**A** PRES le son de vostre luth entendez ce-  
luy de mes paroles, mon gosier n'est pas si  
cas, qu'il ne vous rende de l'harmonie. Je faux,  
c'est ma plume qui parle sans langue, & respire  
sans poumon. Ceux qui la trouuēt muette s'a-  
busent. Elle parle plus que ceux, qui ne parlent  
pas tant. Or prenant mon vol à vous, a l'aide de  
ceste plume ie voy bien, que vostre memoire à  
d'autres exercices, que celuy de la remembrance  
de D A V I T : Patience. Qui ne peut pisser plus  
roide le fait sur ses chausses. Si vous ne vous  
souvenez de moy, ie vous seray desesperer, en  
me souvenāc de vous. Non vous qui percez la  
bonté semée sur le front portez la souvenance  
en l'ame.

**Vous qui apprenez aux animaux à se louer.**

Digitized by Google

nir de vous en les dressant au mancige , apprenez trop a vous mesmes qui estes homme , ie dy des plus braves , a vous souuenir de moy. C'est sans point de merite de m6 cost6 & avec beaucoupe de piti6 du vostre. Car vous s6avez bien que ie pleureroy , si on me donnoit de la bouillie. Mais seroit-il possible , que si peu de connoissance m'apportast tant d'amiti6 : I'ose-rois presque me lestoire ce que s'ay ol6 souhaiter. Toutefois si vous voullez que ie m'en affeure , ie vous assure que le feray. Je vous envoye la Tablature que me demandez. Faites en vostre profit , & dansez des mains au contraire de ceux qui dance des pieds. Pour moy , ie dan-ceray du coeur si vous m'aymez , & si vous faites est: que ie vous honnore comme ie fay.

---

*A Mademoiselle M. Briffat, veuve du  
sieur de Giraud. 93.*

Je vous l'ay promis ie vous le ti6s. Vous m'a-vez donn6 double peine , mais , ie m'y suis pleu , Je vous envoye encor vne fois la lettre de consolati6 que ie fis pour vous , & vostre s6ur. Ceux qui la perdirent me vouloient faire pa-roistre moins affectionn6: mais puis que ie l'ay retrouu6e rien ne me peut nuire. Le remedie de la douceur de deux ames , parmy leur infor-tune fortun6e pendoit de ma main , mais il de-pendoit bien d'avantage de leurs resolutions. Toutesfois il falloit que ie t'espandisse de lar-mes par ma plume , c6me vous en laschiez par vos yeux , puis que les miens estoient sans hu-meur de force que la chaleur de vos Soleils les auoit seiche. Il falloit bien que mon papiet portast

portast le noir comme vous , & qu'vne chose morte, comme il est parlaſt à deux filles mortes de regret. Or la charge que je receu de vous me priue maintenant du pechē d'oubly: & la soudaineté de l'effet de vostre defit, tesmoigne la tardiveté de la fin de mon affection qui mourra lors qu'il ny aura plus rien d'immortel. La lettre écrite pour la deuixieme fois monſtre que vous avez deux puiffances fur moy; l'une qui part de vostre merit, l'autre de mon inclination. Et reuanche ic vous demande de deux biens , ſçauoir que mon demerite ne vous eſmeue point au desdain , & mon bon vouloir eſmeue la vostre : car cela me fera vostre.

---

*A mes Dameſſelles M. &*

Boiffas. 94.

**F**illes entierement mourantes , d'un pere à demy vioant, n'agrandifſez pas vos opinios par vostre desfaſtre, & ne prenez pas vengeance fur vous de vostre propte malheur. Rien ne tourmente dauantage la ſortuue qu'un coura-ge non tourmenté. Si vostre pere vous à laiſſé, ne vous laiſſez pas. Si il eſt mort auant vous ne mourrez pas auant que mourir, comme vous faictes. Vos pleurs ſeront tantoſt pluſtoſt deuz à la couſtume qu'a ſa faſherie : Penſez vous qu'en les perdant vous ſilliez encore quelque perte? Depuis que vostre pere s'eſt eclypſé vo<sup>r</sup> vous affigez tellement de la perte , que vous ne voulez que rien vous eſchappe , non pas meſme la douleur. Car il vbus ſembla que toute perte nous ameneroit un ſemblaſble cu-

E

nui. Mais que fert de changer de visage : pour les choses qu'on ne peut changer ? Non , non il ne faut pas que vous logiez vostre heur à vous faire voir malheureuses. Non , il ne faut pas que le bon heur de vostre perte vous malheur. Il y a bien vescu : Il est bien mort. Ne cherchez pas parmy la reputation de sa glorieuse vie celle d'un trespass reprochable. Faites que vos larmes vous seruent a esteindre l'alteration qui est en vous. Que si vous avez encor envie de pleurer , qu'elle vous vienne pour avoir trop pleuré. Car en fin vos ennuis sont ennuyeux , & vous deuez mettre quelque fin a plaindre celui qui est fini.

---

A Monsieur du Chm. 95.

**C**h. Gentil-homme que je vous envoye à pied par faute de cheual , & non pas par faute de bestie , vous va trouuer pour rapporter le contenu en ma lettre precedente. J'ay regret de vous ennuyer mais je l'auroy plus grād de ne vous monstrez combien ic m'assure de vostre amitié. Je ne vous en diray pas d'avantage , parce que vous n'en seriez pas d'avantage. Au cōtraire , ce seroit douter de vostre affectiō de vous vouloir induire à ceci par parole. I'entens donc ceste fauer de vous , & il vous plaira attendre seruice de moy.

---

De mesme par occasion d'un  
ennemy. 96.

**I**l ne cherche point que l'on me loue des choses que plusieurs m'attribuent à mal di-

re. Car je ne mets point la main à la plume pour cela, aïn d'en obtenir aucune gloire. Moins me soucie ic du blasme que me peuvent acquerir celles escriptures d'autant que la coulpe n'en procede nullement de ma nature: mais de vice d'autrui. Ce que je dis en consequence de celuy qui vous a tenu ce langage, de quel vous assurerez que je cesseray d'escrire de luy librement, quand il desistera de viure pour tous iniquement. Mais quant à ce que pat compte de ce moyen satyrique, il me reproche ma paureté, c'est le propre honneur qui me resiste, cependant que mes ennemis voudroient que je deuinisse ignominieusement riche comme eux.

---

*A Monsieur Boffe. 97.*

**I**E vous temeteie du deſir que vous auez de m'escrire auquel ic suis du tout redenable. Je ne vous escriuois pas pour vous doner purement ma lettte, ains pour la changer à vne des voſtres. Il eſt vray que ic ne veux pas croire que l'attrice du silence foit le deſpart de l'affection. Mais ſi vous contiouez en la taciturnité ic discontinueray de le croire. Que l'aye donc de vos letttes, ou vous aurez de mes proches.

---

*A Monsieur de Camille mon Crifin.*

*Advocat au Prefidial de*

*Lyon. 98.*

**A**VIII roſt que voſtre lettte fut miennne, ic reche ichay les commoditez de vous ref-

E ij

pondre, pour vous dire que vous vous faites tort, aussi bien qu'à moy, de dire que je vous ay écrit le premier, & m'en scauoir gré. Car dire cela est douter que ne soyons qu'un. Or si nous ne sommes qu'une chose vous vous vantés vous même, & recherchez vostre propre louange. Ou peut estre vous me voudriez empêcher de me souuenir de moy. Non, cela ne se peut faire, Quoy que ce soit sans tant de sommunité, je ne croy pas vous auoir deuancé en amitié, ains en demonstration seulement. La commodité m'a rendu plus heureux, non plus memoratif. Et puis ayant reçeu tant de beaux effets de vous, pourquoys demanderois-je des paroles?

---

*A qui se doit faire la declaration  
d'un bien fait. 99.*

**S**i je vous ay fait plaisir, vous le scauez, & le scauez, il n'est beloin que je le die. Car non seulement le dite me seroit plus d'infamie que de courtoisie : mais encores l'escouter qu'un autre le dist à quelqu'autre, me resulteroit à nul point d'honneur, parquoy taisez le à moy, & cependant faites le scauoir là où il est de besoin. Et par ainsi vous vous ferez estimer pour bien recognoissant, & non point pour adulateur de celuy qui vous a fait office d'ami.

---

*A Monsieur de Bramet. 100.*

**C**es heures que je v'loin de vous vnique Braue me font autant de malheurs. Ce que j'ay de relasche apres l'occupatiō que vous

ſçauez, i'en fay le loifit de plainte. Bref, rien n'est capable d'arreſter ma douleur que mon trop de douleur. Et cependant vous recherchez vos plaiſirs, parmy mes peines, Ha, vous le payerez, ſi je puis tenir voſtre bource. Je ne ſçai plus que redire, ſinō que je demeure touſſiours en la reſolution de ne t'aimer iamais ſi non tant que ſi je pourray, & plus que tu ne voudras. Adieu, & ne m'aime pas ſinon de tout ton cœur: Ne m'efcri point quand tu ſeras mort, & je viuray tien, malgré tout le maluais gré que tu m'en pourtrois ſçauoir. Ainfî le proteste D A V I T I, fidèle conſeil de ſon eſpec abbateur de tes ennemis comme de pommes. Croy le ſi tu veux. Car tu le dois.

---

*A Mademoiſelle d'Osnyay.* 101.

**F**OIS je me fache fort de vos écrits, qui ſont ſi rares qu'ō n'en voit point. I'en vai perdre l'enfant, tant l'ay d'enuie: Ruiiez ce deſordre par vo eſtroite cognoiſſance de voſtre devoit. Et ne vous faites biffer de mo amitié, pour vn foible gage de la voſtre auſſiement je vous deuonce vn refus. Car l'ay cete vertu d'eſtre deſpitue: Qui eſt vne grāce particuliere du Ciel, qui vous doit conuict à m'aimer & m'animer par voſtre reſpōce. Mais non, ne commençez pas d'eſcrire. Car l'ay telle peur d'eſtre apres importuné de frequens meſſagets, que je vous diſpense de replique non de ſouuenāce & d'amitié. Je ne demeureray dix mil ans à vous deſmander compte du peu de compte que vous faites de moy.

*Du temps qui regne contre la verite. 101.*

**Q**ui veut de grand se faire petit, il faut qu'il ne laisse passer le temps qu'il est maintenant en cours. Et qui de petit veut devenir grand, il est besoin qu'il se range à la fortune d'aujourd'huy. Qui ne fut jamais telle en matière d'avancement de petits, & de domination de grands, ne faisant nulle distinction de qualité de merite. Et se continuera ce mal tant que la verite sera hors de credit.

*A Monsieur Maridor, secrétaire de Monsieur le Connétable. 103.*

**V**ous ne pourrez m'obliger d'autant qu'en m'escrivant l'adouer que cest vne pointe d'vne singuliere courtoisie qui me perce l'ame & fait que je fache gré infiniment à vostre memoire d'auoir avec tāt de merite, cōserué si peu de merite. Car d'autant que je suis indigne de ce bien venant par le seul moyen de vostre bonté d'autant plus vous estes dignes de louange. Quand au loz que vous me donnez ne m'estat pas deu, ie vous diray que ie sens ma propre cōscience, qui debat contre vos belles paroles. Mais quel que ie soy, ce qui sera de mon pouvoir ne s'espargnera jamais pour vostre seruice. Je n'osay receuoir vos offres sans vous offenser, permettant que vous paffiez de vos occupations serieuses, au souci d'vne personne inutile à toute chose, sinon à donner iustice à la perfection par son contraire. Toutesfois l'occasion me pourroit induire à vous prier

sans honte, de vouloir acheuer heureusement  
ce qu'affectionnément vous avez commencé  
pour mon avantage. Et i'osersay rapporter la  
faute de este audace sur le seul, & aiseuré de-  
sir que i'ay de vous témoigner, que je suis.

*Vostre tres affectionné serviteur.*

---

*A Mademoiselle Radoffe.* 104.

**L**es escopetes de vostre beauté brûlent  
assez le pourpoint de ma ame sans que le  
Canon de vostre rigueur brise les os de mes  
prétentions. Vous avez assez fouragé le plat  
pays de mon cœur, sans que d'abondant vous  
y logiez le régiment du desespoir, qui courra la  
poule iusques dans le grenier de ma vie. He je  
vous prie ne permettre pas que ces carabins de  
desdains mangent le pain de mon esperance,  
& defoncent les tonneaux de ma fidélité, qui  
sont pleins du bon vin de patience. Je vous ay  
dit tant de fois, qu'au fli tost que le boulenger  
de vostre bonté, auroit chauffé le four de vo-  
stre cœur, i'y mettray cuire le pain de mes pé-  
sées. Mais le mauvais riche de vostre iugement  
a désaigné mon pauvre diable de désir, qui  
mourt dans l'Hospital de malice sage? Hé ven-  
tre bleu que seront les cheutes de mes cōcep-  
tions, si este mauuaise femme de vostre cru-  
autē lēnt rite tout le larcē de mon contente-  
ment, pour le faire manger au petit garçon de  
vostre mocquerie! Non, je croy que la bouteille  
de ma perséverance estant cassée vous plain-  
driez le vin d'Orleans de ma deuotion, quand  
vous n'auriez des autres que des vins verds de  
feintise, qui fascheroient la langue de vostre

E. iiiij

cognoissance. Mais si vous vous deffaites du cheual vitieux de vostre deffense, ie croy que le reste ne ruerà point contre les Bidets de mes penſées qui ont là brûle de conſtanſe. A tout euuenemens les Pelerins de mes deſſeins, deſſans des coquilles de vostre amitié ſe fournitront touſiours du bourdon de bon courage. Mais ſi les pieds de mes offres prennent des veſſies de refus, A dieu le voyage d'amour. Les vendanges de mes ſeruices feront ſoſt faites, ſi la greſle de vostre orgueil tempeſte le naſin de ma pourſuue. Mais attendant que le faucheur de vostre iugement coupe le ſoin de de vos rigueurs, ie baiferay les mains de vos perſeſtions & me porteray pour éternel bois du feu de vostre beauté.

---

*Préſentation d'un ſerviteur à un  
amy. 10 f.*

**S**i chacun peut par vostre générale courtoſie viser de vostre maſon comme ſienue, à plus forte raſon le puis-je faire par la gracie du cœur genereux avec lequel il vous a plu là me preſenter. Et a celiſte cauſe je ne pēle point faire faute d'y deſdier & envoyer pour le ſeruice d'icelle celuy qui vous preſentera celiſte lettere. Il m'eft neveu par parantage & enemys par mauuaises conditions. Mais je m'affeure qu'avec l'exēple de vos diuines meurs il pourra de mauuais garçō qu'il eſt, devenir homme de bonne creance. Je confeſſe la trop iſolée ſecurité que je me prevois ordinairement de vous, par laquelle je ſuis acquis ſerviteur de vos cōmandemens. Mais puis qu'il vous plaift

me donner pouvoir de liberté sur tout ce que vous possédez, j'ai mieux aimé que l'abbé de cette priuauté me face rougit, plustost que la continuation de ses vices ne m'apporte desesperation.

---

A un mon grand amy. 106.

**V**ous avez merveilleusement affligé tous vos amis par vostre départ, qui leur a d'autant plus porté d'astonnement, qu'ils en auoient moins de defiance. Il faut que je nomme ce dessein sans dessein, afin de parler comme je pense. Car en vne telle precipitation, je ne veux iuger qu'il y ait rien de solide. Ces traits sont plus dignes de vostre considération que de mon escriture : mais le zèle que je porte à vostre aduantage m'elance à ces rigoureux retmes, que vous recevezz comme d'une personne, qui receusa en d'autres endroits vostre instruictiō: mais qui est poussée en cestuy-cy à vne similitude de colere, regardat les effets de vostre incōstance. Car on n'eust jamais estimé que vos solemnelles protestations establies comme on iugeoit avec tant de fermeté, que l'assurāce meisme sembloit naistre parmi vos paroles suffisent tenues en vn moment par vne action si desreglee. Or si c'est vn desdais, ou quelque autre sujet titré des secrētes chambres de vostre passion, qui vous aye porté à ces effets, indignes de la dignité de vostre entêtement, vous offendrez vostre courage vous laissant traicter à des apparences, capables de vous accabler. Car il ne vous faut pas figurez la presence de ce qui s'oppose à vostre des-

ains le faciez de ce qui peut contrarier à nos  
fle plaisir à la longue. Si vous faites autrement  
je vous presage la pluye, lors que vo<sup>n</sup> ne pour-  
rez appeler le beau temps. Que si vous estes  
solicite de quelque crainte de vous oublier dé-  
mesurément à la suite da mōde, & que ce vœu  
soit recogney de vous pour vne pointe du S.  
Esprit, qui vous pouille à cette recherche de  
Religion : & si point d'autre saison ne vous  
porte à ces austitez mal-aisées à digester à  
vn homme non de fer ains de chait comme  
vous estes, c'est à dire quelque peu sujet à vos  
aises, je ne trouue pas mauuais vostre aduis, &  
ne voudroy vous destourner d'vn œuvre si  
sainte. Mais prenez vous garde d'y contin-  
uer, maschand vostre frein d'ores en auant.  
Car s'il vous prenoit quelque humeur qui  
vous portast au changement vous seriez jugez  
finistrement de cette faillie, Monsieur vostre  
pere qui vous sçaura mieulx declarer ses sages-  
conceptionz, que vous ne sçauriez debatre vos  
friuoles deceptions, est de cét aduis, que si vous  
y arrestez guete plus vous y demeuriez tou-  
tours. Ne vous flattez point, & n'estimez pas  
qu'on vucille appoter en cét endroit les vieil-  
les curiositez de vos aduertissemens precedés.  
On veut acherer en deux mots avec vous\*, &  
prendre vos premiers propos pour des gages  
infaillibles de vérité. Si le repentir vous tou-  
che, la bonté conuie ceux qui vous touchent à  
vous reciter. Je ne voudroy prendre vostre se-  
solution pour vn attest de Cour souveraine,  
pourvu que ne suiuiez plusloft la particulari-  
té de vos mouueemens que la generalité de l'état  
de sages iugemens, qui déploré vostre ingra-

citude. Que ce bon Pere vous estmettre, par ce que vous estes son aîné, plus capable de vous auancer tost, & le soulager que les autres. Il a tant fait pour vous, faites ce peu pour lui. Que vos patens qui participent à cette desolation changent leur mal en ioye, par le changement de vostre vouloir. Quand à moy je vous conseille en amy, vous coniure en parent, vous menace en passionné de vous resoudre tost, si vous ne voulez vous repentir trop tard. Advertis y: Cela vous touche tout seul, Vous en porterez la peine, & nous n'en aurons que le regret. La fascherie me fectoit réplir un iuste volume de ses raisons: Mais j'aime mieux dire moins, & que vous faciez plus qu'on ne croit. Je desirerai vostre retour prompt, craignant changement d'opinion. Je le crain, desirant que si c'est vostre salut je ne vous destoume point. Ne prenez aduis de moy ainsi de vous & quel que vous soyez, estimez moy toujours de vos seruiteurs & plus assurez amis.

---

*A Monsieur Duchesne. 107.*

**L**'Oubly ne pourra jamais rien sur moy qui vous sois acquis à toute teste. Ces lignes seront les fidelles preuves de ma memoire & vous aurez toujours bonne cognissance de ma bonne volonté. Mais dites moy; ne cognossez-vous point ces langards qui parlent à mon prejudice? Je sçay bien qu'on croit que ce ne sont que propos: Mais en fin cela m'afflige: Celuy qui ne pouvant suister les autres avec l'honneur les poursuit avec l'envie, en est va à

Digitized by Google

mon aduis, qui me calomnie avec l'autorité de sa barbe, qu'il préd pour ombrage de sa vertu. Si ic le lēsuoy, ic le feroy bien exercer à la course ne se plairoit à la huitte. Il est vray qu'il est cogneu de tous pour un mauvais homme. Celuy duquel il n'est pas cogneu c'est de soy-meisme. En fin i'attendoy toufiours cela de luy. Vrayement il est homme de bien, de n'auoir pas trompé mon attente. Et pais il fait beaucoupe pour moy de parler contre moy : Cac les enuieux qui m'offencent me tendent glorieux, puis que je me voy suivi de l'enuie, qui fait toufiours la guerre à la vertu. Non point que je me croye valoir quelque chose : mais puis que mes ennemis mesme en veulent faire monstre ic me tien à eux. Et pleust à Dieu que les tissé tous. O la plaisante fricassée ic vous conuie d'en manger: Vedez tost, je rest le gaſſe.

---

D'un liberal. 161.

**P**uis que vous imputez à plus de louange de vous mesme d'estre obligé & remercier ceux qui sont acceptateurs des offices de votre liberalité qu'il n'est de leur obligation de faire en deuoit, ic ditay ſeullement que ſi vous les coeurs de ceux qui ont plus de paillace fuſſent de la ligne de vostre bon deſir, le poix de la pauvrete ne feroit point cogneu des tēpau-les de la vertu. Dont les honneurs qu'ils en au-roient & non l'infamie qu'ils en ont, alimen-troient l'eternité de leur glorieux memoire.

Digitized by Google

---

*A Monsieur Combal 109.*

**C**EST vos occupations, & nos les miennes qui me destournent de vous recrire. Je quitterois tout pour ne vous quitter iamais. Mais la crainte que i'ay d'estre ennuier me donne le peché d'oublier nô vous ne m'auez que davancé en effet, & non pas en intention. J'auois escrit long-temps auant que d'auoir estrit mais c'estoit en Idee, & ce que mon imagination n'a pas esté suivie de la verité, c'est pour auoir doute de vous distraire. Or, puis que je cognoi que vous vous plaisez à mes lettres, je ne les vous espargnerai point, & faudra que ne les contiez plus qu'à dizaines. Cat i'en ay tant dás l'esprit, que i'en vay faire vne belle ventree, qui vous ennuiera peut estre. Mais pourquoi m'auez vous tant tabaté ? Or pour vous dire des nouvelles : Nous nous portons bien, & y a forcees mariages. Attendez ic les vay conter par mes doigts ; Non, non, vous estes farci de ces nouvelles, comme v'n haut costé de mouton de bonnes herbes. Nous auons fort estimé des iambes, & auons fait force ractets qui seront bons à mettre dans la gille de maistre d'escrime. On a fait force ballets hiedances, qui seroient bons pour vn ieu de paulme. Il y a eu des Sonets, & des Cartelz propres a dessier Résard de sortir du tōbeau, pour les venir estriller. Ils estoient grossiers comme toile de mefnage. Que dirai ic plus ? Je ne sçai, ic me vaitaire. Aussi bien ay-je beu tant de poussier tous ces iours passéz, que i'en suis tout mal accômodé. Ny pour cela, ic voi boire

vn coup ~~de~~ vos bonnes graces : vous n'en ferez pas de mesmes. Car je n'en ay point. Mais au moins si vous saluez mes mauvaises graces, ne laisser pour cela de prendre du bon. Car c'est vne recepte certaine contre l'incertitude du mauvais air.

---

*A Monsieur de Chastel, sieur  
de Tissery. 110.*

**S**i ce voyage que vous aviez entrepris de vous a réussi selon vostre espoir, ne vous deffaites pas de vostre constance, le monde n'est pas pour vous ferrier. Vous estes fait pour ferrier au monde. Vous n'eoilliez pas esté receu si vous ne vous fuffiez tant assuré. On ne peut arrester l'inconstance de la fortune, mais elle peut bien arrester nostre dessein. Si cecy ne vous fust arriué, peut estre cauiez vous plus mal recontred'en quelque autre chose. Or en ceci c'est vostre affection qui vous tourmentes, & non vostre mauvais succez. Vous faites petite perte selon la verité, & grande selon le desfit. Mais celui qui se fasche pour les petites, outre qu'il perd encordes son contentement, il ne recouvre pas sa perte. Il faut bien, & je le permets, sentir quelque peu de douleur au dedans comme homme, mais il la faut cacher au dehors comme sage. Or puis que c'est vostre seule opinion, qui vous afflige prenez la menue pour l'abatre, & ayez doreflauant, ou moins d'assurance en vos dessins, ou moins de tourment de vos perdes.

---

*A Monsieur de Seville Astrologue  
Normand. 108.*

**V**ous me demandez le jour de mariage pour bastir l'horoscope, & par les rencontres des Planètes me figurer mon futur estat. Encore que ce donne fort peu de creance à ces jugemens des Astres, & que j'aye remarqué plusieurs predictions des evenemens tous contraires à ce qu'elles postoient Toutes-fois pour vous contenter je vous dy que je n'asquis le treizième jour du mois d'Août, en l'année mil cinq cens soixante & treize, entre les dix & onze heures avant midi. Vous y passerez votre temps comme il vous plaira, mais je vous prie de croire que je n'en veux rien croire: car ces predictions sont plusieurs fois des viayes predictions d'esprits. Et puis je suis tellement doué à la terre, que je ne peu x bien esplucher ce qui est du ciel.

Ne vous mettez pas en peine de me faire voir ces conionctions des luminaires: Car je feroy tout aussi tost voir la disposition du papier, veu que la lecture laisse toujouss quelque refuserie. La plus belle conionction, que je scauroy voir, c'est de deus amis, comme de vous & de moy, qui suis vostre à tout faire bien à prendre la Lune à belles deuirs.

---

*A Mademoiselle de Champier.. 109.*

**V**oyez en ces caractères le deuoir, dont je m'acquitte, vous ayant quitté, & ne me rédez coupable pour n'etre capable de quel-

Que chose effacee, comme vostre ame. C'est fait & mes effets suivent ma foible nature.

Que si pour m'auoit peu veu, vous me venez à mescognoistre le vous accusetay de nonchalance pour ne cognoistre pas ce qui est vostre. Cela seul de quoy le me plains, c'est d'estre paruenu à la gloire de vostre veue, afin de vous faire voir mon demerite : Qui me feroit volontiers desirer d'eschanger au iour d'vne si courte visite, la nuit d'vne bien longue mort. Me voila doncques près de ma fin. Belle infinitement meritaute, & faudra que cest écrit s'acheue avecques ma vie. Ha non vous qui faites mourir de vostre parole, voulez seulement qu'ō meure de parole. Bié, a'il vous plait que le vine le me dédi. Que si mon langage vous importune, iugez moy tellement iugé, que le n'ay plus de iugement, que pour attendre le vostre, lequel re supplie vouloir rendre aussi fauorable, que le mien véritable pour vous. Adieu soleils du monde, ou plustost monde de Soleils, le ne puis plus souffrir vostre clarté, qui fait que le me retire.

---

*A Monsieur Frere Adhemar au siège*

*Préfet de Lyon. 150.*

EGratifie à vostre bonne fortune cest heureux retour. Vous ne scauiez attiuer ni plus de fuité ni moins espérée. Véritablement vous vous estes rendu à nous, pour nous rendre à nous mesmés, qui nous estions perdus & cloignez de vous. La fin de vostre voyage est le commencement de notre bon-heur. Nous n'auons rien plus à desir, finos que vous nous

faciez desormais viure aussi longuement, & heureusement pres de vous, que vous nous auez fait mourir cruellement pour l'absence. Je ne faudray de vous aller voir en peu de iours, afin de vous voir pour beaucoup. Cependant ne vous gorgez pas tant de plaisir avec vos amy, qu'il n'y en aye quelque peu pour moy.

---

*Consolation à un amity malade.* III.

**L**A raison voudroit bien que ie me resouis-  
se de ton mal, comme tu te donne tristesse  
de mon bien: mais a la bôte de ma nature qui ne  
peut consentir nulle loy de rigueur: i'en ay re-  
gret, & sinon autant qu'il te desplait, c'est au  
moins d'autant que ie t'ayme plus que tu ne  
peñes que ie te veuille mal. Parquoy, ayde toy  
avec consolation & esperance. Car au plus fort  
de l'infirmité la fortune à plus de pouuoir &  
de miracle que la medecine. Mais pour ce que  
de vray medecin est nostre Seigneur, il te faut  
renouueller la conscience, si tu veux que la  
sainte se repatrie aux membres doulouzeux.

---

*A Monsieur de Rignel.* III.

**O**Bstinez-vous plustost à ne voir iamais  
rien, qu'a ietter vos yeux sur ce sonnet,  
que ie vous enuoie. Mon peu de loisir me la at-  
taché, vostre amitié ma rendu libre à le def-  
couvrir: & mon peu de honte me la fait pro-  
daire. Ainsi ie passe de la profc aux vers, & de  
la libetté à l'impudence. Pardonnez moy ceste  
faute, qui vient de vous, & i'en feray demain  
vne autre, Puis que vous en estes la cause, n'en

blasmez pas l'effet, & ne pensez que je puise  
auoit ensemble la louange du bien dire, avec la  
grace de la promptitude. C'est assez dit : Vous  
excuserez cecy librement, & je le proposeray  
de mesme. Ne me hayez pas pourtant. Car si  
je ne suis bon maistre de vers je suis bon valet  
de mes amis. Esthez, & vous me cognoi-  
strez veritable.

---

*A Mademoiselle de Berville.* 113.

**N**'vez point de tel supplice, je vous sup-  
plic, & à l'endroit de mon ameurt. Car en  
me donnant de la dissimulatiō, vous vous osterz  
du merite. Ce seroit a dire que vos yeux n'ont  
assez de rais pour m'eschauffer, & penetrer.  
Non, la multitude de vos belles qualitez, ne  
s'autoient qu'engendrer en moy vn grand  
nombre de desirs. Vous me croirez si vous ne  
toulez croire la raison.

Mais cela porte autant de verité, que vous  
de beaute.

---

*A Mademoiselle de Plours.*

**I**l vous veux representer en ces lignes, puis  
que ne me puis presenter à vous, combien  
je regrette mon esloignement, qui me fit ce  
tort que de vous le faire. La foy violee parmy  
la violence de mon affection, ne me peut ap-  
porter que paraille peine. Vous en tirerez tel  
supplice qu'il vous plaira, pourvu que neme  
punisiez du rebut de vostre seruice. Car cela  
ne peut estre en aucune sorte. Estant donc pri-  
ue d'excuses valables, pour me justifier en vo-

estre endroit, ie vous diray que ce n'est faulx  
d'affection, qui m'a fait choir en cette faute,  
& que si ie commence avec honte ie finiray  
avec fidelité.

---

*A Mademoiselle de Buvillon.* 115.

**O**bstinez vous à me boucher tous les paſſages de mon bien, i'ay trouueray touſſiours de l'entrée. Ou quelque reſſource s'ofſtrira ſans eſpoit, ou quelque eſpoit ſans reſſource. L'un ou l'autre m'entendra, tandis que ie tiendray compte avec vos deſdains. Il n'y a qu'un chemin à l'amour, qui eſt celuy de voſtre veüe: il y en a mil au changement, qui ſont ceux de vos cruautez. Commandez donc à vos rigueurs de s'arreſter, ſi vous voulez que j'arreſte mes deſirs en vous. Autrement vous rauirez l'ornement de la grace à vos perſeſtions & la perſeſtion de l'amour à mon ame.

---

*Recoignoiffance envers un bienfaiteur.* 116.

**I**ne ſçay qui pourroit eſtre celuy qui fait touſſiouts plaſſir ſans nulle recompēſe  
woulut continuer en la courtoiſe de laquelle  
ſi vous plaift m'entretenir, ſi ce n'eſt vous qui  
eſtēs composé de ſi genereuze cōplexion, que  
ſur tous autres yeux, ſouffrez facilement ce  
deffaut. Bien que la ſouuenance que i'en ay,  
fait l'office de l'actuelle recoignoiffance que ie  
ne paſſe. Et mon cœur gardiaſteur de ce que ie  
vous dois, ſatisfera à jamais au credit que vous  
m'avez faites, par vne recordation perpétuelle

*A Monsieur de Lur mon oncle. 117.*

Vis que vous estes sur vostre depart de ceste ville, cōme moy sur celuy de ceste vie receuez ceste memoire de celuy qui l'employe toute pour vous. Receuez, dy ic ce dernier Adieu, d'vn homme qui le dit à ces contentemens, dont il a espousé les contemnemens, Pourroy-ic faire moins que prendre ce congé de vous par escrit, puis que la parolle m'est interdite? Rien ne me sçautoit persuader le contraire, & quand i'y seray persuadé, ic seroy contraint à moy-mesme. L'affection de laquelle ic suis porté à vostre seruice ne me permet, ny plus de retardement, ny moins de paroles: Mon vouloir donne lieu au devoir & ce devoir suuy de l'impuissance de faire bien. Or ce que ic ne vous ay peu dire ic vous l'escryt afin de vous le dire mieuz. Cestuy-là se peut nient, celuy cy se prouve touſiours. L'vn perit, & l'autre demeure, Laissez doncques, puis que la resolution y est, vn homme qui ne temportera iamais tant de ioye de ſon heur, qu'il porte de mēcōtentement de l'importunité qu'il vous donne. Allez vous en ſeullement, fans vous arreſter par ma priete, ou m'arreſter par vostre ſecours. Je fauoriferay cependant vostre voyage de mes prietes, afin qu'il vous foit autant heuteux, qu'il m'est ennuyeux. Et pour fin ic vous reueſtray que vous elougnant de ce pays, vous ne m'elouguez de vostre penſee.

---

*Au Seigneur Marc Dernans, Gentil-  
homme Corré. 118.*

**H**E comment se fait cela, que je ne face ce que je doy. Motbleu vous m'avez vaincu en monstre, & non en désir. Comment rabbatrav-ic este estocade de countoirie ? Et bien vous m'avez escrit sans deuoir, & je vous responsp sans excuse. Que seruiroit aussi cela, lors qu'il s'agit de vous seruir ? A quoy vaudroient les discours, ou les executions sont desirées, Rien, rien. C'est pourquoy je ne veux vous dire autre chose, finon que vous me ferez grandissime tort, de ne m'estimer vostre en toute façon, sans autre façon, Mais visz & vous verrez.

---

*A Monsieur Barrant de  
Lyon. 119.*

**Q**uelle quint'essence de la valeur qui s'opose à toy, voique Braut qui portes les merueilles au courage, & les mandes à ton bras pour les esclorre, il ne se peut que tu ne fracasse toute chose: Tu es morgant dix-huit fois, & les plus descsperez redoutant ta scule parole. Que seroit ce s'ils venoient aux mains avec toy ? Et puis ayant pour inseparable. DAVID, qui contrecarteroit en va besoin l'univers par ton seruice, que douteras tu d'ores-naissant, finon de n'avoir sujet de paroistre tel que tu es, veu l'estonnement du monde ? Non, non, tous ces enemis qui se vantent de faire sortir ton ame à l'entrec de leur espée, n'ont

des moins que pour les quenouilles, & les nôtres apprendront toujours aux leurs à ne se rebeller pas contre leur maîtresses. Ne pense pas donc à cette querelle comme tu fais. Car ils te prennent en appâtit, tu seras coupable de trop de meurtres. Un de tes coups fait peu d'estat de cent vies. Ce ne sont que tes défunts. Les champs du grand Can sont des dignes essaies de ta dextre. Autant de veus, autant d'abatuz. Pour moy ie te jure bien, que pensant à tes inimitables faits d'armes, ie ne laisse tellement compotter au dessein de te faire, que i'escrache desia mille testes opiniastres, & leur laissant un souuenir de moy, fay qu'ils ne se souviennent plus deuz. Atten moy donc pour aller estoquer ces femmes desguisées en demi diables, & tu verras si le tuer & le menacer ne se font mariez ensemble chez moy.

---

*Remonstrance de promesse non  
observee. 110.*

**I**E vous prie de dire à Monsieur, que s'il eust fait ce qu'il m'a promis, il ne seroit à faire, mais qu'il n'est pas fait, pour ce qu'il ne la voulu faire. Surquoy ie resoult qu'il est meilleur d'estre vilain avec la verité, que d'estre gentilhomme avec le mensonge.

---

*Avn de mes amys. 111.*

**O**N m'a rapporté que vous doutiez de mourir, de ce mal qui vous tourmente, pauvre homme, si vous faites ce chemin maintenant auz vous peur de le refaire? Il vous y faut pas-

ser tost ou tard, & le plus tost vous deliureta de plus de peine, Il ne sort d'vnue longue vie qu'vn long malheur. Considerez que vostre n'auoir n'auoit pas esté autrefois, requiert vn nō estre quelque iour. Qu'esperez-vous en vivant d'avantage, finō plus d'annees & moins de repos? Mais bien qu'esperez vous de ceste mort, finō vne plus belle vie? Que vous apportera ceste peur sion double peine? & la resolution, finō vne belle dissolution? Vous mourrez maintenant par intervalles, & vous viurez lors sans entrecoupe. Ne prenez pas toutesfois mes paroles pour vn arrest de vostre fin: Car ceux qui vous traictent me commandent de bien espérer. Mais ic vous escri ceci, afin de vous offrir ceste impression domageable, qui vous fait plus de mal que vostre mal, & afin qu'etant vne autrefois en ces termes vous y rapportiez plus de constance. Car en fin ceste crainte n'est qu'vn rizze de vos voisins, & vn tengrege-ment de vostre douleur.

---

*A Mademoiselle de Barrillon.* 112.

**V**OYEZ l'extremité de mes peines nō pour en devenir pitoyable, mais afin d'en reciter la vérité Et ne soyez pas si cruelle que vous ne vouliez les escouter afin de n'estre obligée à les secourir. Je ne me suis peu defendre de vous servir: je ne me garderay pas de vous escrire: Mais vous apres m'auoir condamné me ferez, comme ic croy, ce bien de m'ouyr. Je lçay bien que vous estes faschée de quoy i'ecti: & encordes plus de ce que ic ry. Mais puisque ic suis temply de fascherie, ic ne vous lçauroy

fournir autre chose. Il faut que vous souffriez mon importunité, comme l'endure vostre tiguer. Que si vous ne me voulez entendre, je puis bien patienter a perdre mes paroles puis que l'ay perdu ma liberté : Je me contente de mon malcontentement, puis qu'il vient de vostre main. L'endure vostre de l'ain puis qu'il est inseparable de toute beauté. Mais en ceuanche je vous prie de vous souuenir, de vous estre fort peu souuenir de moy, & de m'auoir fait oublier à moy-mesme.

---

*Contre les ennuis. 113.*

**P**our le regard de molliure arriué es mains de ceux ausquels peut autant l'ignorance comme l'envie, & qu'aux vns il ait pleu quelque peu & aux autres quasi point: des vns aussi je me soucie bien peu, & des autres je ne me plains nullement. Car je ne penserois iamais pouuoit croistre par la louange des vns, ny m'abaisser par le blasme des autres.

---

*A Mademoiselle de Burillon. 114.*

**L**'audace que je pren de vous estrire, me vient de trop endurer. Car vne si longue douleur ne veut estre si longuement muette. Mon cœur s'estonoc d'auoir tant souffert, & ma plume tremble en ma main, effrayee de tracer ce que l'endure. Amour me dit que je demande, & que peut estre l'obtiendray. Mais je croy que peut estre durera iusques à tant, que je ne deuienne plus à estre. Que ferez-vous maintenant à mon mal: L'estendrez vous , au lieu

au lieu de l'entendre ? Rendrez vous l'esperance la piece la plus vaine de mon cœur ? Possible même qui si je vous requeray la mort pour estendre ma douleur , vous ne me donneriez pas pour salaire de ma foy . Non , je voy bien que mon amour peut bien peu sur vous , & le penser de la haine encore moins dessus moy . Mais que se mal aille ou il voudra , que s'il ne m'arrive point de remedie , enfin la mort assuera .

---

*Mademoiselle de Bé-  
rillon. 125.*

**P**uis que je suis tourmenté selon vos desirs ,  
je vous desire seulement faire voir que je  
merite par ma foy ce que je ne puis souhaiter  
de moy même . Mais je viens après à con-  
siderer , que la récompense ne me serueroit de  
rien . Car je suis tellement accoustumé au mal ,  
que le bien ne me feroit plus de bien . Désastre  
que je suis , si cela soul de l'estre pour l'amour  
de vous ne m'empesche de l'estre . Il faut dire  
que je suis du tout miserable , puis que même  
je ne desire point d'estre heureux . Que si je  
vous demande quelque faute ce n'est en es-  
poir de l'auoir , mais en intention de vous de-  
clarer plus cruelle . Et vous la demandant je ne  
crois pas de vous désplaire . Car à ceux qui ne  
donnent rien , la demande ne fasche rien . Or je  
me taixay , pour tâcher de perdre le souvenir  
de peint , mais le souvenir de vostre beauté me  
le ramnera tousiours . Setay je doneques sans  
parole comme sans cœur Ha c'est trop de ne  
pouvoir descouvrir ce que vous avez grant dâs

F

mon ame. Il seroit dommage de cacher vostre  
creuse faicté à vostre honestut, & mon domma-  
ge. Mais enfin si vous me continuez le domma-  
ge, vous perdez l'honestut.

---

*A CERTAIN*

**I**l veux ne me telouit iamais, si vostre ma-  
ladie ne m'afflige. Vous en avez le domma-  
ge, & i'en ay la faulcherie. Vous estes trauailé  
du corps, & moy de l'ame. Or scauez vous que  
vous ferez iugez que vostre lanté si longue  
vous demande le ne sçay combien d'atterrages  
& pensez que ne penser pas au mal oste la moi-  
rité de la peine.

---

*A Monsieur Fradet, Advocat en Parlement  
du Dauphiné. 127.*

**Q**ue dites vous de ce leuron, qui voit ma  
maistresse : le lenuoyeray courtiser les  
ombres. Vous m'escriviez qu'il est bien receu.  
Mort d'amour il ita voit les noires chaudières  
d'Enfer, pour n'importuner plus la blancheur  
de nos Dames. Il est mort, Il est enterré, N'en  
parlons plus. Et de celle qui veut tromper nos  
yeux, ne pouvant abuser vostre iugement qu'en  
dirons nous, finos que les personnages de la  
farce sont fort desguisez : On ne voit iamais  
ceste vicille qu'en peinture. Elle est toufours  
embeurree comme un Popelin. C'est un fard  
sans fard, puis qu'on le descouvre si fort. Son  
visage est le masque mesme de son visage : Tou-  
tefois le mignon n'est pas foy de faire la cour  
à ses cœurs. S'il l'espouse, ô qu'il fera bon voix

vn couteau neuf, à vne vicille gaine. Pour le regard de ccluy que m'escrivex auoit soupçonné ccla de moy, ic vous ditay scollement qu'il ne sera pas mon pallefrier, puis qu'il peose si mal. Vous scauez ic m'amuse à ce qu'il m'impose. Mes actions sont autant eloignées de cette action, comme luy de bon iugement qu'il fera adoucier apres ce deffaut : Or c'est trop dit & trop parlé : Iasons, Ca ça mon courage, Page. Ca, ça que je m'en aille à la guerre, avec vn pot de terre, ou de fer. Tout est bon pourvu que i'y pisse. Morbleu ce n'est pas mocquerie : ic my en cours. Si vous ny voulez rien mander ic feray le message. Portez vous bien cependant, & mon cheualme portera bien ou mal à l'armee, ou ic vous verray si ic vous regarde. Ha combien nous en ruinerons d'honneur : Ha combien nous en prierons de vie : I'ay horreur de ce que ic projete. Adieu. Paix vous soit donnee, de par la guerre,

---

*Monsieur de Condamin Enfermier de saint André de Vienne. 118.*

**I**l est royst tort a mon desir de le taire, & a vostre merite de ne descouvrir, combien ic vous ay voué de seruice. Les sujets vous en marqueront la verité. La verité vous en imprimera la creance. Mais ce qui m'afflige davantage, c'est de n'auoir moyen de me porer au reuache de tant de courtoisie. Qui me fait vous prier de m'obliger tant, que de ne m'obliger plus, de peur qu'vne trop grande grâce, m'aporte vn trop grand regret de l'impuissance de m'acquitter. Maniez moy doucement & croyez à des

veux si saintement establis que ceux de vostre  
seruice, & de mon depart, ce sera la plus belle  
faueur que je saurois receuoir de vous, que  
d'en obtenir la persuasio, qui me grauera celle  
de la continuation du desir, parmy la disconti-  
nuation de la veue.

---

*Confession d'un amy decidé.* 126.

**I**E vous aduertis que vostre cousin & mon  
meilleur amy est mort, & n'a point meny  
qui vous a donné l'aduertissement, bien que  
la mort luy ait esté propre vie, car il auoit sup-  
porté de douleurs en son infirmité. Mais s'il  
pleust à Dieu que l'homme auant sa naissance  
veist tant de calamitez qui loy succedent du-  
rant sa vie Il y en auroit peu qui prinsent har-  
diesse de venir en ce monde. Ou bien ils cou-  
tracheroient avec la nature de s'en pouuoir  
retournet incontinent.

---

*A Monsieur du Bouchet, Commandant à Sainte  
Colombe de Picardie.* 130.

**V**EN crime intemissible cōme l'oubli d'vne  
personne, à qui je me doy, ne me sera ja-  
mais reproché au desaduantage du dessein, que  
j'ay fait de mourir à vostre seruice. Le silence  
d'où pourroit naistre le soupçon, ne permettra  
que l'on m'accuse. Et si je suis accusé ce sera  
d'excet, en matiere d'affeūt. Mais quoy puis-  
que vous surpassez le commun en effets, je le  
pourray bien passer en projets. Et si vous me  
gaignez en mettez, je vous veux bien vaincro

en ett autre point. Je m'en vanteray tousiours avec raison & sans gloire, & recercheray d'estre aimé de tous avec gloire, & sans raison.

---

*A Mademoiselle d'Ambremalle.* 131.

**I** Elle disoy bien que vous changeriez de voulloit comme de demeute : le le disoy bien que vous auiez plus d'un cœur : le disoy bien que vous n'en auiez point de fidèle. Ce change me tourmente de telle sorte, que je veux plus de mal à ma constance, qu'à vostre oubli. Je pouuois bien auoir la crainte auant la douleur. Mais on a eu pitié de moy de ne me donner double peine. Non point que je n'eusse toufiours cru ce que je toy, par le moyen de la raison : mais mon amour me le fit tousiours mescroire. Et lors que je l'accuse d'auoir voulu que je vous aimasse il m'accuse de n'auoir pas merité d'estre aimé. Toutesfois je scay bien que ma fermeté ne meritoit pas ce changement. Mais il falloit chercher quelque chose secure, pour estre bône. Il falloit chercher quelque chose qui eust plus long temps vescu, pour aimer long temps il est vray que quand vous yeux me promettoient ce que vostre cœur me nioit, il estoit impossible que mon cœur se diaist à vous. Or maistenant que vous auez changé d'amour, pour ne châtier pas d'humeur, arreftez vous sur l'inconstance : & cependant je me rangeray sur le desdaim, qui me fera haye vos changemens, & les espouler au sîr.

---

*A Monsieur Flinger.* 131.

F 131.

**A** Fin d'estre autant cloigné du soupçon de l'ingratITUDE, comme je le fais de l'effet je vous ay voué ce peu de lignes, trop débiles à la vérité pour vous figurer la force de ce qui m'afflige. Ecce qui m'afflige plus c'est vous, qui n'êtes pas plustost cloigné de moy que je m'eloigne du plaisir. Vous verrez en jugeant de vos qualitez si le contrarie m'est ou loisible, ou possible. Mais vous eustez le iugement de vostre desaduantage. Car vostre bō naturel ne se scauroit tāt oster de mette sans raison, que la commune opinion luy en attribuera avec le devoir. Mais je ne vous escrīpas, pour vous descrire. Parlons d'Artus, pour lequel i'ay fait alte par deça pour vous voir venir avec la dague, & scimenterre, accompagné des moquans escrimeurs de sa furieuse demarche. Mais on luy a touché la vessie: il s'est descoché. Aussi n'estoit-il pas besoin qu'une belle ame, qui demeure si bien ça bas, y demeuraist si peu. A nostre première veue je le feray mon receveur mais ce sera de coups. Et ses compagnons aussi quand ils auroient mangé jusqu'à creuer; en disnotont pour plaisir. I'ay peur qu'ils soient trop legers. Je les veux charger & les rendre si glorieux qu'il faudra qu'on les potte, l'entēs de leurs nouvelles de vostre main, & ils en peuvent vn iour attendre de la miconoc, qui les pensera selon leur merite.

A un gentilhomme mesme des lettres &  
des armes. 133.

**M**ONSEIGNEUR.  
Il me semble que l'estre par deça sans

vous est cōme n'auoir point de dents, & auoir grand appetit en vn festin : auquel tant plus se voit de viandes & plus accroist le desir d'en manger. Je voy icy beaucoup de gens. Car Dieu mercy ceste ville est merveilleusement bien peuplée: mais de bons amis i'en voy si peu qu'il est possible, bien que le nombre en soit fort petit en tous lieux de ce monde. Principalement de ceux qui ayment de l'animosité que vous m'aymez. Toutesfois en lieu de maudire l'occasion, qui fait cette séparation de nous: ie la loue en la réputation que vous acqueriez là où vous estes avec les armes, cōme il se fçait de par deça. Mais pour ce que vous ne pourrez touſſours étre à cheual ny aux expéditions de la guerre, ie vous prie n'oublier point de nous mandez quelqu'vne de vos gentilles compositions. Car vous estes du nombre des auteurs rares de ce temps qui ſçquent heureusement meler la vertu, sciences avec la promesse des armes.

---

*A Monsieur Ducham. 134*

**Q**ue sera-ce de mes pensers ? que deviendront mes defirs ? comment réussiront mes projets ? Helas la vie de mes defirs, est la mort de mes attentes. Je ne ſçay si je doy espérer ou craindre. J'espere pour ce que je desire, & crain aussi pour defire. Toy qui ſçais mes conceptiōs, comme veux tu que je limite mes vœux ? ſçay je ferme en mon infirmité Feray-je ma ruine de la recerche de mon bient Tu ſçais si je puis attaindre à ce que je veux attendre. Tu cognois si l'on recognoit dign-

*F. iiiij*

ment mes effais. Console moy me descouvrant ce que tu scais , ou ic me desoleras pour ce que ic ne scais. Je suis en espoir de bonnes nouvelles , & si i'en ay des mauuaises i'ay une bonne resolution de laisser la vie, auant quelle me delaissé , Il est vray que ic vintay touzours pour ta servir. Mais n'auoir moyen de faire pour ton service, sera ce pas doublement mourir.

---

*A Mademoiselle de Berrillon. 135.*

**L**E ne scais de quelle sorte ie payeray à mes yeux ce que ic leur ostay partant de vostre pteience. La mort est trop peu de chose pour m'acquitter en leur endroit. Mais il faut que ic confesse que mon principal tourment vient de n'endurer pas à l'egal , de ce que vous meritez. Et ce qui me tué le plus c'est l'impuissance qui est en moy de ne mourir point. Et c'est vne merueille bien estrage qu'il faut, que ic garisse en vous royan, du mal que m'a porté vostre veue. Helas ! que ce depart m'eonuye , puis qu'il m'empesche d'acquerir, ce que ic ne puis requerir. Mais puis que la contrainte m'arreste en ce pays faites s'il vous plait que vostre vouloir m'arreste en vostre ame. Et si vous voulez que mon absence soit la jnie d'une autre ie vous le permettray, pourvu que ce soit de celle de vostre anciepce cruauté.

---

*A Monsieur Beaumondant. 136.*

**L**'Ecriture d'vn homme fasché vous pourroit nuire. Ne la voyez point si ce n'est

que dégouté du contentement vous cerebiez de la tristesse, afin de ne redouter trop de misere apres trop d'heur. Celui qui vous trace ces lignes, esprouue tant de rigueur du Ciel, qu'il est impossible ou qu'il vise plus malheureux où qu'il meute plus fasché de viure. Je n'oseroi vous escrire vn discours vain, sans attendre vn supplice véritable. Mais vous scauez assez le pouuoir d'amour, & mon inclination à le suyure. Vostre cognoissance me fera faire, pour vous dire seulement que je suis merueilleusement esclauë d'un homme merueilleusement rare, & que ic vouë vn escadron de mes seruices, à l'armee de vos merites.

---

*A Monsieur de L'Orme. 137.*

---

**N**E faites pas ce tort à vostre fidèle de le laisser couler de vostre memoire. Car i'en appelleroy de vostre iugement à vostre bonté, & feroy voir que si vous me quittez pour mon demerite, vous me deuez conséquet par vostre courtoisie. Vous ne scauriez à mon avis me traiter autrement qu'avecque faucon, & si vous faifiiez autrement ic la tiroroy du trespas. Non vn brauc comme vous que i'honore jusques à la superstition n'abusera iamais la croyance qu'on a de sa douceur. Non vn percefer comme moy ne sera que bié receu d'un Brauc. Nous nous accorderons donc comme deus hommes de haute intelligence. Je le dy, Vous le confirmez. On le cognoistra.

---

*A un superbe succombé. 138.*

**Q**UIL soit vray que l'aduersité exime l'oreil il se preue par la fortune qui vous est arrivée. Qui premier qu'elle aduint, presumeriez en la hauteur de vostre alteratiō que toutes choses de ce monde estoient pour seconder les plaisirs de vos contentemens. Mais à c'est heure vous confesserez que tout succede comme il plaist à Dieu, & selon l'ordre de sa divine volonté.

À Monsieur de Nivel. 159.

JE ne sçay quelles paroles pourront faire, à l'honneur de vostre memoire. Tant de faucon me deffend aussi l'effet du reuanche. De sorte que je suis confus, & ne sçay si je me doy desesperer ou m'assurer par trop de douceur: mais l'ayme mieux attendre presomptueusement le bien, que me donner du mal deffamement. Au reste cette absence que vous figurez par la vostre n'agit point sur moy, veu que je me suis tellement imprimé vos vertus en l'imagination, que mon ame n'est plus que leur image. Si bié que vous prenāt par le meillor, qui est par vos belles qualitez ic vous ay auisté, present que ceux qui iouysent de vostre veue. Toutesfois étant constumier de voir ces perfections, qu'impaisamment ic represente, la priuation de ceste costume me porte l'ennui. Or c'est allez discouru de ce qui importune. Parlons de ce qui me contente. Et pour y tenir croyez que l'assurance que vous me donnez de vostre amitié me perce l'ame avec tant de douceur, que mourir avec l'extase d'une si belle pensée seroit une assez digne recompense de

tous mes desirs. Mais dites moy par les graces que possedez, qu'espitez vous de ma disgraces? Quoy que vous me mandiez que chacun me verra de bon œil, l'œil de mon penser me guide à d'autres figures. Et je me propose de ne m'abandonner pas tant que d'abandonner ce lieu, que l'opposition de celuy qui peut ne soit visible. Car pour les autres qui veulent ce sont mouchetés, qu'on chaffera d'un coup de queue. Et lors je me rendray près de vous à mon avantage, & vostre souhait que i'ay peut de conuertit en regret par ma presence. Car je cognois que je ne suis rien, ou si je suis quelque chose, je suis l'inutilité de ce monde, & le mespris des belles ames, entre lesquelles la vostre qui me possede parfaitement s'appropriera mes affections. Et je vous prieray cependant que vous foyez d'autant plus proche de nous d'amitié, que vous en êtes esloigné de personne. Adieu & croyez que i'ay metray touzours une lance entre les trous, & un Naucler entre les cheuilles.

---

*A Mademoiselle d'Amberville. 140.*

**I**ls ne puis agrandir ce que je vous doy : qui fait que je laisse sentir au cœur ce que la langue ne peut dire. Cecy se loge mieux en l'ame qu'il ne se découvre au papier. Heureux moy si mon desaut ne me deffournoit de payer ce bié à vostre merite. Dieu me doint mille morts si je ne donnoy mille vies pour eschange du pouuoir. Mon dessein ne le voulant pas je de-  
sire avec d'êt : & vous dy qu'un bon vou-  
loir est presque seduit en puissance, quand il



est pris au prix de sa Nature. Vous auez néanmoins de l'obligation à mon enuie, & moy enuie à vostre perfectioo, qui la fait heureuse, en la faisant naître. Toutesfois l'ay peur que l'heure de mes desirs, n'engendre du malheur à mes espérances. Il est vray que ie m'assure que mes soupirs, & mes larmes vous adoucition, bien qu'il n'y ait rien de plus mal assuré que l'eau, & le vent. Si vous venez à esplucher les raisons de m'aymer, ie sçay qu'il ne se trouuez point de guerdon pour moy non plus que de morte avec moy. Mais si vous cōsiderez combien ic souffre de difficultez, vous me serez facile. Pour recompense de cela i'espandray le plus pur de mon sang pour vostre service. Et s'il est besoin ie me despoillieray pour vous, jusqu'à la chemise au cœur de l'Hiver. Et ie m'offriray mesme à moy mesme pour vous donner. Vous recognoistrez en ſu que mes veux ne portent autre chose ſinon que vous vitez auſſi contente, comme ic vi vostre ſerviteur. Et ſur ce propos, ie vous baiferai les mains avec la bouche de l'affection.

---

au bénieur de Perrinille. 141.

Permettez moy de prendre ce commencement de vous honorer : & faites moy cette grace que recherchant les vostres ie n'en ſois priué, pour en avoir peu. Ce vous ſera beaucoup de gloire d'en octroyer aux choses, qui coſſont les plus éloignées. Le peu de cognoiſſance que vous auez de moy ne me ſera qu'auantagçue parçue que mon imperfection ne vous ſtant du tout decouverte ma priere m'ouvrira

ra pluoft le chemin que je cerche. Ainsi je bouctay par la presence de ce bien l'absence que i'ay regrettée. Voyez comme je transforme vn mal en vn bien. Mais craignez aussi que ce gain, attruant apres tant de deſir, & si peu d'espoir, ne soit l'entière occasion de ma perte. Et pensez en cela que vous avez de quoy punir l'audace de ma requeste, par l'octroy de ma requeste mesme. Toutefois, si vous le trouvez bon, tuez moy de cette sorte, pourvu que je viue de l'autre. La vie que je vous demeure me viendra de vostre memoire. Et si je reçoy tant d'honneur vous recevez mille remerciemens en eschange. Cependant vos beaux escrits, que tous les Esprits reuèrent avecques merveille, s'offriront continuelllement à moy, qui me dedie à vous. Car celuy qui me vouë de la servitude à vos vertus, à plus de jalouſie, que de méconnoissance : & qui porte enuie à vostre bel Esprit enuie le bien a la Terre. De moy qui l'admiré autant de fois, que l'y pense, qui est touſiours, je n'en diray rien pour n'en rien diminuer. Mais attendant que je me poisse rendre pour baifer ces mains : d'où portent les figures de si riche conceptions, je voudray vne éternité de siecles à mon affection, de mesme qu'à vostre louange, vous adiuuant par tout ce que vous poſſez de plus meritant de m'eftimer inuiolablement fidèle à vostre ſervice.

---

A Mademoiselle Rigner. 141.

**L**e clistre de vostre dédain m'a vuidé de la mauaſie humeur de vostre amour. Le ba-

lay de ma cognoscence à octroyé l'ordure de  
vostre figure. Le ramonocur de mos iugement  
a ietté au feu la suye de vostre beaute. Le Bar-  
bier du temps m'a arraché la dent de la passion  
qui me faisoit criet. Le braffail de vos rigueurs  
a repoussé le balon de mes desirs. Voulez vous  
que ic vous le dic en vn mot: Adieu.

*A Monsieur Pirmisson, Docteur des droites. 143.*

**N**E iugez par la separation des terres celles  
des aînes. Vous faites tout à vostre ami-  
tié, qui ne se peut desfioindre, non point quand  
le Ciel en rauoit l'un, ennuieux de l'autre. Les  
preuves que vous en tirez aux occasiōs vous  
en ost:ront le doute. Soyez seulement libte à  
me signifier ce que vous vouliez de mes effets,  
& vous verrez si ma gloire consiste en ma pa-  
role. Pitié merueilleuse d'être faible, où l'ō est  
si courageux. Ce pendant je vous rends graces  
de vostre illuminuré que je feray etrouailles  
comme ellz merite. Elle est de bel espoir. Il ne  
la faut laisser oyssue. Aussi ne feray-je , ou je  
moutray rost sans me signer. Et ce que ic signe-  
rai sera qu'en tous mes faits il ny aura aucun  
signe, que de fidelité. Vous croitez D. A. T. I.  
qui vous le dit , & vous le doit par ensemble,

*La vindicte de l'iniure faicté par un maistre que soy...  
avec patience procede de grande*

*Venit. 144.*

**I**l pourtois avec vñseul signe d'œil mouuoit  
plusieurs amis que l'ay par benefice de verre  
estituez en obligation à me venger nō point

de ceux qui offensent la renommee que j'ay acquisse par la proprieté de la nature, & non par l'imperfection de l'artifice : que je ne daignerois par tel moyen abaisser la grandeur de mon cœur: mais de quiconques apparoistroit plus braue en sa même superbie, & bien scai-je que vous scauez que je ne m'en tanto point en faible : Mais je suis née avec si benignes mœurs, qu'il seroit impossible que je peulie changer de cœur. Et quand bien toutesfois le cas qui nous ôte la nuisance de nos premiers mouuemens me forcerois de me ressenter, plustost me monsterois-je colere envers les grands que je n'eus scaurois faire avec les petits. Car plus grande est la générosité qui supporte les injures de qui est moins de nous, que la valeur qui se venge des injures de qui plus ont d'autorité. D'autant qu'en l'acte consiste la vertu de la prudence d'autrui, & en l'autre se monstre le vice de l'iniquité: tellement que je me repue à la gloire & nô à vilité, le tolerer de ce que je puis faire patir à l'esclave folie de ce caufeur. Lequel dit que je desfrobe la plus part des œuvres que je fais, & tasche de le faire cognoistre à chescun : Et si ce peodant il pourroit faire cognoistre à soy-mesmes la pecquerie de sa brutalité, il ne se trouueroit point si brutallement bête qu'il eût me recommandé.

---

*A Mademoiselle de Barillon. 141.*

**V**ous vous mettez en devoir de me faire mourir en travail, pour me faire vivre en repos. Vous voulez donner fin à ma vie pour

commencer vostre gloire. Mais vous ne scau[n]t pas qu'en me voulant tourmenter, j'aurai pour le moins ce plaisir en ma mort, que vous en ferrez la cause. Car je ne gaigoeray jamais davantage que lors que je perdray ma vie pour vostre service. Et bien que perde la vie en vous aymant, je ne perdrai pas toutesfois le desir de vous aymer. Cat c'est folic de dire que le temps deffait toute chose. Y ayant si long-tems que je vous ferrez, s'il eust deffait mon amour, je me fusse ja deffait moy mesme. Cat je n'ayme l'Eternite que pour vous aymer plus long-tems sera la gloire de l'Eternite. Oys vous de me recompenser de tant de passion, vous en ferez declaree trop pleine. Prenez vous garde qu'etant douee de toutes les graces, sinon que de la douceur la douceur appelle a soy les autres graces, & que vous ne soyez plus victorieuse pour avoir fait desesperer les vaincus, par vos cruautes excessives.

---

*A Mademoiselle de Béthillon. 160.*

**N**e considerez vous pas voyant mes souffris que lors qu'on voit fumer vne cheminee n'y a de feu? Ne voyez pas mes souffris esmeuuent davantage ma flame? & si ne vous les appailler. Ha, rebelle, rebelle: vous feriez mieux d'establir vn salaire a ma souffrance, que de chercher vne souffrance pour ma foy. Que si fait d'autres amours, comme vous mere proches, jugés que c'estoit pour essayer comme je me conduissois aux vostres. Mais en fin je ne pouroy donner aux autres ma foy, puis que n'ea

soois que pour vous. Que me respondrez-vous maintenant, si no que vostre vouloir vous porte ailleurs? Non je voy biē qu'il ne me faut plaindre de vous, ains de moy, parce que mo peu de merite à pousser vostre grand beaute à m'estre cruelle. De sorte que ie suis, & la source, & la descharge du dommage. O que me voila bien accoustre. Maintenant vous me battez des armes, que ie vous doise apres m'auoir donné les armes dont ie me bats, Mais ie vous laisse disposer en toute sorte de moy, qui ne puis que ce qui vous plait, Et tandis par imagination ie vous baisserai, non pas les mains (car peut-estre seront occupees à former ma mort) mais la belle bouche, où il n'y a rien à redire, si non de me dire qu'elle est pour moy, comme mon coeur est pour vous..

*Pour faire adoucer l'effet de la promesse  
d'un grand seigneur avec un peu  
de colere. 147.*

**M**ONSEVR,  
I'ay escrit à Mōseigneur vostre maistre selon le conseil que vous m'avez donné par defir que vous avez que l'arriue à l'effet de sa promesse si peulâtre à venir à l'accomplissement. Je vous prie de vouloir presenter ma lettre. Et s'il aduient que ce grād seigneur vous allegast que le Roy ne donne rien a cause de ces guerres, ne tenez compte de cela, car les guerres ont plus de pouvoit d'augmenter que dediminer la liberalité des princees: d'autant que c'est lors qu'ils ont autant de necessité d'hommes qu'ils ont des grands trésors de ce monde. Et

Iuy faites souuenir que les promesses sont me-  
res de la legereté des hommes, & les effets  
sont peres de la reputation des coleres, Me te-  
commandant, &c.

---

*A Monsieur de Boffin, Admocat au siège de  
Parlement de Dauphiné. 148.*

**V**ous m'auez tāt tēsmoigné que vous m'ai-  
miez, que icuisse creu vous faire tort de ne  
vous mōstret cōbien je m'assurede vos effets.  
Ce que vous voulant faire voir & cest hōnesté  
hōme s'en allant en vos cartiers, pour tascher  
d'y faire quelque fortune, je luy ay conseillé  
de ne faire election de ne point demeurer sans  
vostre conseil. Je croy que ma priete ou sa pre-  
sence vous inciteront à le luy deparir, & que  
vous l'affisterez premieremēt pour l'amour de  
moy, & puis en l'ayant cogneu pour l'amour  
de luy-mesme. Et mesme je crains que m'ap-  
pelliez vn iout ou pauvre amy, ou pauvre di-  
leur de vous avoir si mal exprimé ses qualitez.  
Mais ses œuures le rendront assez recommanda-  
bles, sans mes paroles. Encore vous ditez-  
vous peut être mon redouable, vous ayēt pro-  
curé d'amys si galands. Je vous adiure donc, &  
readiure, par les plus estoits liens de nostre  
amitié de receuoit favorablemēt, & l'homme,  
& la lettre, & luy rendre autant de bons offices  
par de là qu'il a de merites, & que i'ēay d'espé-  
rances. Baisemens de mains ample & a bout-  
let & à tout la troupe des meritans.

---

*A Monsieur du Bambis, Commandant a laissé  
Colombé de Picardie. 149.*

Conniez-vous que je fusse transformé visiblement en un coq & que j'eusse oublié ma memoire? Veritablement vous me pourriez d'un outil, qui ne me plait guere moins que tout mon reste. He que feroy-je aussi déstitué de ceste piece? L'estime que je me destitueroy à me plonger entièrement dans le Rosne, pour estiendre le feu d'amour qui me tourmente. Il est tray que ce me seroit un grand bié d'estre sans memoire, ains d'oublier la beauté qui me bousrelle. Mais d'autre part la crainte d'oublier et Bouchet que l'ame me fait quitter ce desir, l'en veux donc auoir pour le dernier poinct, & si j'en ay encore pour la beaulté, l'en pourray bien auoir pour la rudesse, qui me fera desdaigner la perfection. Car je me serai toujours mon profit, aime toujours pour mon plaisir, & ne souvient de ceux qui ne m'oublient point comme vous.

---

*A Mademoiselle de Flers. 150.*

---

Il est tray disputant avec moy de vostre souvenance, & m'elgare tellement que je songe d'estre en vostre cœur. Vous me direz que songes sont mensonges. Il suffit si je me repay de ceste viande. Car pourvu que je me contente de foin ou de paille je m'en scotiray. Quand je me seray satisfait qu'on face des choux d'cesté Thibaut, Guilleut, & Martin ne me sont pas tant que Pierre, que l'ayme, l'estime, le chery, caressie, flate, mignarde, dorelotte, & tout par ce qu'il est sorti de ma merte. Quant à vous l'en fay beaucoup d'estat, & vous le feray voir à mon retour, lequel vous n'attendrez pas si long

temps que l'ay fait vos lettres a l'oubliabilite  
desquelles i'offre bien honneur, & service pour  
ce peu d'obligation que ie leur ay. Puis qu'elles  
ne sont pas au monde, faites le leur sçauoir s'il  
vous plait, & vous me readiez vostre redeva-  
ble. Car ie les honore comme chose du tout  
recherches & precieuses. Tandis ie desire  
d'estre couché en l'Estat d'Eternel baiser de  
vos belles mains, mais encores plus de vostre  
bouche.

*Suite du mesme propos. 131.*

**M**ONSEIGVR,  
Ce ne fut par ire que ie vous écriuiss n'a  
gueres avec quelque peu de colere: mais ce fut  
vne exhalation de desdais au monesprit altesé  
par maniere d'honneste occasion. Ou bien rage  
qui me pronoca le cœur à defraciner de son  
fonds, ceste grandeur d'affection, avec laquelle  
j'adore vostre excellencie. La grande generosité  
de laquelle me faisant si longuement attendre  
et que si promptement elle m'a offert, fait in-  
furiier grand tort à soy-mesmes. Car le man-  
que de ce que promet vn grand Seigneur, est  
la fallité qui vitupere la réalité de sa propre pa-  
role. Outre cela la baye en la bouche des grāds  
est semblable a vne maladie incurable. Et puis  
les seigneurs auares meurent de deux morts  
dōt l'une est en leur propre chair, & l'autre est  
en la personne d'autrui. De sorte que Monsei-  
gneur vostre Maistre doit auoit plus de respect  
à son honneur, qu'à mon besoin. Et quand il  
sera autrement, ie suis pour m'en plaindre sans  
pulle crainte, Car ma langue libre est vne cité  
assurée, de tant que la vérité qui la regit, est

vn bouleuert inexpugnable , aussi bien que les propres fortunes de ses eternelles felicitez, prierons que ces retardemens de courtoisie ne le puissent devancer de ses louables vertus, me recommandant, &c.

---

*A Monsieur de Quair. 151.*

**P**lustost pour viser de mon deuoir que pour l'esperance d'anoir de vrs lettres ic vous ay enpoyé ce mot qui ne sera qu'un foible témoignage de l'ardent passion qui me possede de sacrifier mes volôtes à vos vertus. Car ie veux maintenir encore que ie sçache biẽ peu que ie me cognoy quelque peu pour le moins en la cognoissance de vos merites , si par malheur vous n'appellez non sçauâce la foibleſſe qui eſt en moy de ne descouvrir capablement la grandeur de vos raretes. Obligez moy de taut que de vous assurer de ma fidelité qui viendra parmi la mort mesme. Et croyez que mon deſir me portera touſſours a demeurer vostre.

---

*A Monsieur de Buffiere. 153.*

**S**i le regret de l'absence ſe pouuoit bien exprimer ie chercheroy des paroles pour vous faire quelque demonſtration de l'enduy que j'ay porté depuis nostre ſéparation: Mais puis que c'eſt vne choſe impoſſible ie me reſerue ſe tourment, & vous en laiſſe la croyance. Et vous aſſureray de viure memoratif de l'amitié qu'il vous a plu me touer, vous adiurâſt aussi de ne vous touer a l'oublie aux despeſes de celiuy qui ſera touſſours tel que vous le deſirerez.

---

*A Monsieur du Chau. 154.*

**H**A vous me rendez infiniment vostre  
redueable, & je veux que iamais LAN-  
CEVIE ne m'ceillade que de l'apocufe mes, si  
je n'ceillade ordinairement vos lettres. Vostre  
memoire m'a tellement obligé que je feray tou-  
sieurs importū enuers la fortune pour la prier  
de me faire naistre quelque subiet ou je vouds,  
puisse rendre preuve de ce que je conçoy pour  
vostre service. Vous ne manquerez ou je puis  
exercer mes affections & vous cognossez  
que les cruutes ne desmentiront pas les offres.  
Car je ne viuray iamais que plein d'affection à  
l'endroit de ce Braue, qui s'est acquis la pou-  
voir immortel sur l'immortalité de mon  
ame.

---

*A Monsieur de Mont-Lerren  
mon Cousin. 155.*

**N**E m'estimez pas si nonchalant que de me  
rendre amoureux de moy-mesme, &  
croire que les autres me sont étrangers. Si  
tout le monde s'assembloit pour me le dire je  
le demeuroy pour vostre subiet. Car puis que  
je vous suis allé je ne m'en veux iamais desuer.  
I'ay aussi trop de connoissance de vostre bon  
vouloir pour mesurer l'ingratitude à mon  
ame. Que si je n'escti pas louuent c'est pour  
estre assez assuré que vous me croyez vostre  
seruiteut & si il escti quelquesfois à mes autres  
amis c'est pour sçauoir qu'ils ne sont pas du  
tout assurés de ce point, où à cause de quel-

*Digitized by Google*

que subiet inuiteable, ou pour faire voir que je suis encore enuie. Que si vous demandez que je vous face souuent sçauoit si je vy, je vous dirai que vous ne craignez que je meure tant que vous viurez, puis que nous ne sommes qu'vn chose.

---

*A monsieur Buffin, Adversaire au Parlement de Dauphine. 156.*

Parce que mon Cousin porteur de la presente à quelque affaire en vostre ville, ou vostre assistance luy est, non seulement utile, mais necessaire, sachant bien que vostre faucon est vn assez digne subiet pour autoriser son desir, je vous l'ay dresséy afin que vous l'adressez, où vous iugerez estre expedient. Il vous recitera ce qui luy a donné occasion d'aller par dela, & vous l'apprendrez pour confirmer l'opinion d'un chacun qui croit que vous m'êtes singulier amy. N'abusez pas ceste persuasion de tant de personnes, & traitez ce Cavalier comme mon frere, ou plusstoit comme moy-mesme. Ses obligations feront miennes & ne sera iour de ma vie que je ne me nomme vostre obligé.

---

*A Monsieur de Chastel, sieur de Tissac. 157.*

Nostre ancienne affection aura encor ce nouveau tefmoignage. Vous estes trop en mon ame pour n'estre pas en mes papiers. Mais je suis fasché d'estre toujours oublié aux vostres. Vous faites tort: vous me faites tort:

vous faites tort à tout le monde, Vous vous faites tort de ne vous conseruer pas un serviteur. Vous me faites tort de me laisser mourir de regret. Vous faites tort à tout le monde trompant la croyance qu'il auoit de vostre souvenance. Mais je croy que l'amour ou l'ambition de vous éluer vous occupent ordinairement, & cela m'occurrence de ne m'algtrir pas. Mais au moins si vous avez de l'Amour donnez m'en vn peu & si vous avez quelque ambition de vous éluer que ce soit par dessus le nombre des plus fidèles amis qui fusent jamais.

---

*A Monsieur Fradel, Adversaire au Parlement de Dauphiné. 158.*

**C**EURS qui verront que je vous escri iugent fort aisément que je vous aime, & honore. Ceux qui sauront que m'escrivis iugent que cela procede de haine. Si vous m'estes enemmy enoyez moy vn cattel de deff. Encore seray-je trop content voyant vostre caractere. Si vous estes de mes amis ne gardez pas tant cette amitié dans vostre ame qu'elle ne se voye en vos actions. Car que me fera d'estre aimé si je ne le scay. Escrivez moy donc & n'espargnez pas vn peu de papier, & d'autre à celuy qui n'espargnera jamais sa vie pour vous.

---

*A Monsieur Freze, Adversaire au Parlement de Lyon. 159.*

**V**ous parlez Grec, Latin, Italien, Espagnol & François, & toutesfois je ne puis auoir un mot de toutes ces langues. Un ignorant seroit excusable pour ne sçadoir, mais vous estes du tout excusable pour ne vouloir. N'est-ce pas vne offence estant si sçauant de permettre que je soy tellement ignorant de vos nouvelles? Et estant si curieux comme vous estes n'est-ce pas un erreur de ne vous soucier pas d'un qui vous est affidé. Vous auerz bien souci de l'acquisition de vos liures faits par des hommes morts & incognus, & vous auitez encor de ne vous peiner de la santé d'un vivant que vous cognoissiez de vos serviteurs. Ha romper silence je vous prie, & sçachons que vous ne pourrez oublier ceul que vous aymez quand ce ne seroit que pour monstrier que ne pourrez oublier ce que vous apprenez, Adios Don Hernanico, grande de ingenio, Chiqueto de cuerpo.

*Il témoigne l'affection qu'il porte.* 160.

**B**ien que je sçache que ma plume est par trop mal taillée, pour vous pouvoir déclarer ce desir que j'aurois de vous redire quelque agréable seruice, toutesfois je ne lairray pour cela cōjuré par l'entiere affection que je porte à vos merites, vous croyonner ces ligues pour témoignage de mon couur, vous les receuillez, comme accompagnées d'une totale & entiere affection, vous les repudierez peut estre pour estre vn sujet indigne de vous estre présente & par aduenture vous les aggreeriez, donnant plus de voix a mon desir qu'a mon peu de pou-

G

voit : **Quoy que ce soit**, je desire que par cest offre, vous croyez que je vous presente tout ce qui pourra iamais naistre de moy digne de quelque merite, je remets tout sous la sauvegarde de celuy qui peut tout : que si par son moyen je peux quelque chose vous en pourrez librement user comme de celuy qui par un perpetuel vœu, desire viure à l'abril de vos bonnes graces à mourir à la fin.

*Vostre tres. affectionné serviteur.*

---

*Il offre son serment. 161.*

**V**ous obligez par trop un seruice acquis à vous & aux vostres, à la continuatiō de son eauie : & isçoit que je sois le moiodre de ceux qui sont honeste des commandemens de vostre maistre, neantmoins en consideratiō de celle qu'il vous a pleu de meuoyer, je forcezay mon peu de pouuoir, afin de correspondre à quelque partie de vos desirs, vous assurant d'embrasser tous les moyens qui se presentent, pour vous produire des telmoignages de mon affection qui vous rendront des preuues autant assurées, que vous pouuez me conseruer l'honneur de vos bonnes graces auquelles j'auray toufiours accet, comme,

*Vostre tres. humble & fidele serviteur.*

---

*Offre Commune. 161.*

**D**epuis que j'ay cōmencé à respiter, je n'ay fait que souhaiter pouuoir marcher par le centre de vos commandemens, lesquels me

éstat autant agreable, comme ic desire les pratiquer : ce que ic fersay selon vostre intention, moyennant que ic sois secondé de l'bonneur d'iceux, pour estre comblé d'autant de felicité que ic vous en souhaitez : demeurez jusques au dernier adieu de ma vie.

*Le tout vostre.*

---

*Autre. 163.*

**L**'Obligation que j'ay à vos merites m'oblige à vous faire offre, nô pas d'une nouvelle affection, à la fuite de vos vouloirs, car c'est un devoir qui vous est deu, mais de tout le pouvoir qui despendra de moy pour l'accomplissement de ce qui vous sçauoit estre agreablez. Je sçay bien que ic suis temeraire en cest offre, si vostre naturel n'allege mon defaut, et que ic me promets d'obtenir avec l'entree en vos bânes grâces, bico que ic ne merite de gaigner cest aduantage, duquel ic me suis preuale, me voyât introduit en vos deuis familiers, qui delors me firent souhaiter d'estre au nombre de ceux qui sont honorez de vos commandemens. Que si en effet i'y estois employé, comme mon affection y est portee, ic pourrois dire auoir eu le vent en poupe, & la fortune favorable à mes vœux faites en essay acceptant mon desir, avec protestation que comme ic vous suis voué, ic suis & demeure par le même vœu.

---

*Un plaisir fait par prest, ne se peut entierement canceller par peignure.* 164.

G ij

**L**a quittance que vous m'auez enuoyee de tout le reste que ic vous deuois, est fort bien. Et outre que Dieu metci ic suis sorti d'vnne si grande somme, j'ay merueilleusement agreable que vous m'auez en reputation de bon-payer. Mais l'argent que ic vous ay enuoyé, n'est que rembourement de la monnoye que vous m'auez prestee. Parquoy a esté encorcas le reboursement du plaisir que vous m'en auez fait si grand que combien que tous me cancellés de vos registres, vous n'en scauriez jamais effacer l'obligation de mon devoir, me recommandant, &c.

---

*. Il fait comparaison avec son amy comme d'un vaillal à son seigneur. 165.*

**L**e vaillal qui doit hommage à son Seigneur soit senhue ou prestarié annuelle, ou autre cclspec de bail, ne l'cauroit l'amortir & estaindre par prescriptio aucune le mesme se trouue en moy, qui ayant infeodé vos bonnes graces, de quelles come par droit feodal suis, vtil seigneur d'icelles, ic ne le peux aliener veu même que ic les ay pris à la charge de vous redire seruice non à certain tēps, mais continuelllement & a faute de ce pouuez laist voftre bief, par faute que les droijs & devoirs n'ont esté faits & payez à quoy voulut cuiter, j'ay mis la main à la plume pour vous assurer que ic n'attens que vos commandemens, pour satisfaire à ma charge: iceux attendant, exceptés ce petit don, duquel monsieur N. s'est voulu charger pour m'oblier d'auantage à loy demeurer, comme à vous.

*Je fait humble serviteur.*

---

*Il le remercie de la bonne volonté qu'il a de  
son avancement. 166.*

**L**a crainte que j'ay de faillir à mon devoit  
& le desir que j'ay d'accroître d'obserua-  
tion & le respect que je vous dois : non seule-  
ment à cause que le sujet s'est augmenté par  
vos biens faits, mais encore vostre bonne vo-  
lonté que continuelllement je recognois être  
portée à l'augmentation de mon avancement.  
Je n'ay desserui tel merite envers vous, mais  
puis qu'à plaisir à vostre bonté de pourchasser  
mon avancement, je seray toute ma vie ravi  
de vous en remercier, en demeurant toufiours,  
*Vostre tres-humble serviteur.*

---

*Lettres communes. 167.*

**V**ous pourrez lire ces lignes avec autant de  
plaisir que vous en avez du sujet, mais  
peut être roses qui ont accoustumé de voir  
des beaux traits desdaignent les miens, qui  
à cette occasion ny oseront paroître, parce  
que je ne sçay viser de fard, ains seulement  
vous faire voir mon naturel, que je vous des-  
peindrois n'estoit que j'ay pour obiect. M. N.  
dont l'affection est plus vraye & plus grande  
que ces paroles ne sont belles. Je la vous don-  
ne pure simple, car il n'importe point les diffi-  
cultez, qui n'ont que des ombres, vous cognoi-  
rez toufiours ces deuotios fidelles, que vous  
ingerez immuable, s'il peut auoir la commo-  
dité de le vous resmoigner pour preuve de la  
G 55

continuation de ses volontez à vostre seruict: Jugez de tel que ceste vérité vous en assure, vous verrez que les effects ne me desmentiront jamais: pensant à vos perfections, il les trouve plus admirables qu'imitable, s'il parle de vostre taille, il la dit toute Royalle, vostre poitrain plein de Majesté, vos yeux remplis de tant de graces & d'attraits, qu'il luy est impossible de vous voir sans deffret de perdre mille vies pour vostre respect, si tôt il en adoit, & s'y disposant, il semble que fortune fauorise à ces voeux, pour le bon succez qu'elle luy donne en ses affaires, desquels il est sorti heureusement, monstrant qu'aux choses difficilles, il prend son esbat: Dieu sait quelles merueilles il doit faire en ces autres actions & conceptionas, par le moyen desquelles il fera toujours paroistre la grandeur de son esprit, que l'admine auroit que vos merites, qui me forcent d'avoit douce force d'amour.

Vostre estime.

---

Il l'accuse de peu d'amitié. 128.

**E**st-ce d'oubli, ou de quantité de vos affaires que vous me priuez: de l'honneur de vos lettres: ma credance se rangera plustost du costé du premier, qu'a soustenir la defense de l'autre, mais dites la vérité, & n'avez plus de feintes, n'est-ce pas le peu d'affection que vous me portez: je ne puis persuader ma foy d'autre opinion, & ne peux voir d'où procede ceste humeur changeante: lors que je pense à l'amitié qui se doit entre nous iure éternelle: vous me direz peut être que je suis indigne de tel

aduantage , s'il est ainsi , j'ay tort de me plaindre , & suiet de vous louer , en vous honorant & ayant d'avantage que je n'ay jamais fait , comme je feray , vous en donnant toutes les preuves à moy possible , lors que la commodité se presentera , laquelle attendant , je vous demeure ,

*Celuy que desirer.*

---

*Il se plaint de ce qu'il me luy a fait*  
*réponse. 169.*

**P**eut estre que le total desir de vous faire quelque preuve de mon affection ne vous est agreable , puis que de cinq ou six lettres qui sont partie de ma paix , & qui sont venuës à bon port , vous n'en avez fait estat ie croy que la septiesme supplera au defaut des autres , lequel me desnooit le bon heur de vos nouvelles que je desire extremement , bien que je ne le doive requerir , sicon que pour vous faire voir des effets de mon affection , qui me éboule de vous honorer & servir à l'egal qui vous plaira accepter le vœu que je vous paix de vivre & de mourir tandis que mon ame donnera mouvement à mes desirs .

*Le rocher insinable de ferme.*

---

*De l'esprit sans iugement. 170.*

**I**'ay veu les compositions de nostre ami . Et pour ce qu'un grand esprit sans iugement , est semblable à vne salade s. ns huile , ay cognos- fiant la prudence qui y est requise , le ne le blas- me ni recommande . Bien suis-je esmeueillé de

*G. iiiij*

celles de Monsieur le Chanoine Papon. Car la prudence qui luy agile l'entendement, fait miracle en ses rymes. D'autant que en l'ordre des paroles qu'il scrit si bien accompagner, entre vn esprit qui aimeut, & au cōtexte de ses vers se sent vne ame qui rauit les cœurs de ceux qui ont ce plaisir de les voir, me recommandant à vos bonnes graces.

*U se promet d'espri berureux, pour que sa  
bourse fuis refusé de son amy. 171.*

**M**On esprit flottoit sur la mer de vos obligations, lors qu'il print resolution de faire paroître à vos yeux le fruit de ma peine qui est petit au regard de vostre doctrine: mais vostre face, que ic me présente, me promet en son silence au lieu d'un desdain vn regard favorable: pour en estre assuré i'implore la douceur d'icelle, & coniure vos faueurs fréquentes en mon endroit de ce faire, afin que comme vostre nom, qui est la Phare & la guide de ce petit ouvrage d'effet vous le receuiez d'aufla bonne volonté que l'ouurier le vous présente, en signe d'hommage consacré à vostre vertu, que i'ay pris pour reigle de mœurs, pour but de mes deffains, & pour loy de ma vie, de laquelle toutes ces actions vous seront dédiées, du cœur que ie vous ay voué servir, si elles sont indignes de ce que merités vous serés d'autant plus louangé en les acceptant, & moy plus obligé à demeurer,

*Desas volontez le plus fidèle organe.*

Digitized by Google

---

*Il compare son amy avec le diamant. 172.*

**A**insi que le Soleil n'éclance seulement ces rayons sur les parties de l'vnivers qui sont opposées à la lumiere, mais aussi influe la puissance jusques dans les entrailles de la terre, de meisme les singuliers & rares verras, la grande prudence, la sainte pieté la probité de vne, qui vous ~~ont~~ <sup>ont</sup> rehûte comme le diamant entre les autres pierres precieuses, ne s'estendet pas seulement sur ceux qui sont proches de vous, mais agitent aussi par leur influence, sur ceux qui bien que séparés des lieux vous ont toujours présent en l'ame, comme un obiect capable d'attirer à son amou: les coeurs des personnes les plus éloignées, i'ose m'insister en ce nombre: l'espérance que l'ay que vostre bicoveillance le fera particulierement en mon endroit, acceptant les premiers de ce champ, si vous le faites, vous m'encouragerez de poursuivre ceste entreprise, la fin de laquelle n'est qu'à me rendre capable de vous rendre quelque agreable service: quoy assendant, je demeure de plus ce plus.

*Postre né & dudit serviteur.*

---

*Il compare son amy au Soleil, & luy il se compare à la statue de.*

*Mémoires. 173.*

**E**l' Histoire nous apprend que la statue de Memnon en Ethiopie estoit de soy multe, mais qu'aufl: tost que les rayons de Soleil l'etoient luy donnoient sur les leurez, elle con-

mençoit parler, vous ferez, s'il vous plaist, ec Soleil d'Orient, qui donnera & le mouvement à mon ame, & les paroles à ma langue si vous avez pour agreable ceste ouvrage, qui sera bien heure, & mon entreprise, outre le courage que l'autray de faire mieux à l'aducir, pour vous pouuoit rendre quelque agreable seruice, ec que ic souhaite d'aussi bonne volonté, que ic seray couiuoy.

*Vos très propres amys.*

*Il le prie de différer de luy. 174.*

**S**Ice papier vous pouuoit representez le portrait de mon cœur, ic vous ferois voir l'affection que ic vous porte : si vous la détestez & expellez, croyez que mon pouuoit vous en fera moy, lors que deiguerrez vous en seruir. Il'don tient que le feué n'est venué qu'cigoutte, il es est de mesme de ma volonté, ic prie la Decle Pytho nous en assurer, puis que le temps me presse: tellement qu'il sera constraint luy meisme me servir d'Alexandre pour couper la corde de mes discours afin que ic vo<sup>o</sup> prie de m'aimer, comme vous avez fait: & continuant l'estimeray mesme amitié hors d'estimation, comme transcendant tout nombre & toute mesure : avec le temps quelle ic la despenderay, si ce stil ne sent la serpillerie d'un huilier, pour me reuancer de cette faute que l'attē de nous, laquelle comme ceceu, ic vous en remercie: & par les remerciements doivent estre mesuriez par l'affection, et sera infiniment. En tesmoignage de ce, ic vous offre les premices de ma rete en son premier labeur : si elles ne sont faides, c'est une

imperfection qui ne doit estre imputé à crime  
qui cum una ff. de re militari l. ff. de reg. inv. le raf-  
cheray d'ores en là par continual exerceice, fai-  
re quelque chose de meilleur pour l'aduoir, &c  
pour bastir des bons fondemens fidei quibus em-  
me quod super auctoritatem coram ea cum parvior 1. q. r.  
par ce moyen ie me rendray capable de vous  
seroit & vous offrir en sacrifice.

*L'heureuse de mes volontez.*

---

*Il s'excuse de n'avoir point écrit. 175.*

**S**i l'affection que nous portons n'eust été  
si bieo fondée, ie m'excuserois de ne vous a-  
voir point écrit: mais il n'en est de besoin,  
puisque les ceremonies ne sont propres que  
pour soustenir les amitiés dabilles, en la Catho-  
gorie desquels ie ne mets la nostre dont le sub-  
jet est si noble & parfait que ma pensée se ba-  
gne à la contempler, comme:

*Celuy qui ne vit que pour luy.*

---

*Il fait une comparaison de l'amitié au feu.*

*¶ au venu. 176.*

**L**'On tient que le feu se nourrit par des po-  
tits vers, sans lesquels il s'estoient, ie croy  
qu'il en est de misme de l'amitié, laquelle vne  
grand sympathie ensemble: puis qu'ainsi est, il  
faut que nostre amitié en soit entretenué, vos  
bonnes graces & ma fete meté en fetot le devoir  
quand aux tesmoignage s, ils seront différe-  
ntes à ce que les commoditez se preiennent  
de les exposer quoy attéendant, ie prie le Cœu-

teur de vous donner le contentement de vos  
desirs, & à moy le moyens de demeurer tou-  
jours.

*L'eflase de vos rigueurs.*

*Il s'excuse de n'avoir pas écritre. 177.*

**V**os merites, vostre amitié, & mon devoir  
m'obligeoient de vous escrire: mais le la-  
birinthe d'affaires qui m'a detenu captif, m'a  
jusques à présent empesché: depuis ceste libet-  
té i'ay mis la main à la plume, pour vous prier  
me pardonner ceste faute: & si vous l'estimez  
grande, vostre douceur en relaira d'auantage:  
Fasseurâee que i'ay en icelle me fait vous offrir  
de cœur, d'affection & de volonté mon pou-  
voir, qui est vostre: en telsmognage de quoy,  
Je me dis,

*Vostre captif.*

*Autre excuse de n'avoir pas écritre. 178.*

**S**'il est vray ce que l'on dir, que le papier se-  
rougist point, ie confesseray aussi, que bien  
souuent on rougit sur le papier, se le dis à mon  
occasion, qui ay eu quel honte de mettre la  
main à la plume, non point pour manque d'affec-  
tions que i'eusse en vostre endroit, mais pour  
avoir demeuré si longtemps sans vous escrire:  
S'il y auoit quelque couverture pour cestut  
ceste faute, ie seroit bien aise qu'on ne la vist  
point: mais l'offence est tellement recognue, que  
que i'ayme mieux la cōfesser, qu'en desguisant  
la vérité accroistre le mal de mon peché. Vne  
chose me console, que i'ay affaire à une ame

*Digitized by Google*

pleine de douceur, qui ne se laissera point tant posséder à la passion qu'elle me trouve lieu pour le pardon: Cette consolation me fait often plus librement vous prier de m'excuser, si j'ay tant retardé de vous récrire, & croire que d'ores en là j'auray plus de souciace de vous pour tascher de demeurer.

*Le plus humble de vos serviteurs.*

---

*Il le console sur la mort de son pere.* 179.

**L**es naturalistes tiennent que le prope de la Siche est de ietter certaine ancre pour n'être pris des pêcheurs, je m'assure que pour éviter le plaisir que j'eusse pris à la reception des vostres, vous vous estes servi du filé et ou-roses. n'avez receu les mièges, puisque *in dubio mensura est se quoniam*; si ainsi est, i'en suis maltryé d'autant que vous estimez a peut estre qu'il y ait de ma faute ce qui ne peut estre, puis qu'il ressemble les siccumes, lesquels sont plus profonds, s'eloignant de leurs sources: en tel moignage de quoy vous acceptez ce present, c'est chose de peu de valeur, mais d'ores en là je feray le contraire de Madrabulus, qui au rapport de Lucian diminuoit tous les ans les offrandes qu'il faisoit à Juno: J'ay été adouerry de la mort de Monsieur vostre pere, ce qui m'a grandement affligé pour la perte que vous avez faite. J'ay aussi suict de m'en refaury, pour le voir arriué en la felicité où nous rendons pendant vostre vie, qui n'est que misere, comme ont bien recognu les Payens parmi les ombres de la vraie lumiere, de laquelle ieuissant je m'excuse de mensonge & dis qu'il est riual, puisque

nostre ame est come le Soleil, qui achenant sa course en nostre Hemisphere s'en va luyre en vn autre. Je vous parlerois de l'eschage qu'il a fait laissant le perissable pour l'immortel, n'estoit la crainte qu'en vous rafraischissant par trop la memoire, ie ne sois blasme d'importunité, laquelle r'uiseray, demeurat continulement,

*Celuy qui le veult ay m'fours est.*

---

*Remerciement de fruits. 180.*

**M**onsieur de Beauregard honneur de la ville de Môtraison, les fruits que vostre courtoisie m'a enuoyé de vostre cloz, m'ont au-tant plu, comme vostre volôte desiroit qu'ils me fassent agreables. Parqnoy ie vous prie con-tinuez à m'en estre liberal, estant assuré que i'en tiendray memoire tant que i'auray len-geant d'en li bon fruit, iarmais il ne sera aussi que je ne me souvienc d'en li gaillard present. Et si vous toulez que i'en multiplie l'obliga-tion, il faut que vous me redoublez le plaisir, me recommandans tres-humblement à vos bonnes graces.

---

*Autre comparaison. 181.*

**C**'est bien maintenant que le destin nous a r'ayé Monsieur N. lequel vivant estoit un vray exemplaire de vertu, suiet qui le faisoit honnorer & respecter sur tous ceux de sa con-noissance / ie n'enfie iarmais penser qu'en l'age de virilité, auquel il commença à d'entier, la prodigie main de l'Achésis eut rompu le fil de

sa vie, pour faire consumer ces parents & amis  
en pleurs & en tres-grands regrets, desquels  
ils ne sçautoient s'abstenir, veu mesme que le  
Soleil, au mesme temps que ic vous en donne  
la nouvelle, monstre participer de ce ducile ô-  
mon, nous priuant de sa lumiere, & le temps  
iettant des larmes en abondance: sa mere n'en  
fait pas moins come ic croy, vous l'adoucirez  
& consolerez le plus qu'il vous sera possible, &  
elle vous sera auant redueable que celiuy qui l'a  
souffrit, lequel a esté & sera,

*Noſtre inuincible amys.*

---

*Reconnoissance d'amitie. 132.*

LE seroit grandement mescognoissant, si ne  
l'ouuant recompenser l'honneur que j'ay  
reçu en vostre maison, ie ne rachois me mō-  
strer tres-assez ionné enuers icelle, luy redant  
les meilleurs offices qu'il me seroit possible,  
pour l'obligatiō que ic l'ay ay, laquelle ordina-  
irement ic multiplie par le merite de vos vertus,  
comme vos bieus-faies par la bonté de vostre  
naturel, lequel a tāt gaigoé sunmoy, que main-  
tenant mes affectiōs vous tiennent pour sou-  
verain bon-heur: mes inclinations ne cherchent  
que ce qui est vostre, & la resolution de  
mon ame n'est que de secroire vostre obiet, &  
demurez.

*Noſtre obligé à vous servir.*

---

*Il le remercie de luy avoir escriu. 133.*

Entre toutes les pourritures que ic don-  
ne à mon esprit, il n'en trouve vec plus.

désirable & nourrissante que celle de vos nou-  
velles, vous luy en ferrez donc aussi prodigue  
qu'est le Ciel a vous déparir ces grâces, les-  
quelles je luy prie augmenter selon vos sou-  
haits, lesquels me iugeroont tousiours.

*Estime de vos beaux-arts.*

*Il fait comparaison du feu à l'amour.* 114.

**I**l'ay reçeu la vostre, contenant feu & amour,  
que je recognoisiō seulemēt pour les prin-  
cipaux fondemens de toutes choses, mais aussi  
les vrais conservateurs de l'estre de ce monde,  
& le plus assuré lieu de tout ce qui est obtenu  
en iceluy, qui fait reluire ses effets avec tant  
de merveilles, que les choses mesmes ioubi-  
mées & cachees sont exercitées a aymer : Je ne  
dois donc m'estōner si ces deux puissances pa-  
roissent en vous, qui estes capable de les regir-  
suer la discréction & modération requise & né-  
cessaire ; & en cela l'on voit combien vostre  
ame est reluee par dessus le vulgaire, qui est  
assez mal capable de telles considérations qui ne  
sont point petites, puis que les anciens pour ex-  
primer les forces d'amour, se sot servis du feu  
& ont dedicé des flambeaux à Cupido. L'amour  
donc est un feu secret, qui enflame ceux qui  
sont présens, & ceux qui sont absens, ce qui pa-  
roist & en vous & en moy, qui par le consentement  
& accord de mesmes volontez & affec-  
tions, nourrissions reciprocement vec inau-  
itable amitié, laquelle cōtinuera a jamais, suc-  
cstant de bonne volonté de ma part, comme  
je demeure.

*Expre tres-estimable amitié.*

---

*Il prie de luy prêter quelque somme  
d'argent. 155.*

**I**E vous prie avec toutes les forces que je puis ( sans toutesfois alterer vos commoditez ) m'envoyer response de la precedente, & pour reuanche, là où je verray, sans en estre requis: que si vous me donnez aduis ou je pourray vous faire seruice, je le fersy avec tel courrage, que vous avez occasion d'aduouer que mon coeur n'aspire à autre felicité , qu'à estoigner qu'il est,

*Ples à vous qu'a moy mesme.*

---

*Contre l'orgueil & l'ingratitud. 156.*

**I**Nfin sont ( dites vous ) les obligations que je tiens avec la nature , qui m'a fait tel que vous dites que je suis , de quoys puisque vous m'ayez si auant que je le sçay, vous avez à rendre à Dieu les mêmes graces que je luy dois, mesmeement de ce qu'on tre les autres grandes, desquelles il m'a tendu debitour, deuoirement à mains jointes & à genoux, je remerci sa divine Majesté, de ce que je me sens , ny superbe ny ingrat . Et n'estant en moy orgueil ny mescognissance, je ne sçay chose qui m'empesche l'esprit en sa clemence de sa divine misericorde, Me recommande, &c.

---

*Il le remercie du prest qu'il luy a fait. 157.*

**L** E grand honneur que l'ay receu de vous, procede de vostre grande humanité, & fa-

guliere affection que vous me portez, sans que je l'ay merité: je ne lairray pourtant vous en estre obligé le reste de mes iouts, & en consi-  
uer la memoire, vnu que par paroles je suis in-  
suffisant d'exprimer la ioye que i'en ressens, &  
la resolutiō que j'ay faite de vous rendre ser-  
ice pour lequel j'emploieray le peu d'industrie.  
& talent que Dieu m'a donné, estat honore de  
vos commandemens, que t'effectueray d'aussi  
bonne volonté que je prie le Createur, qui dé-  
part toutes les grates, me maintenir aux vo-  
stres tres desirées pour me dire,

Yostre son.

---

Autre sur le suet. 133.

I'ay receu la vostre, cōme aussi le baise-main  
& la salutation qu'il vous a pleu, m'envoient  
toutes lesquelles courtoisies m'ont apporté un  
extrême contentement comme prouenâr de la  
bouche de celoy qui m'aime vnuquement, & ai  
remis ma volonté pour en disposer ainsi qu'il  
jugera estre expedié pour son seruice: le vous  
prie en tiser des preuves, qui rendent mes dis-  
cours veritables, à celle fin que par ce moyen  
vous puissiez aussi bien reconnoistre ma ami-  
tice, comme ic confesse vostre charité, qui me  
rend heureux, iacioit que ic sois grandement  
affligé. Et quel plus grand heur me scauroit-il  
arriver, que d'estre consolé de vous. N. en qui  
gist mon bien & mon mal? ic dis bien, parce  
qu'estant aimé par vous, nulle inimitié ne me  
scauroit nuire: ic dis aussi mal, parce qu'estant  
huy de vous, qui est-ee qui pourroit loger en  
son cœur mon obie? c'est pourquoy ic vous

prie de continuer cette amitié à mon endroit,  
& me visiter le plus souvent que pourrez par  
vos recommandations, lesquelles me donnent  
autant de plaisir, que ma volonté vous souhai-  
te, se publient.

Feust bien affectueux pour vous  
rendre service.

— *Il deffera faire pour faire son affectueux.* 129. 5

**I**l est grandement desplaisant que je ne vous  
puis assurer de l'affection que je vous porte  
laquelle est telle, qu'il faut croire qu'il n'y a  
rien de plus durable au regard du Ciel laisseoit  
ruiner les pilotis de ces ports, croyez que lors  
mon inclination à vous aimer pourroit estre la  
soirée: mais ne pouuas faire, n'esperez que ja-  
mais je suis muable: mon affection, que vous  
feruira, asto que la reconnoissant inimitable,  
vous luy permettict de s'adoucer.

*Envoiement vestre.*

— *Il reconnoist l'affection de son amy & le  
peix de continuer.* 130.

**A** Peine commençois ic à respirer & prêdre  
halaine de mon long voyage, que je receus  
la vostre, à laquelle je respôdrai avec toute di-  
ligence: vous assurant avec les plus apophthe-  
matiques paroles que je pourray, comme à pres  
Dieu & ceux qui m'ôt fait iooir de la beauté de  
cet voillets, i'ay sacré mon amitié en vos verres  
qui rayonne comme pierre precieuse en vo-  
tre cœur: i'en ay du subiect, ne fust-ce que  
l'espèce que l'ay faite de vous, croyant que

vostre amours ne fust mutuel au mien : mais  
maintenant que je vois que cognoissez que le  
trayé de la vie humaine consiste en ja-  
consolation que l'esp. tige d'une amitié telle  
qu'est la nôtre me rend aussi ardent à vous ai-  
mer que constant à demeurer,

*Le meilleur de vos meilleurs amis  
& serviteur.*

*De la poltronnerie d'apres*

*valer. 191.*

**Q**ue je face cacher vostre valet, & l'ayant  
trouvé que ie procure qu'il s'en retourne  
à vous, Dieu m'en veille garder. Car se faisant  
il me sembleroit que ie lierois la liberté en ja-  
quelle son esloignement vous a laissé, avec les  
chesnes d'une servitude acquise nouvellement  
D'autant qu'il n'est rien plus semblable à un es-  
clauz, qu'un maistre accoustumé à se servir de  
telles gens, & le commander qui se fait à eux,  
est vne penitence qui enseigne à desobeir à soy  
mefme. Dont la commodité qui s'en retire est  
vne bastarde desperation. Tellement que de  
dix les neuf continuellement alterez de l'insol-  
énce maniere de ses asnes, se conduisent au de-  
sir d'estre plustost serviteurs que maistres. Par-  
quoy bien heuteux celuy qui fait bôpe chere  
aux despens d'autruy, & malheureux qui don-  
ne pain à ceux qui luy font retirer la patience.  
Voulant inferer que pour faire office d'amy  
que ie vous suis, je mettray la peine que ie  
poutray, de faire que ce Monsieur le valet de-  
meure là où il est, tout ainsi que ie penserois,  
que vous fust encomy etluy qui moyencrois

qu'il vous fust restitué.

*Lettre Commune.*

**I**E me suis bien voulu preualoir de la presente  
comodité pour vous prier de tenir pour  
certain que ic vous honore & affectionne, & ce  
de tout mon cœur, rebhetchât toutes les preu-  
ves qu'il m'est possible pour le vo<sup>r</sup> tēsmouyner  
par effet, sans offre, lequel seroit superfluo,  
puisque vos vertus infinites foot naistre en  
moy va zele infinie d'estre touzours.

*Neffre fidèle serviteur.*

*Il le remercie d'un livre qu'il lui a mis.*

*en my. 153.*

**I**E vous remercie de la bonne souvenance que  
vous avez de moy, & du livre que vous m'a-  
vez envoié, intitulé le *Gestadement du Résignat*.  
*Oriental*, qui que ce soit c'est un docte persona-  
ge, lequel se targuant de l'ombre de ses meri-  
tés n'a voulu mettre son nom, si ic le sçanois, ic  
m'engagerois à dilater le vol de ma plume sur ses  
los, quoy qu'il n'en soit de besoin, pour estre  
curieusement recherché, & de soy-même re-  
commandé, nō comme les courtisans qui se re-  
paissent du vêt, s'en reflectans en toutes leurs  
actions, mais comme le sieur du Vair, & les sé-  
blables qui reçoivent les guirlandes de gloire,  
pour remompence de leurs peines: pour les au-  
tres, il semble qu'ils ne se travaillent que pour  
donner lustres aux doctes: si ainsi est, ic suis  
marry que leurs œuvres soient aussi cost estou-  
fées que le nom de leurs auteurs, & qu'ils soient

seullement recompensez par les mains de l'ou-  
bly: Ce qui ne peut arriver à ce bien disant, le-  
quel sera louangé de tous, son nom paroissant  
comme ic le delice pour prendre ma plume a-  
fin que sans destourner ma pensee de son ob-  
jet, d'un accent resolu je puise donner tel ton  
à son œuvre, qu'il viue à jamais.

Et si l'auois autant de mains que le fabuleux  
Briarce, ie les emploierois toutes à sa gloire,  
que prescherry attendant que t'aye nouvelles  
de son nom, n'estât à autre fin, ie vous prie me  
conseruer en vos bonnes graces à l'egal du  
pouvoir que vous avez acquis sur.

Ysêtre Agathon.

---

*Il le remercie d'un present qu'il lui a fait.* 194.

**C**Em'a esté vn grād heur que de recevoir  
vostre presēt, lequel m'a rendu insoluable  
parquoy ie vous en rends graces & rendray tant  
que je viutay: car de faire autre chose ie ne l'o-  
seroient assurer: vos courtoisies sont si grandes  
que ie crois facilement de ne pouuoit respōdre  
à icelles: si noo que vous estimiez que ie peux  
en passer acquist, en les ayant non iournelle-  
mēt, mais à tout heur devant les yeux: ce qui  
est peu c'est pourquoi i'oseroi vous confirmer  
derechef mon seruice que ja tēmoignay plus  
par effet que par les veritez de ce papier: quoy  
attendant: ie vous assure que le temps ny  
l'absence, ne me rauiront jamais l'honneur de  
me dire.

Ysêtre plus obligé à vous éoir.

---

*Mars. 195.*

J'ay eu tant agreable la vostre, & le present  
qu'il vous a plu m'envoyer, comme le met-  
te la beaute & bonte d'iceluy, & comme i'auray  
toutes les choses qui me seront mandees de  
vostre part : & vous en temercie autant c'ome  
je dois, ou comme il m'est possible, reseruant  
l'obligation que je vous en sens en la partie de  
mon coeur, ou je c'osere la memoire des cho-  
ses lesquelles me sont plus precieuses & re-  
commandables, attendant que par effet ic vous  
puisse faire paroistre la verite de mes paroles,  
de laquelle ic ne seray iamais auaricieux, pour  
l'enuie que j'ay de faire paroistre aux siecles  
aduenir que ic suis celuy qui est

*Vostre ancien serviteur.*

---

Autre. 196.

**A**vec vos courtoisies, tous les iours vous  
augmentez ma obligation: vous ne scau-  
riez toutesfois toucher a l'affection n'y au de-  
fit que i'aye de vous complaire & honorer car  
d'y l'un n'y l'autre ne scauroient estre plus grâds  
& voudrois que le temps me peult aussi bica  
apporter moyen de payer ce debte, comme il  
vous donne commodite de l'accumuler: le vous  
suis debteur de beaucoup, & mon pouvoir est  
bien petit, & sera meilleur puisque vous estes  
opulent & liberal en mon endroit, duquel cō-  
me de foible crediteur, vous receuiez en pa-  
yement de la liberalite qu'exercez, la memoire  
de mes paroles, & pour ot l'affection de mon  
coeur: autrement ic ne scaurois vous facis-  
faire. C'est ce qui me fait vous temercier du  
present que m'auez envoye & de toutes les de-

mōstrations que vous avez faites de m'ayder, depuis qu'il a pleu à Dieu que j'aye esté au nōbre de vos seruiteurs, entre lesquelles je me puis dire le plus humble, pour le desir que j'ay de vous complaire & me conseruer le tiltre de

*Tres humble & tres obriifant  
seruiteur.*

*Adieu au monde. 199.*

**T**andis que j'ay esté partisan des vanitez, toutes grandeurs, tous plaisirs & toutes richesses m'ont suiu, & m'ont esté si fideles, que je n'auois qu'a changer de volonté pour arriver es parties Orientales, pour y faire emploie de toutes marchandises precieuses, tādis dis. le que je carrelois ces mondanitez, i'estimois estre en cet âge d'or, ou la mort ne pouuoit auoir acces sur la vie le travail sur le repos le mal sur le biē, ou la maladie n'incōmodoit point la sârte, ou les desdains & les mespris mattires ordinaires de l'amour, n'engendroient jamais soupçons ny ialousie, croiant qu'il y eust d' l'assurance sur les ondes de cette mer flottante tant de lustre pipent des tems astres richesses m'a esblouy d'un auanté desir : mais depuis que j'ay recognu ses tromperies, sa tempeste a rompu le mat, soudroyé le gouvernail, abbatu le cordage, & submergé le vaisseau que j'ay tiré au dellos de l'eau avec la misericorde du vray Neptune, & passé de la vraye Thetis & pitié du saint Eolus, pour lui faire aborder le port de salut: auquel pendant qu'il court de voile & de rame, je peux dire auoir parfaitemēt recognu que personne ne scait des feuilles

les qui ne va au bois, de la Cour qui ne hante  
des amis qui n'en a eu affaire, du lait aigre qui  
n'en goute, ny de l hazard qui ne va sur l'eau:  
car pour acquerir ces fresses richesses, qui sont  
les esbatures de la fortune, les mitoys d'au-  
rico, les boutefeux d'enuie, & l'infidelle entre-  
tient de ceux qui les possèdent, i'ay esté en  
dâger: telle ie les ay recogneus, endurant l'im-  
placable rigueur des flots de cette mer mōdai-  
ne, & hazardat ma vie sur l'occean impétueux  
de mille & mille vains labeurs, ne craignat les  
vagues ondoyantes de Sille, ny les ondes tour-  
noyantes du gouffre de Carinie, & n'appréhē-  
dant les cuisantes ardeurs du midy, ny les gla-  
ces du Septentrion. Or veu que i'apptooche ce  
tant desiré poit, apres auoir eschapé un si dan-  
geux naufrage que i'en courrois, ic me cōten-  
te de cottoyer les rives de cette mer rauissante  
desquelles puis que ie ne pais encore demarre  
ie veux y mettre la vertu pour voile, la fidelitē  
pour nocher & pour estoile, & carte marine le  
desir de seruir nostre Dame, par ce moyen mō  
esquif sera en seureté, quittant mon ancienne  
maistresse la vanité, fille aisoee du monde, à la-  
quelle ie dis adieu & au monde son pere,  
sans oublier les delices ses enfans. Adieu donc  
non adieu iusques à reuoit, mais pour jamais,  
ahn que tu serres ton gain que tu emportes ces  
fresses triomphes, & que tu sois aduertie com-  
me ic me depats de mes hommages, pour  
souspiter creux & profond, de ce que pour  
toy i'ay respité: ce que ie feray deiformais  
qu'employant ma voix pour me plaindre, mon  
cœur pour me reléentir de ton ennuy, & les  
yeux pour lâcher les cataractes d'iceux, & faire

H

plouvooir vn si grand deluge de larmes, qu'en  
fin toy pipereille Sirennec y puise noier, pour  
recōpence de ce que tu m'as bouché les oreil-  
les par les enchantemens, pour me faire petit  
dans la mer des voluptez, & metamorphoser  
en beste l'image de Dieu vivant, par la grace  
duquel i'ay honorablement censuré tes pom-  
pes, censuré tes erreurs, & banny tes plaisirs  
à perpetuité.

*Il écrit à son amy, comment il est ioyeux  
de l'office que le R<sup>e</sup> R<sup>e</sup> luy a  
donné. 158.*

**I** En sçay si à vous, ou à moy qui suis vostre singulier ami je dois dire Propriat de l'office de N. que par vos vertus & prompte diligence avez obtenué du Roy, & vous aduertir que le profit honneur voire & la gloire, s'il est licite de glorifier en bien faisant ne sont cas de petite estime quand en ce ieuue age vous avez obtenu telle dignité, & surpassé les merites de vos plus anciens, dont je me dois bien resouir: car doreinuant vos vertus seront manifestes, & mes honneurs & profits croistront, puis que j'ay vo tel amy, qui par sa splendeur d'honneur à sa suruenue chassera de moy les tenebres de tristesse & fera sortir bonne participation de ses honneurs joie & profit. Or bon pour vous faire de telle dignité, que iamais n'avez requise par ambition, mais seulement par les vertus qui sont en vous, dont encotres plus grāds biens vous sont venus. Et au regard de moy, ce n'est pas sans cause si ic m'en resouy, car les micos lont aux biēs de fortuge cōmuns: & fait amour:

qu'en deux corps ny ait qu'un esprit, & en deux sens vne seule volonté. Le prie Dieu, Monsieur, que de bien en mieux il vous doint prosperer, & que par vos honorables & vertueux faits, puissiez acquérir gloire immortelle, & tant que viurez demeurer en sa grace & sainte protection.

---

*D'un personnage inextirpable & obstiné. 199.*

**I**L seroit plus facile d'humilier l'obstination même, que de flechir de tant le cœur de ce Monsieur, qu'il vouloit cōdescendre au traité de chose honnête & raisonnable : tellement que pour mon regard l'aimetois mieux estre beste sauvage etractable : que comme luy personne implacable, cat étant ainsi je viurois en mon espece sans offense de Dieu ny des hommes de la maniere que l'offense vn esprit si malin pour estre de si inhumaine complexion. Par quoys je vous prie ne le plus importuner. Et l'essayerois d'eschaper de ses mains le mieux qu'il me sera possible.

---

*Il congratule un amy de sa femme  
recommez. 200.*

**I**L est à moy impossible vous récrire, & cœur d'homme ne scauroit penser, parfaut & singulier amy, quelle tristesse & desplaisir, l'eus, quand on me rapporta que vous estiez griseusement malade, & en grand danger: cat lors il me fut aduis que ic seroys vostre mal, pour l'amour dont ic vous aime: & i'eusse bien voulu que ma douleur eust donct allegâce & diminution à

H ij

vostre passion: mais par celle & semblable manie que i'ay eu grande tristesse & douleur pour les premières nouvelles, i'ay eu inestimable joye de ce qu'on m'a dit & affirmé que pour certain vous estes retourné en bōte Caté & convalescence. Je vous en donne le *Préfixus vobis*, singulier amy, de tel tresor reconnuens & prie à nostre Seigneur, qu'il vous voulle maintenir & garder en si bonne & longue santé, que ic voudrois pour moy mesme. Et vous fait l'auoir que moy & N. tous ceux de par deça, sommes graces à Dieu, tous fains & en bon poict prests & appareillez à tous vos bons plaisirs & commandemens accomplir.

---

*Snile commun en ce cas. 201.*

**S**i vous estes sain & bien disposé i'en suis tres joyeur: car louange à Dieu, de ma part ic me trouve en bonne santé & convalescence. Vous estes par auenture esmerucillé, pour ce que souuent ic soulois escrisse, ce que i'ay delaisse faire vn peu de temps, dont peu estre vous me voudriez accuser de negligence: toutesfois ce n'a pas esté par paresse ou negligence, ains maladie, vne fiévre que ces iours passez m'atellement debilité, que i'auois en moy bien peu d'esperance d'en eschapper, sans passer de ce monde en l'autre, car mesmes en telle grande atténuation, les medecins m'avoient abandonné, & n'auois espoir qu'en Dieu seulement, à la bonne aide duquel ic me suis continuelllement recommandé.

Digitized by Google

Secondement, & de luy la soubertaine bonté m'a remis en ma pristine santé, toutefois, ce n'a pas été sans grande exposition de deniers & voila les causes pourquoy je ne vous ay peu rescrire : mais d'oresnavant je vous rescriray plus souuent, si Dieu me donne le temps & espace de ce faire.

Tiercement, au fil je vous prie me rescrire de vostre prosperité, & de N. vous aduertissat, que s'il y a chose qui se puise pour vous, ne faite que commander, & je meirray peine de l'accomplir, aydant nostre Seigneur, auquel je prie vous donner le comble de vos desirs. De tou lieu, &c.

---

*Subtil moyen par l'usage de faire trouvir une  
promesse de seigneur. 101.*

MONSIEUR,

Encores que les espérances des vertueux engrossées par les promesses des Seigneurs, le plus souuent perissent au ventre de l'attente, je tiens toutefois pour ferme foi, que celles que j'ay colloquées en vous, enfanteront nō seulement à temps, mais que tous les enfans en seront masles. Parquoy je ne veux point que personne se tourmenté à vous soliciter pour moi. Car je le veux je le crois & le touche avec la main tant pour estre vostre seigneurie pieuse, que pour estre naturellement libetale envers les personnes qui vous portent l'honneur, le respect & l'obeissance que je vous portera toute ma vie. Parquoy mon espérer en cela se peut dire le même fruit de ma parfaite esperance, &c.

— H —

*Il reprend un sien amy de ce qu'il s'effoit  
vante d'avoir vaincu  
l'Amour. 203.*

**V**ous avez tort, & reconnoisst tres-mal les dons & graces que nature vous a élargis, pour en estre auant envers les autres, de vouloir vous despouiller de toute amitié pour espouler vne haine encontre vous. Vous avez dites vous rendu l'Amour esclave : & aymez mieux pauvre malheureux vne ferue liberté qu'une franche & libre prison. Vous ne l'avez estaint, ains seulement amorti, & a la charge de se réueiller de plus beau quelque jour, pour vous faire reparer l'injure que vous vantez luy auoir faite.

*Un quidam aduertit son amy d'un preuz  
qu'il a gaigné. 204*

**S**'Il vous est bien, singulier ami il me va tres-bien, car tout ainsi que Dieu merci je suis en bon point, je desire qu'ainsi soit de vous, & puis que je fçay l'amour d'entre nous deux non avoir toufiours faits cōmuns en nos fortunes à cette cause je vous ay bien voulu clictire de mes negoces & affaires estat certain que vous en seriez plus joyeux.

Vous estes assez adueiry du temps, de la peine & despêche que i'ay exposée en la cause que i'ay euë à l'encôtre de N. & quantes fois i'ay maudit l'heure dont iamais i'en aubis ouy parler, prest par plusieurs fois de tout quitter, & toutefois par force de diliégece, & par importunc-

ment soliciter mon bon droit, Mardy detnier, quelque clamour que fit ma partie aduersé, à la grande confusion l'obtins sentence à mon profit dont ic rends graces à Dieu.

Or ic sçay bien que de mon profit, honneut & ioye vous estes aussi ioyeux que moy: & puis que mes aduersitez vous portent desolation, c'est bien raison que mes prosperitez vous donnent consolation: ic vous prie le faire sçauoir à tous nos amis de par de là, afin qu'ils soient participants de nostre ioye. Et s'il est chose qu'il vous plaise cōmander, soyez tout assuré qu'en moy auez vo amy iſſaillible, Prian, &c.

---

*Pour louer & fācītēr une harangue  
publique. 105.*

**M**ONSIEVR.

Godfroy, i'ay eu grande consolation d'auoir entēdu de beaucoup d'écoliers la grace de vostre harangue envers Mōſcigneur le Due d'Alue en faveur des escoles de Louvain, pour occasion de laquelle s'est accōply vostre vœu. touchāt la creation du Regent désirée à la capacité de Monſieur Gamboa, certainement la modēſtie, qu'imy oſoit le silence au rēſpect de vostre ieuſſe, estoit par trop ſcute. Car le parler est touſours en faſion, quād les facilles de la neceſſitē ſont meures. Et aussi quand la matiere de quoy il ſe parle eſt cognoē la paſſe, eſt licite & conuenable. Au moins de quoy vostre langue a obſerué le rēſpect de l'offre appartenant au diſcours, ſ'etant fait ouyr au cas de l'opportunité avec ſupport de la taciturnité qui attribue tiltre de prudence, à qui ſçait ſi

bien parlet quand il faut, comme se faire quād  
il en est de besoin, Me recommande: .

*Il escriu à son amy son file qui enser. 106.*

**M**On doux amy, je n'ay matière pour vous  
rescritre, car je ne sçache de par deçà  
estre advenu rien de nouveau, toutesfois la  
grande amour entre nous cōmude, de me souf-  
fre laisser passer quelque messager que je sça-  
che qui voile par deçors vous, lās par lui vous  
envoyer de mes lettres, car je croy qu'avez  
grande ioye de lire mes lettres, comme l'ay de  
lire les vostres.

Secondelement, sçachez mon amy, que par la  
grâce de nostre Seigneur, moy & toute ma fa-  
mille sommes en bon point, désirant tres affe-  
ctueusement sçauoir de vostre prosperité, &  
comme tous nos amis de par delà le portent.  
Car je vous certifie qu'il ne m'est chose plus  
plaisante, ioyeuse ni agreable, que de sçauoir de  
vostre santé bonne fortune & prosperité, mais  
cela fait amour, mon amy, qui dé. le temps de  
nostre icunesse nous a conioints de ce lieu.

Et pourtant trescher & parfait amy je vous  
supplie qu'il vous plaise souvent me visiter par  
vos lettres, afin que nonobstant l'afflictat d'entre  
nous, les courages se puissent ensemble resouir  
& consoler. Vous priant de tout mon cœur  
m'employer en vos affaires comme celuy qui a  
vostre service parfaire suis toujours prest &  
appareillé selon mō petit possible, aidant nostre  
Seigneur, auquel il plaira m'en faire la grace.

*Autre file. 107.*

Combien qu'il y a long-temps que ie n'ay  
escriit, tres-cher & parfaict ami, si n'est ce  
pas pourtant que ie vous aye mis en oubli , la  
cause est , pource que ie n'ay eu mariere pour  
vous écrire, & pource que i'ai trouvé leur mes-  
sager, ie me suis delibéré vous rescrire ces let-  
tres, par lesquelles vous cognoistrez, que par la  
grace & bonté diuine , nous sommes par deça  
tous fauons & en bon point: plaise à nostre Sei-  
gneur ainsi estre de vous , & de tous nos amis  
de par delà.

I'ay penst & consideré en moy , de quoy ie  
vous pourrois entretenir , ie n'ay rien trouué  
fors que de par le Roy , & par ordonnance de  
la Cour aujourd'hui ont esté faites proceſſ-  
ſions generalles , qui estoit chose foit bellic à  
voir, veu l'ordre qui y a esté gardé , & iamais  
ne vistes chose plus deuote , & ne mieux or-  
donnée , semble que le peuple de mieux en  
mieux soit enclin à seruit Dieu en toute sain-  
teté. Ce que l'estime estre chose tres-utile &  
necessaire pour appaifer l'ire de Dieu , qui  
pourroit sur nous estre executée, pour les cri-  
mes qui sont de present au monde , pourueu  
que chacun desiste de mal faire & se range à  
bien viure, selon le commandement & vouloir  
de Dieu & sainte Eglise.

Tiercement, si i'eusse ſçeu autres nouvelles  
je vous les eusse eſcrites ie vous ſuplie que ſou-  
uent m'efcriuez & aymiez, en me recomman-  
dant ſingulierement à vous & à N. & à tous nos  
autres bons amis de par de là, Prians nostre Sei-  
gneur vous donner ioye & santé, &c..

*Le Cardinal de saint Marc envoie son Secrétaire au Bourgongne. 203.*

Par la clemence diuine , en sa sainte Eglise Romaine, Evesque & Cardinal à N. salut. Fai de constume, Magnifique Duc, que quād ie trouue entre mes familiers & seruiteurs aucun qui soient ornez de vertus, plus decorez de sagesse & sciēce que les autres ie les ayme, prie & honore, & jamais ne cesse de procurer leur grandeur, & magnifier leur bonne renommée. Et avec ce que ie ne juge ainsi se devoit faire, ie sc̄ai mes hōneurs & virilité en accroître, Quād voyant cela, mes autres seruiteurs, familiers & domestiques s'efforcent aspiter a vettu acquerir cognoissans la promotion de mes bien meztans seruiteurs en esperant si Dieu plaist, parvenir à semblable premiation.

Et pource que Jean de Venise mon Secrétaire qui en doctrine, sans égal à luy , s'ē va par delà pour expedier aucunes de ses matieres i'ai biē eu & ay volonté de vous donner à cognoistre qu'ētre mes principaux familiers ie l'aime singulierement, & que ie l'ay fort cher: auquel si à ma fauuer luy faites plaisir ou grauité, ie l'aurai si agreable , que ie le croirai estre fait à moy- mēisme. Parquoy ie vous le recommande comme mon cher ami, & agreable familier: & si quez quelques affaires ou ie vous puise survenir, ie le ferai volontiers, &c.

*Comme une sœur peut recrire à son frere. 209.*

Il ne pourrois exprimer par paroles , ni déclarer les griefs doulcets : & peines que l'ay receues par la mort de vostre tres-aymee & loyale espouse , par quoi si ce n'estoit les dures larmes & grandes angoisses , desquelles je fu is amerement affligeé , je pourrois par aduenture trouuer quelque maniere de consolation , mais c'est la vtrité que celoù là ne peut apporter beaucoup de soulagement à autrui , qui n'a peu aucunement donner remede à soy même . Il n'y a que la patience qui vous peut conforter à supportez courageusement la tristesse & incertaine mort d'vne taute onnesté , vtrueuse & chaste femme , laquelle par les merites de ses vertus l'estime sans nulle doute estre la fute à posséder les eternels triomphes de la gloire celeste , pour quoi deuons nous pleurer l'ineclémence de l'envieuse mort , qui a la fin mord toutes choses eteées : De vray comme nous deuons sans querelle rendre les deniers empruntez , de mesme le dou de la vie receue du general Pasteur en prest à nous faictz , se doit restituer sans aucunes lamentations . Estudiez je vous supplie avec moy , a espandre prieres pour le repos de son ame . Et faites que Louise ma chere niepee , ensuive les meurs maternelle . Cessez que sera l'amere pluye de l'humour qui me distille des yeux , je serai plus liberale en l'escriture . Dieu eternel , par son infinie pitié , vous consecuez en paix & prosperité .

---

*Lettre facétieuse. 210.*

---

M<sup>me</sup> Adamoiselle , cependant que vous m'avez appalté du biscuit de vostre hypo-

Digitized by Google

critic, mon cœur a été Hydropic du désir de vos perfections, parce que j'espérais prendre place au cabinet de vos bonnes grâces. Mais ayant cognu que c'estoit en vain, que l'amitié que je vous portois, auoit dérobé la valise de mes sens, au bien de la raison : j'ay déchargé mon dos, de la malice de vostre amour, & vous auez esprouvé le cheval de vostre colere contre moy, qui pensois me lauer, & nager au cuvier de la lessive de consolation. Je n'ay point toutesfois peu, tant me décharger du fardeau de vostre amour qu'encore je ne vous ayme, & que je ne me mille à la raison quand il vous plaira commander, que l'arsenac de vos perfections ne fut muni des couleurines de rébellion, & qu'il vous pluist aussi vous ranger sur la plate forme de débonnaireté. Car alors je voltigerai sur l'oraison de felicité : & le barbet de mon seruice, prendra la canne de vos bonnes grâces. Aux faux-bourgs de la gibeciere, desquelles je desiré d'estre logé. Adieu.

---

*Il monstret que le François doit mettre en lumiere ses lettres & misères François, à l'imitation des autres nations : combien que se luy soit vne chose nouuelle. 111.*

**T**'Entreprends vne chose nouuelle entre nous, & toutesfois grandement approuvée par les autres nations, qui ont fait profession de bien dire, qui est d'exposer mes lettres au public, chose ic m'assure que dès l'entree vn chacun lisant le tiltre, comme trop bas vilipendra à l'instant. Car nous seuls entre tous les autres peuvent être d'un esprit plus hautain, ne nous

sommes jamais rendus soucieux de mettre nos missives sur la monstre, puis toutesfois que l'ay passé les bornes honte rougisse pour moy qui voudra. Je diroy seulement ce mot, qu'en toutes choses du monde, suparaissant qu'elles se trouuent estre artiuées à leur accomplissme, il faut que premièrement il y ait quelque hardy entrepteneur qui face planche aux plus fages.

---

*La plus belle science qui fait, est de se faire  
cognoistre soy-mesme. 1.1.1.*

**C**Eluy seul confesse d'estre homme, qui à la cognoissance de soy-mesme : de la vient qui se cognoist, se trouve tout instruit de la cognoissance de Dieu. Et le principe du sçavoir ne prouïet que de pouvoir cōprendre son infinie bonté, Donc pleust à Dieu, Monsieur, que je me sceuise cognoistre comme vous dites, car si cela estoit, je serois sage & vertueux comme il souloit, & non comme il semble que je le soy, & se doit reputer bien-heureux, à qui Dieu a donné ceste gracie, de tant qu'il n'y a plus grande difficulté au monde, que de donner à autrui vraye nouice de ce que l'on est, qui fait que nous procedons en nos affaires, selon que le sens s'y addonne, & non selon qu'il plaist à l'esprit. C'est grand cas toutesfois qu'une personne sera tant instruite en la science de la nature, & du Ciel, & si tost qu'ils viennent à la consideration des qualitez & conditions propres, ils ne les ignorent moins que s'ils n' estoient non seulement ce qu'ils sont,

mais d'étrange bande de pays incognu. Or soit que ce soit. Ce m'est assez puis que l'ignorance de moy, se trouve approuue par la doctrine de vous mesmes.

---

*Il enseigne que ne devons faire difficulté  
d'escrire & publier nos missives  
Françaises.*

**C**ombien que plusieurs grands personnages ayent publié leurs Epistres en Latin, cela ne doit pas détourner les autres de faire le sçable dès leurs François. Veu que tous les deux sont instrumens pour exprimer nos conceptions voire que ceux-ci se peuvent vantet auoir plus d'occasio de ce faire que ces modernes qui ont redigé leurs fantasies par escrit en langage qui ne leur estoit naturel, & quoy qu'ils fussent fort doctes personnages, si nous peurent ils apprendre plusieurs traictes de parler, mal couchez mal limer, mal apropriez, comme de la part de ceux qui les accommodoient plus à leur esprit qu'à leur puteté de langage, ores que le principal but de ceux qui escrivent en ce genre doive estre l'embellissement de la langue, en laquelle ils descourent leurs sens : mais ceux-cy escrivans en leur maternel peuvent seroir d'exemple non adopté, aux nations étranges, vnu que nostre langage prend pied entre elles, & en tout evenement peuvent ils esperer de rapporter cette fauer d'auoir bien voulu aux leurs.

---

*Il declare que ses lettres seront manifeste  
de son naturel. 214.*

I vous presente les premiers fruits de mes  
lascivs ayant pour vous obeir, ramassez nou  
toute, ains vne partie de mes lettres, telles que  
je hazard me les a peu cōfervet. Vous en trou-  
verez les aucunes sérueuses, les autres gayes,  
autres folastres, autres accompagnées de di-  
cours, & les autres sçauoir de plus beau subiect,  
finō qu'elles sont sans sujet, & comme fleisches  
descochées à coup perdu somme se sera vne  
dentece mesme telle que de ces marchans qui-  
qualiers lesquels assortissent leur boutiques de  
toutes sortes de marchandises pour en auoir  
plus prompt debit: Ou pour mieux dire vn ta-  
bleau genetal de toutes mes aages, dans lequel  
vous verrez icy mon printemps, là mon Esté  
puis mon Automne tirs au vif. Je veux dire  
mes lettres mōtées sur le patron des aages qui  
ont diversement commandé à mes opinions.  
Ne m'estant proposé de seulement contenter  
les sages, mais aussi les folz. Ceux-là le gagne-  
ront au poids, ceux-ci au nombse, & par auan-  
ture aduiendra il que voulant contenter & les  
vns & les autres : je desplairay à tous deux.  
Toutesfois puis que je vous obey, c'est à vous  
en contr'exchange à prendre mon party en  
main contre vn tas de controlleurs, auxquels je  
ne seray jamais marry de desplaire en vous  
complaisant.

---

*Il accuse & reprend un sien amy qui s'est plaint  
à luy. 215.*

Estant en grande deuotion d'apprendre de  
vos nouuelles, ic receu dernièrement vos

lettres, voire vraiment puis-je dire, pour la grande humanité, & courtoisie qu'elles connoyent, mais non vostres pour le regard des plaintes, dont m'avez fait vn gros volume, & ne puis presque m'en garder d'vne plus grande plainte contre vous, en ce que deha il semble que vous repentiez, de vostre entreprise. Estimez vo<sup>r</sup> si fortune ne vous, a esté soudain, apres vostre retour favorable, que toute la suite en soit telle: Comme si vous estiez à cognoître que les commencementz aspres & facheux produisent vne fin tres douce.

---

*Il se console de l'esperance qu'il a de parvenir  
au il prend. 116.*

**E**ncorez que j'aye mille & mille sujets & arguments de mescontentement si vy se toutefois en cette ferme esperance, que le temps nous gardera nos rengs & nos prerogatiues, comme il a fait à ceux qui par priorité de leur sage, tiennent maintenant le devant de nous, moy enant que nous accompagnons nos estudes & volontez d'vne continué. Vray est que je juge vostre condition meilleure que la miene d'autat que du premier coup auez mieux aimé estre le coq en vostre pays que par vne longue traite de temps mettre par deça tous vos pensemens sur vne table d'attente, de laquelle neantmoins je charme mes plus grands ennuis, me consolant toujourz de cest ancien prouet-be, que petit à petit on exploite grand chemin.

---

*Excuse du retardement d'escire avec louange. 117.*

Ve les sonnets que ie vous ay donnez, avec l'affection de laquelle vous les m'auez requis vous soyent aggrefables, de la maniere qu'il semble que vous les eluez iufques au tiers Ciel, i'en sais aussi aisne que si Apollo les estimoit de sa propre bouche. Car il est mal aisne que les compositiōs des escritures puissent trouuer iugement qui approche le vostre. Qui fait que ie me pains iusques à l'ame, de ne me sentir si capable du son de la musique, comme je suis de la voix de la poche. Car si i'estoys tel, ie me complaitois par vostre gloire en la merucille que ie sentitois au merite de l'vn de ces vertus, comme ie me complais en l'esbahissement que i'ay de la qualité de l'autre. Et ainsi etant ma naturelle modeſtie: deuient accidentale ſupetbie, cependant que mes choſes prennent louange de vostre main. Parquoy ne baptifez pour vostre iogtitude delay que i'ay pris de vous faire reſponſe. Mais appellez le respect, lequel ie dois auoir à l'honneur de moy-mesmes à ne demaſder mes erreurs aux yeux de vostre perſection. Bien que ie delibere d'oresnavant de vous eſcrire plus ſouuent, car il est meilicur d'obeir à l'amy avec la honte, que luy faire faute auce l'ingratitudo.

---

*Il ſe rit de ceux qui ne veulent s'adrefſer aux Saincts. 218.*

I'Appren tous les iours combien eſt folle l'opinion de ceux qui maintiennent qu'il ne faut s'adrefſer aux Saints: Car au coortrait je croy n'y auoir ſi petit Sainct & mesmeſment en

nostre estat qui ne desire la chandelle, Mais de cela est autre chose qui concernent nos affaires particuliers, vne autre fois plus à loisir, Cependant je me recommande. Adieu.

---

*Que le commun de la France se rend fort  
aisement cinge des autres. 119.*

**E**N bonne foy on ne vid iamais en France telle foison de Poëtes, comme celle que nous voyons aujourd'huy. Je crains qu'a la longue le peu ne s'en laisse. Mais c'est vn vice qui nous est propre, que soudain que nous voyons quelque chose succeder heureusement à quelqu'vn, chacun veut estre de la partie so<sup>z</sup> vne vaine promesse & imagination qu'il conçoy en soy de mesmes succer. Ce qui est beaucoup plus famillier & choses qui concernent l'esprit. Ainsi qu'il est advenu à nostre poësie Françoise en laquelle trois ou quatre ayant plus heureusement rencontré que l'on n'auoit iamais esperé entre les nostres, chacu s'est fait accroire à par soy qu'il auoit mesme part au gasteau, & à taot vne infinité ont mis la plume à l'enuy. Croyez que vous verrez au long aller ce beau nom de Poëte venit au nonchaloir du peuple, ainsi que celuy de Philosophie, que l'on adapte maintenant à ces tireurs de quintessence, qui transforment leurs esprits & espérances en rien en s'amusans, ou pour mieux dire, abusans à la transformation de la picce philosophale.

*Il dit que les petits Poëtes donnent sans plus  
de l'effort aux grands leurs effets.  
comparer 210.*

**T**out ainsi qu'aux plus riches diamants l'on donne vne feuille, lors que l'on les met en œuutes. Ainsi tous ces nouveaux escriptis-seurs donnent tant plus de lustre aux escriptis des doctes personnages. Lesquels ie trouve beaux, lors que seulement ils ont voulu contenter leur esprit mais quād par vne seruitude à demy courtisane il sont sortis d'eux mesmes pour escriptier au contentement, tantost des grands tantost de la populace, ie ne les trouve de tel alloy : Et ce qui nous perd en la refraction de nos œuutes c'est que nous estimons que ce qui plait à l'un plait à l'autre : combien qu'il ne faille faire nulle doute que ce qui est vne fois bien fait, ors que sur son aduenement ne plaise , peut estre pour la bonté si fait il qu'avec le temps il prenne pied ferme entre nous. & pour cette cause ie seray toufiours du party de ceux qui sauront le grand chemin de la raison sans se detraquer à quartier pour contenter le vulgaite.

*Il compare l'amour & l'ambition. 211.*

**V**os lettres m'ont loudain remis en memoire par leur nouvelle rencontre mon aïeulne seruitude. Au souuenit de laquelle ie me suis si esgaré , & me baignant en mes larmes: l'ay regretté mille fois , non la presence de ma maistresse, mais le temps que l'y ay vaine

nement perdu, Sur laquelle cōtemplation sautant d'vn discours en autre. Je me suis lamenté de la fortune à laquelle ic me suis maioenant voué, qui avec le temps semble me pouvoir appeller a quelque plus haut degré. Mais d'où par auanture vo iout ic diray tout auant comme maintenāt de l'amour. Car quel moindre tourment ic vous prie couue l'ambition que l'amour, Veu qu'en lvn l'extremité nous est la ionysance, & en l'acce n'y a nul assouiffement, ny satieté ne trouuant jamais l'ambitieux fonds ny rive, ou il puise feurement ascoit ses pieds ny borner ses dellicins. Comme ce grand Alexandre, apres auoir subiugé vne partie de l'Univers souhaittoit d'en subiuger d'autres, deplorant sa condition d'auoir emploie tant d'annee à la coasqueste d'vn seul monde: Ainsi chacun diversement, arrivé par son traueil& industrie au but qu'il s'estoit proposé, courant tout à coup aillors ses pensées, ne pense auoir rien fait pour sa famille, s'il ne monte plus haut, & ainsi mettant sa fortune à l'effor luy facilite la voye à vn malheuteux precipice, Sur ce entré si auant en la presente ic vous diray en deux mots que ic me resous prendre vn vol en toute la teneur de ma vie, qui ne soit ne trop haut ne trop bas, éloignant de moy si je puis, l'ouie, & en banissant aussi le mespris.

---

*Il monstre quel doit estre l'effice d'un bon Poëte. 111.*

**L**A plume d'un bon Poëte ne doit pas estre telle que l'oreille d'un iuge qui doit donner audience au mauvais, tout ainsi qu'au bon.

Car quant la plume d'iceluy , elle doit estre seulement vouee à la celebrazione de ceux qui le meritent. Mais l'oreille du iuge doit estre ouverte aux deux parties également, pour balancer la iustice , de la cause suivant le deu de son office.

---

*Il se gausse avec un sien amy qui s'est vanté de luy avoir écrit. 11. J.*

Il n'enfusse iamais pensé que dedans si petite ville y eust eu tant de Rhetorique pour palier vne pareille encontre vn homme diligent. Vraiment l'ay esté du tout honteux de ce que vous n'estiez honteux, trompetant vostre diligence au desauantage de la mienne & cognois que l'art Vandomois est fereil en Orateurs & Poëtes : Car outre les autres exemples qui m'en sont assez familiers , vous seul me faites assez paroistre par ces fleurs & figures de Rethorique que quelques vns appellent déguisement de verité , lesquelles vous sçauiez si bieudorer par vos lettres. Comment que depuis vostre partement , vous m'avez écrit par six fois , sans auoir aucune responce de moy ? O Dieu quelle singuliere hyperbole , & toutes fois par vous si dextrement profecée , que laissant , comme si l'eusse songé , ie me suis quasi fait accroire non que m'eussez écrit par six fois , mais que ie ne vous auois rescrit. Je n'adouste a cccy , qu'en me mordant , de flots de la mesme morture m'suez comme le Scorpion , par vostre huile garanti du mal que m'avez procuré En m'excusant sur la multiplicité des affaires qui me detiennent pendant que vous autres

Digitized by Google

damoisaux & muguets ainsi le dites vo<sup>r</sup>, etes pour tout sujet occupez à faire l'amour à vos dames. Chose qui est par vous écrire de si bonne grace, qu'encore maintenant ne refusie de croire pour vous contenter & faire plaisir.

*Qu'il est bon de toucher les arts & sciences en François. 224.*

**E**t bien vous estes doncques d'opinion que c'est perte de temps & de papier de rediger nos conceptions en nostre vulgaire, pour en faire part au public: estant d'aduis que nostre langage est trop bas pour receuoir de nobles inuention, ains seulement d'écrire pour le commerce de nos affaires domestiques mais que si nous couuons rien de beau dedans nos poitrines, il le faut exprimer en Latin. Quand à moy je seray toufiours pour le party de ceux qui fauoriseront leur vulgaire: Et estimetay que nous ferons renaître le siecle d'or, lors que laissant ces opinions bastardes d'affectionner choses estranges, nous vicerons de ce qui nous est naturel croist cette nous sans main mettre. Quoy nous posterons donc le nom de François, c'est à dire de France & libres & beaumoins nous asseruironos nos espris sous vne parole quibaine? Nous auons cerres les dictions aussi propres & la commodité de bien dire aussi bien que les anciens Romains. Vcu mefmes que les dignitez de nostre France, les instrumens militaires, les termes de nostre pratique, bref la moitié des choses dont nous vions aujourd'huy sont châ-

gez, & n'ont aucune communauté avec l'ancien langage de Rome : qu'elle même ne s'est peu conseruer: Et en cette mutation, vouloir imposer en Latin ce qui ne fust jamais en Latin, c'est en voulât faire le docte, n'estre pas beaucoup aduise.

---

*Que la Langue Françoise se peut rendre aussi belle nre  
che & eligante que la Latine &  
Grecque. 225.*

**V**Ostre opinion, comme ic lçay tres-bien, est appuyee & à pour ses gardans ces grands personnages que les siecles passeront porter, & mesmes ceulz du nostre qui nous ont fait pat des despouilles de leurs esprits en latin & non en leur langues maternelles. Toutes fois en laissant leurs autoritez en arriere, si vous adiouitez que ceux qui publient leurs œuvres le font sous vne intention qu'ils ont d'estudier ou au commun profit du peuple, ou à l'exaltation de leurs noms, il faut que d'vn traite l'on vous confesse qu'il est beaucoup meilleur de s'employer au Latin, puisque d'un commun accord, & quasi par vn endroit de gât a desja gaigné tant de pays, qu'il n'y a contree si barbare & estrange qui n'en ait la cognisance. Nous esloignons que nostre bur quand nous escriuons aux François qui sont clos & limitez de certaines bornes. Et n'est pas hors de propos pour vous de dire que le Latin est aujourd'huy comme la monnoye qui fut jadis introdui pour nous en pouvoir aider & subvenir par tout le monde, pour le fait & communication de toutes sortes de marchandises

& qu'il semble qu'icelle par vn long usage & prescription de temps ait esté généralement approuvée par toutes les nations politiques de nos esprits dont nous voulons faire part à tout le monde. Toutesfois me confesserez vous que si les Romains eussent eu le même scrupule, & se fussent tins clos & coucits, sans donner vogue à leur langue pour vn respect ou reuerence qu'ils eussent porté au Grec que maintenant vous reuerez de nous envers le Latin, nous serions maintenaot frustres de mille belles gentillesses & inuentionz que nous auons du Latin. Ce qui priueroit nostre posterité si on suit vostre aduis, du fruit qu'ils pourroient tirer des François, veu que leur langue est recherchée & requise des estrangers quasi à l'egual de la Latine, & n'ya nation si farouche qui n'estime & le naturel & le langage François qui de jour en jour, comme le Latin reçoit son embellissement & despouille, & que la Grecque & Latine de ses plus beaux ornementz pour se les approprier qu'ils ont fait de leurs devanciers.

---

*Que l'on doit escrire en François.* 216.

**I**l ne suis de ceste opinion d'exterminer de chez noz ny le Grec, ny le Latin, pour mettre en vogue les François à leur desfauantage. Mais je veux que nous nous aidions de l'un & de l'autre selon les occasions, & à ceste fin que le profis en soit plustost communiqué aux nostres qu'aux estrangers, s'ils ont affaire de nos inuentionz, qu'ils les viennent cestcher chez nous, & qu'ils apprennent nostre vulgaire : si par nos

Digitized by Google

par nos escrits nous nous rendons dignes d'être admirer. Nous ne devons douter, en ce louable commerce des esprits, d'apprendre les autres vulgaires, si d'eux nous pouvons espérer chose qui face à nostre edification, veu qu'en toutes langues, & c'est chose assurée, il peut y auoir de riches inuention, & mesmes se peuvent iétre polies & riches en mots & sentences, qui font admirer le Grec & Latin, comme ayant cela de propre d'eux mesmes, ce que les autres se peuvent rendre aussi propre en l'absence d'iceluy, lequel est semblable à la terre laquelle quelque grasse quelle soit, ne rapporte aucun fruit, si elle n'est cultiuee.

---

*Pour celuy de bon cœur à qui les meyours  
offusent. 217.*

Je ne vous saurois mander autre chose, si n'est que je ne deſſepce viuār en l'estat que je me recue, bien que l'ay opinion qu'il ne tardera gueres plus que ma fortune se termi-nera en meilleure plante ou se conuerrira en être plus mal-heureux & si c'est en bien il sera force que je m'en resouisse pour la seule occaſion de pouuoir recognoître mes amis à la vergogue de l'ingratitudc: mais si c'est en pire il sera beſoin que je loue Dieu du tout, & que mes amis prennent part & recompense sur la recognoissance de leur propre merite, me laiſſant vivre en la paralysie de ma banue volonté dans le soulagement de leurs bonnes graces, &c.

---

*Quel la langue François n'eſt  
pas. 218.*

I

**I**l veult vous vaincre par tāt de raisons, qu'à la fin vous acquiesciez, ou que ne soyez si résolu en vostre opiniō. Vous accusiez les François de pauvreté, & n'ayant les mots propres pour bien & deuēmēt exprimer les conceptiōs de son ame, & toutesfois si pouuez vous cōgnoistre qu'il peut en cinq & six sortes varier un point : ce qui n'est pas octroyé à chacun : mais seulement à ceux qui avec vne bonté de nature ont cōiqint vne estude assiduē. Et quoy, nous ne puissions distinguer nostre langage en taot de façons que faisoient un Ciceron & un Demosthene, cela ne nuit, d'autant que nostre but principal est d'endoctriner nostre peuple, non de lui imposer. Si toutesfois vous venez à la recherche, vous ne trouuez que la France anciennement dite Gaule ait été desnuee de son eloquence, tenu qu'ils célébroient leur Hercule Gaulois pour ce sujet, comme les Grecs & Romains leur Mercure. Et aussi nous ressentiront nous à jamais des louanges qui nous furent donnees par les Romains mesmes quand'ils disoient que sur nostre patron ceux de la grande Bretaigne appriennent à leur langage. Que si vous delirez passer plus bas, encores nous vanterons nous que le Toscane, par sa confession mesmes, mandia de nous les premiers traits & rudiments de sa Poësie, ce qui me fait croire assurément que jamais nostre Langue ne fut necessiteuse, mais que nous vons d'icelle comme d'un trésor caché, & ne la voulons mettre en œuvre. Quoy qu'il en soit je m'aduise qu'entre tant de nations elle n'eust receu cet honneur que le Romain luy donna anciennement en ce sujet de facoude, enquoy

Digitized by Google

nous trouvions Lyon renomé pour la memoire des declamatiōs que l'on y faisoit tous les ans & de franche memoire les modernes Italiens, sobres admirateurs d'autruy, si elle se fust trouuée si courte d'elegance, comme il y en a quelques uns des nostres qui le plaignent. Ce qui se dit toutesfois sans offense des autres, veu que chacun est obligé à souhaiter sa patrie à quelque prix que ce soit, sans preiudicier & defauantager les autres.

---

*Quel'excellence du Grec ny du Latin ne doit d'assur-  
ner d'efirire en François. 219.*

**N**ous cognoiffōs tous nos voisins desiteux de nostre langue, & l'auoir aujourd'buy en telle reputation & honneur, qu'il ne se trouve parmy eux maison noble qui n'ait precep-  
teur pour instruire ses enfans en nostre lāgue. L'estranger se plaist de la douceur de nostre vulgaire, & nous François naturels ne mettōs peine à l'illustrier par eſcrits, & faire paroître aux autres nations que ce n'est point va corps sans ame. La publication du Latin esparts par ce grand vnuers nous pourra il oſter le soin de bien vouloir particulierement aux nostres. Ia à Dieu ne plaist, & tant que cette main durera, & que l'ame me battra au corps, ic m'obligeray de cette ingrate volonté: Loſs que le Romain commença d'efcrire en ſa langue, la Grecque estoit farcie d'vne infinité de grands Autheurs qui n'eurent onques puis leurs ſéables, leur nom & leur ſçauoir voguoient entre toutes les nations bien polies. Tant faut que l'opinion de cette grādeut luy fit perdre cœur qu'au lieu il

luy augmenta. Et de fait, combien que Ciceron  
se fut rendu admirable entre les Grecs de son  
époque, si c'est ce qu'il ne se trouve point qu'il ait  
jamais gueres été soucieux d'escrite en cette  
langue adoptee, ains en la siencon, en general  
toutes les nations qui ont eu quelque soin de  
sciences se sont estudiez à l'embellissement de  
leurs langues, en quoi faisant ils ont rendu plu-  
sieurs d'entre eux excellens, & donne occasion  
aux nations d'avoir recours à eux comme à  
une encre de seureté.

---

*Qu'il faut que les François à l'imitation des autres  
escriven en son vulgaire. 230.*

**N**ous seuls François sommes acmeurez en  
cette superstitieuse ingratitudo, de ne  
rien communiquer aux nostres siencon en paro-  
les dont nous ne pouuons sans truchement e-  
tre entêodus. Donc puis que l'exemple nous a  
frayé la voye qui semble impossible à tenir,  
que ne metôs nous toute nostre estude à faire  
marcher boſſie la hge à l'égal des autres si  
nous ne pouuons les surmôter en icelle com-  
me en toutes autres ? ils marchent de loin a-  
pres nous & surant nous sommes leurs supe-  
rieurs en excelléce comme ils nous procéderent  
de temps.

---

*De vindicte & patience. 231.*

**T**l me semble vous avoir autrefois dit, que  
quand ceux qui se sentent iniuriez, prolon-  
gent le temps de se venger. La vindicte se trou-  
ue loss de tant moindre que l'iniurie, que quel

Il leur est aduis de n'avoit esté offensé que par  
songe. Et si ainsi est, il se doit croire que moy  
qui oublic le mal que autruy me fait, le iour  
mème qu'il m'est arrivé je n'ay plus de sou-  
venance des indignitez que j'ay reçues de  
celuy duquel vous me faites mention principale-  
ment d'autant que cela m'est advenu y a  
beaucoup de temps par sa naturelle iniquité &  
non par nulle occasion que je luy en aye don-  
née. Si bien que mon cœur est aultre alteré du  
sien comme ma peccâtre est ioncte accques la  
vostre. Et qu'il soit vray, je luy ay écrit &  
fait vne responce si amiable, que je loue mon  
Dieu que il luy ait prie me rendre heureux &  
grand d'une si vertueuse patience, &c.

*Il monstre dequoy nous feront l'estude des langues, &  
que nous pourrons estre Philosophes, & ap-  
prendre les autres sciences, & la  
cognoscance d'autre Langue  
que de la nôtre  
nulle. 23.*

BIBLIOTECA

**N**ous deuons estudier les langues, non  
point à cause d'elles, ains pour les dis-  
plines pour les beaux discours, & subiects dont  
nous les voyons accompagnées par le labeur  
de ceux qui y ont dectrement employé leurs  
plumes. Car elles ne se doivent aprendre que  
pour en tirer la moelle nôtre pour discouvrir sur  
le dialecte d'un mot, ce qui l'est à sçavoir pe-  
dantesque. Ainsi doncques elle ne feront autre  
chose qu'instrumens pour parvenir à vne intel-  
ligence des doctrines qu'elles contiennent,  
lesquelles si elles estoient redigées en nôtre

117

Langue, nous commencerions tous des noſtres moyen à philofopher en iambans autant fur nos predeceſſeurs, que nous empoyerions le temps à la cognoiſſance des ſciences, & de la philofophie, lequel ils eſtoient contraints d'empoyer à la cognoiſſance des langues. Car eſtans tous compoſez d'un eſprit né à la ratio-  
cination, toutesfois brusque de ſoy, ſi'il a'eſt bien façonné & poli, quantes personnes eſtimez vous qui par ce moyen attiueroyent à la co-  
gnoiſſance des arts, qui pour ſe defaut de cela demeurent aujourd'huy en crouppe. Par celiſte voie nous cognoiſſons qu'un Cimô Arbenien corroyeur ja aagé deuint grand Philofophe, & mesmeſ eſcriuit grand nombre de liures, & ainfî une infinité parmiindrent les Grecs & furē renommeez. Et certes ie ne me paſſe perſuader que la Grece ny l'Italie euffent produit ſi grād nombre de ſigrands Philofophes, ſi on y eut ap̄tis ou le Chaldeen ou Egyptien, doant toutesfois ils emprunterent la plus grande partie de leurs ſecrets. Je ne veux pas toutesfois que penfiez que ie veugle bannir les eſcoles Gre-  
ques ou Latines, car elles nous ſont neceſſaires. Je defirerois cet heur aux noſtres que toutes les Heures & beautez qui ſont en icelles fuſſent transplantee dans noſtre France, & parce que elles ne le ſont aujourd'huy de pouoir exci-  
ſer ceut qui aurorent quelque aſſurance de ſoy d'y mettre la main.

---

*Comme il faut que les eſcrivains ſe comprennent en temps de troublies. 253.*